

# IMMORTELLE JEUNESSE

Par Marie de WAÏLLY



2 francs



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS



# nouveauté

LE JOURNAL MODERNE  
DES JEUNES FILLES

vous apportera toutes les nouveautés de la mode parisienne.

# nouveauté

offre

## UN PATRON GRATUIT

d'un modèle exclusif et inédit permettant de faire trois toilettes différentes, en cinq tailles différentes

# nouveauté

EST LE JOURNAL DES JEUNES  
FILLES MODERNES

Demandez 2 spécimens gratuits à NOUVEAUTÉ, 1, rue du Louvre, Paris-1<sup>e</sup>  
en vous recommandant de la Collection STELLA.

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
"STELLA"

\* \* \*

- 372. **Loulette et son mari**, par Line Deberre.
- 373. **L'idylle sous l'orage**, par Marthe Bousquet.
- 374. **L'aveu qui sauve**, par Lya Berger.
- 375. **Paladins modernes**, par Claire Géniaux.
- 376. **Le jardin des rêves**, par Lucienne Chantal.
- 377. **Les jours nouveaux**, par Germaine Verdat.
- 378. **Le chevalier vengeur**, par E. Michaud.
- 379. **Derrière le masque**, par Jeanne Moret.
- 380. **La femme du fou**, par Jean de Barasc.
- 381. **Le paradis retrouvé**, par Edouard Adenis.
- 382. **Personne ne m'aime!** par Chantal.
- 383. **Evangéline**, par A.-M. Hullet.
- 384. **D'une fenêtre**, par Marie Thiéry.
- 385. **La sacrifiée**, par H.-A. Dourliae.
- 386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
- 387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
- 388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
- 389. **Aime-moi...**, par Marie de Wailly.
- 390. **Gladys... et le poro-épic**, par Léon Lambry.
- 391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
- 392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
- 393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
- 394. **La chance**, par René Daumière.
- 395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
- 396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
- 397. **Mission secrète**, par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
- 398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
- 399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
- 400. **Noémi bon-coeur**, par Antony Dreyer.
- 401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
- 402. **La femme au miroir**, par Faul Cervières.
- 403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection (*suite*).

404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroit**, par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvise (trad. O'Nevès).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
409. **Davia**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renait**, par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint....**, par H. de Marcillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téramond.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.
415. **Prise au piège**, par Brada.
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.
417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.
418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séouzia.
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.
422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourliac.
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.
426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.
427. **L'Éternelle Chanson**, par Claude Chauvière.
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.
429. **L'Étrangère**, par Claude Renaud.
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.
431. **Beautés Rivales**, par Louis d'Arvers.
432. **L'Aventure de M. Mellac**, par Dominique.
433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.
434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25**.  
Cinq volumes au choix, franco : **10 francs**.

C92821

Marie DE WAILLY

---

# IMMORTELLE JEUNESSE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

*A Emilie Sahuc,  
mère de neuf enfants.*

M. de W.

# Immortelle Jeunesse

---

Comme tu restes longue à mourir, ma Jeunesse!  
Veux-tu te prolonger pour attendre l'Amour?

Jeanne BLIN-LÉFEBVRE.

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

— Ah ! monsieur Norbert, ce n'est pas le jour de venir chercher notre Claude ; il est enrhumé. Il devait dîner en ville avec Madame : elle est partie seule.

— Enrhumé, quand on joue *Cyrano de Bergerac* ! s'écrie un organe indigné. Ma bonne Catiche, Edmond Rostand guérirait un homme frappé de malemort.

— Je vous dis, monsieur Norbert, que l'enfant ne sortira pas.

— Je vous dis, Catiche, que *Cyrano* le guérira.

Un bruit de lutte, de grands éclats de rire, des exclamations de colère, la porte de l'atelier qui s'ouvre brusquement, et un grand gaillard bâti en hercule pénètre dans la pièce, portant dans ses bras une vieille femme qui se débat furieusement.

— Claude, je t'apporte ta nounou; elle prétend que « l'enfant » est enrhumé et déclare que tu ne m'accompagneras pas, quand j'ai deux fauteuils d'orchestre pour aller... Catiche, vous me pincez; si vous continuez je vous embrasse... Je te disais, mon vieux, deux fauteuils pour aller entendre *Cyrano*.

Claude de Lerne, étendu sur un large divan, fumait en rêvant. A l'entrée tumultueuse de son ami, il tourne la tête et regarde en souriant la lutte homérique de sa vieille nourrice et de Norbert qui, tout à coup, a l'air de se fâcher :

— Mais elle est infernale, cette Catiche! Elle me pince, elle me montre les dents, elle m'injurie et, si je la laisse faire, elle va me frapper. Catiche, ça va mal tourner... Je vous lie les bras et les jambes et vous accroche en dehors du balcon pour rafraîchir vos sentiments à mon égard... Claude, viens m'aider.

— Tu ferais mieux de laisser Catiche en paix et moi aussi; je suis grippé.

— Où M<sup>me</sup> de Lerne dîne-t-elle, ce soir?

— Chez les Gassine.

— Je m'en doutais. Avec moi, ça ne prend

pas. Ta grippe a un nom, c'est « la peur de la petite Gassine », enfant charmante, grosse dot, mais bête à rendre des points à un régiment d'oies...

— Mais pas du tout!... Josette Gassine...

— ... Est spirituelle, fine, aimable,... c'est une enchanteresse et tu l'épouses.

— Tu es insupportable! Avec toi, pas de milieu : l'oie ou le mariage. Mais, sapristi, reste donc tranquille!... Catiche a perdu son bonnet et tu le piétines.

— Ta Catiche me griffe et j'ai envie de l'étrangler. Ah! dans le cabinet aux modèles...

— Norbert, tu ne vas pas...

— Je me gêne, tu vois...

En quatre enjambées, le grand gaillard traverse l'atelier, ouvre une porte, dépose la vieille bonne sur le seuil, l'embrasse rapidement sur les deux joues, la pousse à l'intérieur et, attirant prestement le battant, il tourne la clé dans la serrure avec un joyeux « Ouf! » de soulagement.

— Quelle furie, dit-il, en remettant de l'ordre dans sa toilette, un vrai dragon!... Notre génération ne produit plus ce modèle-là... Maintenant, mon vieux, passe dans ton cabinet de toilette.

— Assieds-toi plutôt et prends une cigarette : *Cyrano* ne me dit rien ce soir.

— *Cyrano* est génial et tu viendras l'entendre pour mon plaisir.

Norbert secoue son ami; il le bouscule, le dresse, l'arrache du divan, lui enlève sa veste

de pyjama, le pousse vers le cabinet de toilette. Il lui sert de valet de chambre, le presse, le vêt, lui met son pardessus sur le dos et l'entraîne.

Claude est un peu plus petit que Norbert et il compte deux années de moins; il est aussi calme que son ami est exubérant, aussi blond que Norbert Moissac est brun; les yeux du premier sont gris et doux; ceux du second sont noirs et lancent du feu. Claude est un rêveur, Norbert est un hâbleur. Jamais opposition plus flagrante entre deux hommes et jamais affection plus étroite, plus profonde et plus fraternelle. Claude vit entre sa mère, veuve, et la vieille bonne qui fut sa nourrice.

Norbert, aîné de sept enfants, est journaliste, auteur de brillants reportages; il se démène comme un beau diable pour aider ses parents à élever toute la nichée.

De l'atelier de Claude, rue Lamarck, aux boulevards, la distance est assez longue et Norbert suit le chemin des écoliers; il étourdit son ami de paroles, de lazzis; il lui conte les potins du journal, les histoires de la ville; il rit, il pérore; il tient le bras de Claude sous le sien; il ne sent pas qu'il marche dans une eau glacialement et que la neige s'est remise à tomber. Il est joyeux et va gaiement de l'avant.

Claude, heureux de la violence qui lui a été faite, écoute le bavard. Ainsi que Norbert l'avait deviné, sa grippe était une petite feinte pour éviter la corvée d'une soirée insipide, et il trouve délicieux d'être ce soir dans Paris,

un Paris blanc et triste où son esprit d'artiste cherche un sujet de tableau... et le trouve.

Devant lui, déguenillée, recroquevillée par le froid, mais touchante sous ses haillons, une enfant de douze à treize ans cherche à vendre des fleurs flétries aux noctambules. Sa main tendue, rouge et crevassée, tremble en offrant un pitoyable bouquet aux jeunes gens.

Norbert fouille dans son gousset, jette une pièce de monnaie à la pauvresse et passe. Claude s'est arrêté; il regarde l'enfant; c'est l'incarnation de la misère. Quel premier plan elle ferait sur le fond lugubre que forme cette rue triste et presque déserte! Le hasard a arrêté la pauvresse auprès d'un réverbère qui l'éclaire sans celer un trou de ses haillons ni un stigmate de souffrance de sa face.

Claude se représente le tableau: la gamine, en pleine lumière sous ce réverbère, Norbert et lui côtoyant cette détresse sans lui jeter un regard, et la rue noire, froide, déserte, avec, dans l'ombre d'une porte, cette espèce de rôdeur qui guette la proie problématique.

— Viens-tu? fait Norbert agacé. Si tu veux t'arrêter devant toutes ces pleurnicheuses, nous ne verrons pas *Cyrano* ce soir.

— Celle-ci ne mendie pas.

— Elle vaut les autres. C'est de la graine qui cherche à duper les coeurs compatissants; je lui ai donné dix sous; fais-en autant et passons.

— Mieux vaut être dupé que cruel. Cette enfant m'intéresse. Regarde, elle s'éloigne! Quelle lassitude en elle!... Ses épaules ploient

sous sa misère... Elle compte ses bouquets,... la recette doit être maigre. Ah!... ah!... la brave gamine...

Comme la bouquetière passait devant la porte cochère où se tenait tapi le rôdeur, celui-ci fit un souple bond qui le mit face à l'enfant. Lui ayant saisi un poignet, il devait la menacer, exiger ses quelques sous. On le voyait penché vers la pauvresse, la tête tournée du côté des deux hommes qui accouraient au secours de la fillette. Courageusement, celle-ci se débattait et, comme la brute allait lui arracher le petit sac qui contenait toute sa fortune, elle mordit l'homme à la main. Furieux, il abattit son poing sur la nuque inclinée et il s'enfuit pendant que sa victime s'affaissait sur le trottoir.

— Ah! il l'a tuée! s'écria Claude.

— Pas de crime, plaisante encore Norbert : à peine un petit fait divers.

Cependant, comme son ami, il court et tous deux arrivent ensemble auprès de l'enfant évanouie.

Avec ses yeux clos dans sa face blême, elle semble morte et c'est le journaliste qui extériorise le plus violemment ses sentiments :

— Ah! le bandit!... il l'a assommée de la bonne manière. Si je le rattrapais...

Et il veut s'élanter sur les traces du fuyard.

— Aide-moi plutôt à secourir sa victime, dit Claude avec calme.

— Tu as raison. Mais que faire ici?... Naturellement, pas de pharmacie et pas d'agents de police, loin des hôpitaux, et pas un passant.

— Te sens-tu de force à porter cette enfant ?  
— Dix comme elle...  
— Alors, prends-la dans tes bras, tâchons de trouver un taxi et retournons chez moi.

## II

Si M<sup>me</sup> de Lerne n'est pas encore rentrée, Catiche prouve sa présence par ses poings qui tambourinent sur le panneau de la porte et sa voix rageuse qui appelle :

— Claude !  
— Comment, dit le peintre en riant, tu l'avais enfermée ?  
— J'avoue l'avoir oubliée, répond Norbert avec insouciance.

Il tient toujours le corps de l'enfant évanouie et cherche un endroit pour le poser sans que les pauvres guenilles mouillées laissent trop de traces sur les coussins et les tentures.

— Ma pauvre vieille !... fait Claude en ouvrant la porte du cabinet des modèles.

Mais celle-ci refuse d'être plainte ; elle veut exercer des représailles, dire son fait à l'ami de son maître et, comme elle l'aperçoit de dos, ne remarquant pas qu'il tient un fardeau, elle court à lui, l'invective, quand Norbert se retourne et pose contre la poitrine de la vieille femme l'enfant évanouie.

— Tenez, dit-il, bercez ce mioche, ça fait partie de vos attributions.

Catiche recule avec horreur en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Une pauvre enfant qui a besoin de secours, explique Claude. Tu vas la soigner, ma Catiche.

— Attendez, ordonne la servante.

Preste, elle a disparu dans la salle de bain et elle en ressort en portant un peignoir en tissu éponge qu'elle étend sur le divan.

— Mettez-la là-dessus, monsieur Norbert, dit-elle avec une soudaine douceur.

— Ce n'est pas trop tôt, déclare le journaliste. Malgré toute l'amitié que je te porte, Claude, je te déclare que si ta protégée est un poids plume, elle aurait joliment besoin d'un bain parfumé... et moi aussi.

— Eh bien, allez prendre un bain, ordonne Catiche en poussant les deux jeunes gens vers la porte.

— Ça, c'est encore un tour de Claude, dit-elle avec attendrissement en revenant vers le divan. Quel tas de loques!... Et ce qu'elle est maigre!... Mais le plus urgent...

Elle dévêtit la pauvresse de ses guenilles, l'enveloppe dans le peignoir éponge, lui lave les tempes avec de l'eau de Cologne, lui fait respirer des sels, tout cela avec douceur et dextérité.

La fillette pousse un léger soupir. Un peu de rose monte à ses joues; cependant, elle n'ouvre pas encore les yeux. Sa main pend le long du

divan; la vieille femme la prend avec précaution et la considère avec pitié : elle est boursouflée par les engelures, creusée par les crevasses, cette pauvre main d'enfant. Catiche place le bras squelettique le long du corps. Dans une armoire de l'atelier, il y a des liqueurs ; elle prend un flacon de cognac et, en s'aidant de la lame d'un coupe-papier d'argent, elle écarte les dents de la pauvresse et laisse tomber quelques gouttes d'alcool entre les lèvres pâlies.

L'effet est presque immédiat ; les yeux de l'enfant s'ouvrent, elle promène autour d'elle un regard étonné et craintif; puis, la mémoire lui revenant, elle veut se jeter au bas du divan en criant :

— L'argent,... mon argent?...

— Si tu avais de l'argent, on ne te l'a pas volé, déclare Catiche avec mauvaise humeur. Mon maître est le plus honnête homme de la terre et, quoique mauvais comme une gale, Norbert ne ferait pas tort d'un asticot à un poisson rouge.

— Mon argent!... répète la fillette qui vient de retomber en arrière en portant ses deux mains à sa nuque douloureuse.

Du cabinet de toilette où Catiche les avait poussés, les jeunes gens ont entendu la voix de l'enfant, le ton grondeur de la servante, et Claude, entr'ouvrant la porte, demande :

— Peut-on entrer?

Claude et Norbert ressemblent à de grands

gamins. Ils sourient avec une sorte de timidité, marchent sur la pointe des pieds.

A leur vue, la fillette répète d'une voix implorante :

— Mon argent?...

— Ne t'inquiète pas, petite..., commence Claude.

Mais Norbert l'interrompt :

— Tu avais laissé tomber ta bourse et je l'ai ramassée; vois si le compte y est.

Le journaliste sort de sa poche un pauvre sac de toile fermé par une ficelle et il le lance sur le divan.

Un sourire irradie la face pâle; la menotte gercée se pose avec bonheur sur l'humble boursicot et une voix jolie, bien timbrée, répond doucement :

— Oh! j'ai confiance en vous, Monsieur, mais je craignais tant d'avoir perdu cet argent... Toute notre fortune..., achève l'enfant avec un soupir.

Un soupir qui devient plus profond à la vue de Catiche rentrant dans l'atelier avec un bol fumant à la main.

— Voici un peu de bouillon avec un jaune d'œuf; vous allez le boire lentement, ordonne la brave femme.

Les yeux de la pauvresse brillent, ses mains se tendent.

Eloquence du geste!... Claude et Norbert la regardent pendant que Catiche la soutient et approche le breuvage de ses lèvres; mais l'en-

fant pâlit de nouveau, elle porte les mains à sa nuque et soupire :

— Oh ! que j'ai mal !

— Le contraire serait étonnant, déclare Norbert ; le gaillard qui t'a donné un coup de poing n'y a pas été de main morte.

La fillette frissonne en murmurant :

— Oui, le Loup est fort et méchant.

— Tu connais ton agresseur?... demande Claude avec surprise.

— Comme nous nous connaissons tous, là-bas ; c'est un voisin. Voilà huit jours qu'il me suit, deux fois qu'il m'a volée. Je lui avais dit qu'il me tuerait plutôt, mais que je ne lui laisserais plus prendre notre argent.

La pauvresse s'exprime dans un français correct qui détonne avec les guenilles qui gisent au pied du divan ; la voix a un ton de bonne éducation et elle possède une aisance qui fait murmurer à l'incorrigible Norbert :

— Voilà une aventure qui sent le roman-feuilleton. Cette petite est, pour le moins, une princesse déguisée.

L'enfant a surpris le murmure des paroles ; elle a compris, car elle rougit, et son regard se baisse sous l'œil curieux du journaliste.

— Tout ça, c'est vent et compagnie, bougonne Catiche. Ça n'emplit pas l'estomac et mon bouillon refroidit. Au lieu de plaider, vous feriez mieux de boire.

Avec un sourire qui remercie, la fillette porte le bol à ses lèvres, mais son estomac contracté par un jeûne trop prolongé refuse d'absorber la

nourriture. Elle regarde avec tristesse et envie le liquide jaune et crémeux; elle l'approche encore de ses lèvres, puis l'éloigne avec un hoquet de dégoût.

Catiche semble avoir prévu la chose; elle tient une cuiller qu'elle plonge dans le bouillon et, à petites gorgées, elle fait boire la fillette dont les yeux se ferment bientôt. Cette fois, ce n'est plus une syncope, mais le sommeil, le bon sommeil de l'être harassé et repu.

Catiche pose une couverture sur l'enfant endormie; elle éteint l'électricité, ne laissant allumée qu'une lampe de chevet; puis elle s'installe dans un fauteuil en disant :

— Je passerai la nuit ici. Allez-vous-en, vous autres, et dites à Madame de ne pas faire de bruit en se couchant.

### III

En décembre, le jour vient tard; cependant un pâle soleil d'hiver brille lorsque la fillette s'éveille.

Son regard indécis flotte avec étonnement sur ce qui l'entoure, puis se fixe sur la personne qui se trouve à son chevet, un livre à la main. Ce n'est plus la femme qu'elle a vue dans la nuit; l'autre était une servante; celle-là est certainement la maîtresse.

La dame a baissé son livre et elle sourit à l'enfant en pensant :

« Les yeux sont le miroir de l'âme; voilà une fillette surprise et apeurée par ma présence; son regard est doux avec ce quelque chose de sournois que donne la misère toujours rudoyée, toujours repoussée. Il demande si je suis amie ou ennemie et cherche, dans son instinct, comment m'échapper. Mais que veut dire cette lueur d'épouvante? Qu'est-ce qui, en moi ou autour de moi, peut la provoquer?... Oh! vite que je rassure cette petite malheureuse. »

— Bonjour, mon enfant, dit la dame avec une voix douce; vous êtes-vous bien reposée?

— Bonjour, Madame, répond la fillette, je vous remercie et me sens très bien ce matin, mais je voudrais que vous me fassiez rendre mes vêtements; il faut que je m'en aille.

— Pas avant d'avoir déjeuné.

— Oh! Madame, j'ai pris un bouillon cette nuit et, avec un morceau de pain, je ne manquerai de rien.

Elle s'est dressée et subitement elle rougit avec confusion: elle s'aperçoit que son linge est troué et laisse voir sa chair pauvre et ses épaules osseuses. Elle remonte la couverture jusqu'à son menton et elle insiste:

— Madame, mes vêtements, s'il vous plaît. Son sourire timide implore.

— Vos vêtements étaient en mauvais état. Catherine, la personne qui vous a reçue cette nuit, est allée vous en acheter.

Instinctivement, la dame dit « vous » à la pauvresse dont la joue rougit violemment:

— Vous êtes bonne, Madame, et je vous re-

mercie, mais je vous assure que, séchée, ma robe eût été bien mettable encore.

Il y a quelque chose de fier dans les paroles reconnaissantes, de fier et de blessé à la fois, qui intéresse la dame.

— Il est trop tard pour revénir sur une chose faite, dit-elle. Catherine va rentrer d'un moment à l'autre et il vous faudra attendre; mais vous allez déjeuner.

Elle disparaît et revient bientôt portant un plateau où, à côté de croissants beurrés, fume un bol de chocolat.

La fillette hésite encore, puis se décide :

— J'accepte avec reconnaissance, Madame.

Elle mange avec une élégance de gestes qui surprend de plus en plus la dame qui questionne avec intérêt :

— Vous ressentez-vous encore du coup que vous avez reçu?

— Je garde la nuque douloureuse, mais c'est très supportable.

— Vous connaissez votre agresseur?

— Je connais son nom, rectifie la pauvresse : c'est un dévoyé comme il y en a tant.

— Vous le nommez?

— Le Loup... Personne ne le connaît autrement, mais je désire qu'aucune plainte ne soit déposée contre lui... Il a parfois été bon pour nous.

— Pour vous? insiste la dame. Vous vivez avec votre famille?

— Mon père est mort; je vis seule avec ma mère.

Le visage de l'enfant s'est contracté, une larme a perlé au bout de ses cils; sa main a tremblé, mais ce n'est qu'un rapide effet de l'émotion; par un effort de volonté, elle a retrouvé le calme, elle mange silencieusement, attendant une nouvelle question qui vient :

— Comment se nomme votre mère?

— M<sup>me</sup> Ferraud.

— Et vous?

— Marion Ferraud.

— Où habitez-vous?

— A Saint-Ouen.

— Mon enfant, ne voyez pas dans mes questions une curiosité indiscrete, mais le désir de vous être utile; je crois deviner en vous une autre personnalité que celle que votre apparence pourrait faire supposer.

— Je comprends vos sentiments, Madame, ils me touchent; mais il est bien tard pour venir à notre aide.

La voix est amère, lassée.

— Pourquoi bien tard?

— Ma mère est très malade, c'est pourquoi j'ai hâte de rentrer auprès d'elle; si malade que, malgré son courage, elle ne pourrait plus travailler.

— Nous la guérirons, mon enfant, et ensuite nous lui chercherons du travail.

Cette fois, la fierté ne retient plus les larmes prisonnières; elles coulent, perles fluides, sur les joues maigres, et un cri jaillit de la poitrine étroite :

— Ah! si vous pouviez cela, Madame!

La pauvresse est laide, avec une peau grise, des cheveux ternes, une bouche trop grande, un nez long, des yeux entourés d'un cerne de bistre; mais en elle il y a de la race, une distinction native, une pudeur charmante et naturelle qui lui a fait rejeter un pan de la couverture sur son épaule nue. Elle répète :

— Si vous pouviez cela...

Et très vite :

— Notre ambition est modeste : trouver des leçons à donner, des peintures à faire; ma mère est musicienne, elle connaît plusieurs langues...

— Et, avec ce bagage...

— Bagage d'amateur, hélas! Mais maman s'assimilerait vite et, si les diplômes lui manquent, elle est si fine, si intelligente...

— Mon enfant, pardonnez-moi cette question, mais comment se fait-il que vous soyez réduite...

— ... A vendre des fleurs et à craindre les attaques du Loup? achève la fillette avec amer-tume. Madame, je voudrais vous répondre, mais il est préférable que ce soit ma mère qui vous instruise.

La dame comprend le sentiment de filiale délicatesse qui fait agir l'enfant; elle dit avec une bonté plus grande :

— Mais vous, Marion, possédez-vous quelques talents qui vous permettront de gagner votre vie?

— Bien peu, hélas! Je n'ai eu d'autre maître que ma mère; nous n'avions ni piano, ni... rien qui eût pu orienter mes goûts et mes aptitudes

vers les arts; mais je possède une solide instruction et si je pouvais entrer comme répétitrice à un cours...

— Quel âge avez-vous donc?...

— Seize ans, Madame, bientôt dix-sept.

— Jamais je n'aurais cru...

— Parce que je suis petite... Et puis, il y a la misère...

Elle soupire avec un regard si sombre que la dame s'empresse de reprendre la parole :

— Depuis quand vendez-vous des fleurs, Marion?

— Depuis que ma mère ne chante plus, Madame.

— Ne chante plus?... Était-ce donc une artiste?

— On a, en effet, vu la misère forcer des artistes à chanter dans les rues, fait la jeune fille avec une violence amère, mais ma mère n'était pas une artiste.

Elle se tait et ferme les yeux.

La dame comprend la volonté de silence de la pauvresse; elle reprend son livre, mais seulement par contenance.

Lorsque, la veille, Claude, son fils, lui a appris la «trouvaille» qu'il a faite en compagnie de son ami Norbert, M<sup>me</sup> de Lerne a pensé qu'elle ferait habiller de neuf l'enfant, lui glisserait une généreuse aumône dans la main, s'occuperait — si la pauvresse était intéressante — de lui trouver du travail. Mais ses projets n'alliaient pas plus loin.

Elle se trouve en présence d'une jeune fille

de parfaite éducation et elle devine un mystère dans cette misère.

M<sup>me</sup> de Lerne voudrait donner un espoir à l'étrange petite créature et les mots qui se pressent dans son esprit demeurent dans sa gorge. Heureusement, Catiche entre dans l'atelier en portant un paquet; elle déclare :

— Claude demande à voir la fillette avant son départ.

— Voilà ma bonne Catherine, la personne qui vous a soignée cette nuit, Marion, annonce M<sup>me</sup> de Lerne.

— Je reconnais Madame et je suis heureuse de pouvoir la remercier, comme je vous serais reconnaissante de me permettre de dire à Monsieur... votre fils, sans doute, Madame, combien je suis touchée de la compassion qu'il m'a témoignée.

« Voilà la guenilleuse qui cause comme un livre à images », pensa Catherine.

Et tout haut :

— Vous lui devez une fière « chanterelle », car sans lui et M. Norbert qui est là aussi...

— Ah ! Norbert est là, interrompt M<sup>me</sup> de Lerne... Donne les effets à Marion, ma bonne Catiche, et allons retrouver ces Messieurs. Mon enfant, quand vous serez habillée, vous n'aurez qu'à sonner : voici le bouton.

## IV

— Vous allez voir que cette petite aventure va me donner un « papier » épata ! s'écrie Norbert avec un enthousiasme railleur. Nous avons recueilli une princesse tombée dans la purée, à moins que cette jeune personne ne vous ait eue au boniment. Peut-être a-t-elle tout simplement été bonne d'enfant dans une bonne maison bourgeoise, a-t-elle lu un peu : vernis qui suffit quand on sait le sortir à propos, mais qui ne résiste pas quand on le gratte avec l'ongle.

— Mon cher Norbert, déclare M<sup>me</sup> de Lerne en souriant, vous êtes un charmant garçon, mais un journaliste d'un scepticisme épouvantable.

— Déformation professionnelle, chère Madame. Notre race descend de saint Thomas : nous croyons ce que nous touchons.

— Eh bien ! vous allez pouvoir toucher Marion, la voilà qui sonne pour appeler Catiche.

— Rectifions le nœud de la cravate et le pli du pantalon, dit l'incorrigible Norbert.

Son geste demeure en suspens, car la pauvresse apparaît dans l'encadrement de la porte. Lavée, peignée, vêtue modestement mais proprement, c'est une tout autre créature que la pauvre haillonneuse de la nuit précédente. Si

elle est petite, à la lumière du jour son visage accuse ses seize ans ; mais, semblable à ces fleurs en bouton qu'une inclémence du temps a flétries avant leur épanouissement, elle a vieilli avant l'âge. Avec une aisance qui témoigne d'une excellente éducation, elle s'avance, un peu timidement, vers les deux jeunes gens et s'incline en disant :

— Messieurs, je crois vous devoir autant de reconnaissance à l'un qu'à l'autre. Cette nuit, sans votre secours, je me faisais dévaliser. Je vous remercie au nom de ma mère et au mien.

Et, se tournant vers Catiche :

— Je n'ai qu'une façon de vous prouver ma gratitude, Madame, c'est de vous embrasser, si vous me le permettez.

— Et je vous rendrai vos baisers ! s'écrie la servante en tendant ses joues à Marion.

— Madame, continue la pauvresse en s'adressant cette fois à M<sup>me</sup> de Lerne, je n'oublierai jamais l'accueil que j'ai trouvé sous votre toit. Mais, je vous l'ai dit, ma mère est gravement malade ; elle a dû être affreusement inquiète par mon absence ; je dois aller la rejoindre.

— Allez, mon enfant, mais, auparavant, donnez-moi votre adresse : je vous reverrai et j'espère pouvoir améliorer votre situation actuelle. En attendant, acceptez ceci.

M<sup>me</sup> de Lerne prend sur un meuble un petit portefeuille qu'elle avait préparé et qui contient un billet de cent francs, elle le tend à la jeune fille qui baise la main offerte et dit avec émotion :

— Laissez-moi mes souvenirs tels que je les emporte, Madame...

Elle soupire et ajoute :

— Si c'est nécessaire, je reviendrai vous demander ce que vous m'offrez.

— En tout cas, vous ne refuserez pas ceci, déclare M<sup>me</sup> de Lerne en embrassant Marion.

Depuis l'entrée de la jeune fille, Claude et Norbert n'ont pas prononcé une parole. Surpris, embarrassés d'eux-mêmes, ils ne savent quelle contenance tenir. Norbert — son métier lui donne plus d'audace qu'à Claude — s'avance en demandant à M<sup>me</sup> de Lerne :

— Ne croyez-vous pas que Claude et moi ferions bien d'accompagner... M<sup>lle</sup> Marion?

Il a hésité un dixième de seconde avant de prononcer « Mademoiselle », puis il l'a dit avec plus de respect qu'il n'aurait manifesté pour une jeune fille de son monde.

Les yeux de Marion brillent d'une émotion contenue et elle dit simplement :

— Venez.

Le chauffeur de taxi fait la grimace lorsque la jeune fille lui donne l'adresse.

— C'est entre la Seine et Saint-Ouen, cela, grommelle-t-il, guère et mal habité. Le soir je n'irais pas.

— Ce n'est pas le soir, dit brusquement Norbert. En marche!

Il a montré sa carte de presse au chauffeur qui bougonne encore un peu, mais se décide à partir.

La voiture quitte Paris par la porte de Saint-Ouen, suit l'avenue des Batignolles, ralentit

pour traverser la place de la République et s'arrête net au milieu de la rue du Pavillon. Le chauffeur déclare :

— Je ne veux pas crever mes pneus dans tous les détritus et les bouteilles cassées; je ne vais pas plus loin.

— Nous irons aussi vite à pied, dit Marion.

Déjà, elle est descendue de la voiture et, pendant que Claude règle le prix de la course, elle marche vivement sur les plâtras, le mâchefer, les pierres.

Les jeunes gens la suivent en silence. Le coin est pittoresque, mais misérable, sordide; des baraqués basses, noires, couvertes de vieux morceaux de tôle rongée par la rouille, de bouts de planches ou de papier goudronné, jalonnent la route. Marion s'engage sans hésitation entre les immondices; elle longe les baraqués puantes, elle côtoie les femmes et les hommes déguenillés, elle a un pâle sourire pour les enfants crasseux et vêtus de loques... Son pas s'accélère, elle avance plus vite, elle court... et s'arrête devant quelques misérables planches assemblées grossièrement, en disant :

— C'est là!

Marion pousse la porte vermoulue et entre en annonçant :

— C'est moi, mère chérie...

Les jeunes gens se sont arrêtés au dehors; ils se regardent, indécis, et Norbert murmure :

— Nous avons l'air de deux Jocrisses.

Un cri terrible les pousse en avant. Il faut quelques secondes à leurs yeux pour s'habituer

à la presque obscurité qui règne dans la cabane. Enfin, ils distinguent un grabat et, sur ce grabat, une forme étendue sur laquelle Marion s'est jetée en sanglotant.

La douleur de la jeune fille est terrible et tragique.

Claude et Norbert se penchent. Ils voient une femme jeune encore, dont les yeux ouverts semblent garder l'horreur de la mort qui laisse sa fille sans protection et sans ressources.

— Ma pauvre petite..., dit Claude.

— Mademoiselle Marion, prononce Norbert. La jeune fille se relève et désigne le grabat.

— Ma mère est morte pendant mon absence, dit-elle, morte en m'appelant peut-être...

Que d'angoisse et d'amertume dans ces mots ! Que de résignation, lorsqu'elle ajoute :

— Ses souffrances sont finies.

— Oh ! elle a pas souffert, annonce une voix traînarde; j'reste à côté, mes bons Messieurs, j'ai rien entendu.

Les jeunes gens se retournent vers l'ombre qui se profile dans l'ouverture de la porte; ils se demandent où ils ont déjà aperçu cette démarche déhanchée, mais Marion les renseigne d'un mot :

— Le Loup.

Et, apostrophant l'homme :

— Sans votre lâche agression de cette nuit, j'aurais été auprès de ma mère quand elle est morte.

— Savoir !... fait l'homme sans nier.

Marion a un haussement d'épaules qui

gnifie bien des choses : « Malade depuis si longtemps,... sans soins,... par ce froid horrible de décembre,... la mort de sa mère était inévitable... » Ce haussement d'épaules explique la chose, la trouve naturelle; il montre la résignation de n'avoir pas été présente à l'heure suprême; il néglige le ressentiment naturel que Marion peut avoir contre le Loup.

Une bourgeoise, une ouvrière ressentirait autrement sa douleur; la jeune fille a tant souffert qu'elle est devenue subitement indifférente. Elle dit doucement :

— Laissez-moi seule avec elle.

— Ah ! certes non ! s'écrie Norbert avec feu.

Et Claude :

— Ne connaissez-vous personne qui puisse vous assister ?

— Y a moi, déclare le Loup.

Marion hausse les épaules avec lassitude :

— Tous les habitants de la cité se connaissent, mais chacun a assez de ses propres misères; cependant, je ne pense pas que des voisins se refuseraient. Mais je préfère être seule.

— Mais, ma pauvre enfant, reprend Claude, il va y avoir des démarches à faire, des formalités à accomplir, il faut que quelqu'un s'en charge.

— Y a moi, répète le Loup.

— Il y a le Loup, déclare avec lassitude l'orpheline.

— Belle aide, en vérité, que celle de celui qui vous a assommée ! intervient Norbert avec vivacité. Mademoiselle Marion, permettez-moi

de vous offrir mes services. Et toi, ajoute-t-il en se tournant vers Claude, retourne à Paris, envoie Catiche; c'est une brave femme, elle ne refusera pas...

— Mon enfant, dit le peintre en se baissant vers la jeune fille, il va falloir de l'argent et...

Mais elle l'interrompit tristement :

— Merci, Monsieur... Quand un pauvre meurt, la municipalité lui accorde un cercueil. Et je connais un abbé, il ne refusera pas de venir dire une prière auprès de ma mère.

Tout est lassitude en elle, tout est résignation, tout est acceptation. On croirait qu'elle se refuse à s'évader de sa misère morale et matérielle. Claude n'insiste pas. Il quitte l'affreuse demeure, suivi par le Loup.

Celui-ci a retiré sa casquette, il la tortille entre ses doigts; sa voix rauque s'efforce aux inflexions persuasives et attendries.

— V'là c'te pauv' Ferraud défunte, dit-il avec un atroce sourire; Marion peut pas rester seule; si elle veut venir avec ma vieille, j'serai un frère pour elle. Elle vendra ses fleurs; elle s'ra pas malheureuse.

Claude a une nausée devant l'exploitation dont rêve le Loup, une nausée et une colère qui le fait se retourner brusquement :

— Un bon avis, dit-il d'un ton sec : ne vous occupez pas de cette jeune fille et ne remettez pas les pieds chez elle; autrement vous pourriez y trouver des inspecteurs de police qui vous demanderaient ce que vous faisiez la nuit dernière.

— Ça va,... ça va..., grommelle le Loup en s'éloignant.

« Est-ce que je ne viens pas de faire un ennemi à cette malheureuse?... pense soudain le jeune homme. Ah! je vais parler à ma mère; il est impossible que nous l'abandonnions! »

M<sup>me</sup> de Lerne est de cet avis; aussi accompagne-t-elle son fils et Catiche dans le retour à la misérable cabane.

Marion ne donnait aucun signe extérieur d'une peine excessive; mais il y avait dans ses yeux une expression tragique et farouche.

Elle s'était dépouillée de la robe neuve offerte par M<sup>me</sup> de Lerne et en avait habillé la morte. Pour elle, elle avait revêtu de nouveaux haillons.

— Oh! Madame, dit Catiche.

Sa maîtresse la fit taire en appuyant un doigt sur ses lèvres.

— Chut, dit-elle... Ceci est très beau: cette enfant a donné à sa mère le seul bien qu'elle possédât.

## V

Après les obsèques qui avaient été décentes et modestes, M<sup>me</sup> de Lerne avait dit à l'orpheline :

— Si vous désirez emporter quelques souvenirs, faites-le, Marion, car il est impossible

que je vous laisse seule ici. Mon enfant, acceptez l'hospitalité que je vous offre en attendant de vous trouver un emploi.

— Je n'ai aucun souvenir, répondit la jeune fille, rien... Je ne possède rien...

— Ma foi, Madame, déclara Catiche avec son franc-parler, il faudrait être des sans-coeur pour ne pas s'occuper de cette pauvre petite.

— Où allons-nous l'installer? demanda M<sup>me</sup> de Lerne.

— Dans le cabinet des modèles.

— La pièce est petite et c'est là que les modèles de Claude revêtent les costumes nécessaires au sujet traité.

— Le beau malheur s'ils s'habillaient derrière un paravent! La chambre n'est pas si petite que ça..., et pour quelques jours...

« Pour quelques jours », avait dit Catiche, mais un emploi ne se trouve pas du jour au lendemain; par ailleurs, un trousseau était indispensable à Marion; il fallait le temps de le choisir et de l'acheter; puis elle était si affaiblie par la misère qu'il était tout naturel que sa protectrice cherchât à lui « refaire une santé » avant de s'en séparer.

Autant de raisons qui prolongèrent le séjour de l'orpheline rue Lamarck.

Dès les premiers jours, elle avait su se tenir à sa place sans fierté ni obséquiosité; elle était reconnaissante du bien qui lui était fait, mais seules ses prévenances en témoignaient: elle aidait Catiche dans le ménage avec l'adresse qu'ont les jeunes filles de bonne famille aux-

quelles une mère prévoyante a su donner de sages notions des travaux indispensables dans un intérieur.

— Elle fait tout sans y toucher, disait la brave femme qui soignait particulièrement les menus de Marion.

— Oui, elle est très adroite, affirmait rêveusement M<sup>me</sup> de Lerne.

Depuis les premiers jours, elle avait la pensée de garder la jeune fille chez elle, sans savoir à quel titre. Marion était trop fine, trop instruite pour qu'elle en fit simplement une aide pour Catiche. Mais combien il était délicat d'ouvrir à l'inconnue l'intimité de sa famille ! Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Jamais la jeune fille ne parlait de son passé, et M<sup>me</sup> de Lerne était soucieuse devant cette réserve qui paraissait cacher un mystère. Elle était trop délicate pour solliciter une confidence qui semblait répugner à Marion et elle ne pouvait se décider à fixer l'avenir de la jeune fille auprès d'elle sans connaître son passé.

Claude travaillait principalement le matin ; l'après-midi, il « signolait », disait-il, et sa mère s'installait dans l'atelier, cousant ou lisant. A ce moment, Marion se trouvait inactive et venait offrir ses services à sa protectrice. M<sup>me</sup> de Lerne avait commencé une garniture de panneaux au petit point pour orner l'atelier de son fils et Marion avait déclaré en souriant qu'elle pourrait travailler à cet ouvrage. Un tout petit panneau lui avait été confié et elle s'acquittait de sa tâche avec un goût charmant.

— Mademoiselle, avait dit Claude un jour, permettez-moi de vous peindre telle que vous êtes, le front penché sur le métier à tapisserie, la nuque éclairée par la lumière du vitrail, le visage un peu dans l'ombre.

Dès le lendemain, les séances avaient commencé et, fait extraordinaire, Norbert, qui était naguère obligé de courir aux quatre coins de Paris — quand ce n'était pas aux quatre coins de la France, — trouvait le moyen de passer chaque jour de longs moments à bavarder gairement ou à taquiner Catiche dans l'atelier de son ami.

— Chère Madame, dit-il, peut-être ignorez-vous qu'en ce moment vous frisez la correctionnelle pour avoir recueilli M<sup>lle</sup> Marion. Elle est mineure et peut posséder des parents ayant des droits sur elle. Il faudrait que vous voyiez le commissaire de police et que vous lui exposiez le cas.

Dès les premiers mots de Norbert, la jeune fille avait pâli. Comme M<sup>me</sup> de Lerne gardait le silence, réfléchissant, elle dit avec effort :

— Ma minorité peut obliger à une démarche, mais personne ne s'intéresse à moi, personne n'a de droits sur moi.

Puis, se décidant :

— Pardonnez-moi de vous avoir tenu secrète mon histoire, Madame, et veuillez l'écouter.

Comme Claude et Norbert se levaient et allaient discrètement vers la porte, la jeune fille les arrêta du geste :

— Vous pouvez rester, dit-elle... Je ne veux

pas avoir plus de secrets pour vous que pour M<sup>me</sup> de Lerne.

Un instant, elle se tut, fermant les yeux pour se recueillir, puis elle dit :

— Le nom de Ferraud est assez commun pour qu'il ne vous ait pas frappés ; mais, si vous relisiez les journaux parus il y a trois ans, vous verriez qu'il a failli, à ce moment, avoir une triste notoriété.

« Mon père, qui habitait la Vendée, était ce qu'il est convenu d'appeler un bon gentilhomme campagnard. Il avait reçu de ses parents une belle fortune que celle de ma mère était venue grossir. Cependant, le désir de me doter richement comme le goût de l'activité physique lui avaient fait rechercher une autre occupation que celle de ses fermiers. On parlait beaucoup de l'élevage des renards argentés, on citait de gros gains, les offres ne suffisaient pas à la demande. D'un autre côté, le notaire de mes parents connaissait une affaire splendide à reprendre. Un Canadien venu se fixer en France et qui faisait l'élevage des renards argentés avait la nostalgie de son pays et voulait y retourner. Il abandonnerait l'installation pour un morceau de pain. Ma mère était un peu hostile à ce projet qui lui ferait quitter la maison où elle était venue au lendemain de son mariage et où j'étais née ; mais le notaire montra les avantages, prouva que c'était folie de les dédaigner, et mon père se décida à traiter l'affaire. Ce notaire possédait la confiance absolue de mes parents qui, depuis longtemps, avaient

réalisé toutes leurs valeurs pour les placer en hypothèques; ce qui fait que, s'ils possédaient une belle fortune, ils n'avaient pas d'argent liquide à leur disposition. Le notaire se montra leur providence, leur offrant de leur prêter toutes les sommes nécessaires à l'acquisition et au fonctionnement de l'affaire; naturellement, il prendrait une garantie au nom de ses clients prêteurs. Ma mère se récria, mon père prit la chose en riant et l'emprunt eut lieu. Pendant deux ans, mes parents n'eurent pas à se plaindre de leur résolution; ils réalisaient de très beaux bénéfices que mon père employait à agrandir cette affaire au lieu de rembourser le notaire, guidé en cela par lui.

« La troisième année, une épidémie fit mourir la moitié de nos bêtes. Il fallut emprunter de nouveau et ce fut le commencement du désastre. Quoi que mon père fit, il ne connaissait plus que les pertes. Son ami, se retranchant derrière l'intérêt de ses clients, se refusa à de nouveaux prêts. Mon père dut vendre une métairie, puis une deuxième, car, avec le remboursement des emprunts contractés, il touchait des sommes d'autant plus infimes que les métairies étaient vendues à des prix dérisoires à un individu qu'on prétendait être l'homme de paille du notaire; mais mon père ne voulait pas le croire jusqu'au jour où celui qui se disait son ami disparut en laissant un passif de plusieurs millions. Nos propriétés formaient un gage qui fut vendu; les hypothèques que nous pensions posséder avaient été remboursées; bref, du jour au len-

demain, nous nous trouvâmes complètement ruinés... »

— Ma pauvre enfant ! soupira M<sup>me</sup> de Lerne.

— Ce n'était que le début de nos malheurs, dit Marion avec douleur. Dans son exaspération, mon père prononça des paroles malheureuses, des menaces de mort. Il jura qu'il retrouverait le notaire et l'étranglerait. Or, le malheur voulut que mon père apprit que le notaire se terrait à Bordeaux, attendant le départ du bateau qui l'emmènerait aux Antilles. Sans vouloir écouter les supplications de ma mère, mon père partit en criant qu'il allait faire rendre gorge à son voleur. On le vit entrer dans la maison du notaire. On l'en vit ressortir hagard, les vêtements en désordre. La femme qui, tous les matins, venait faire le ménage, trouva le lendemain son maître mort, étranglé. Et mon père fut arrêté. En vain, il se défendit, prétendant avoir eu une altercation violente avec son ancien ami et l'avoir quitté après en avoir obtenu la promesse que le lendemain il recevrait un remboursement de cent mille francs. Cette défense parut enfantine au juge. Qui donc se serait satisfait de la promesse d'un escroc ?... Qui eût ajouté foi à la parole d'un voleur ?... Et puis il y avait les menaces prononcées au lendemain du drame. Mon père allait passer en Cour d'assises lorsqu'un coup de théâtre se produisit. Un garçon boulanger déclara que, la nuit du meurtre, il avait vu de la lumière dans la petite maison habitée par le notaire, et un homme en sortir. Il donna même

un signalement qui permit à la justice d'identifier l'homme de paille qui avait servi au notaire à réaliser plusieurs friponneries. Arrêté, l'homme avoua en arguant le cas de légitime défense. Il avait été convenu qu'il toucherait la moitié du bénéfice résultant de toutes les opérations illégales et il s'était trouvé largement lésé par son complice dont il avait connu la retraite, le même jour que mon père la découvrait. Les deux hommes étaient partis le même jour pour Bordeaux ; mais, alors que mon père allait franchement, en plein jour, chez le voleur, l'autre attendit la nuit. Il y avait eu altercation entre le notaire et mon père ; il avouait même qu'ils s'étaient quelque peu collés, d'où le désordre remarqué dans ses vêtements ; l'assassin prétendit que son complice s'était jeté sur lui sans explication et avait cherché à le poignarder ; lui, l'avait étranglé.

Mon père recouvrira sa liberté ; l'assassin fut jugé et bénéficia de circonstances atténuantes. Mais c'étaient trop d'émotions et de tortures pour mon père ; il mourut trois mois plus tard, et ma mère, ruinée, montrée du doigt, quitta notre province pour venir demander du pain à Paris. Elle y arrivait avec trois mille et quelques cents francs. Elle possédait de nombreux talents, une solide instruction, et elle espérait en tirer parti. Longtemps elle lutta, acceptant tous les travaux qui lui étaient offerts, ne connaissant comme heures heureuses que celles qu'elle consacrait à mon instruction.

« Que vous dirai-je de plus ?... Le malheur

était sur nous et rien ne le lassait. Malgré ses prodiges de courage, ma mère ne gagnait pas ce qui était nécessaire à une femme et à une enfant. Cent francs par cent francs, notre suprême ressource s'épuisa et un jour nous trouva sur le trottoir sans argent et sans autre linge et vêtements que ce que nous portions sur nous.

« — Allons, dit ma mère avec un navrant sourire, jusqu'à présent j'ai été trop orgueilleuse. J'ai un don que je ne voulais pas utiliser ; il n'y a plus à reculer.

« Elle m'entraîna vers un quartier plus riche que celui dont nous venions d'être chassées. Entrant dans une maison, elle demanda à la concierge l'autorisation de chanter dans la cour. »

— Oh ! la malheureuse ! soupira M<sup>me</sup> de Lerne.

## VI

— Ce fut notre seul moyen d'existence désormais, poursuivit Marion. Je vendais bien quelques fleurs, mais je n'avais pas l'habitude nécessaire ; j'étais chassée des bons endroits par mes concurrents dont c'était la véritable profession. Mais ma chère maman allait de rue en rue, de cour en cour, et arrivait à se faire des journées de dix et douze francs.

— Quand il est prouvé qu'un mendiant de

profession récolte trente, quarante francs et parfois davantage, jeta Norbert.

— Un jour, continua Marion, nous rencontrâmes le Loup. Il pleuvait et il faisait froid. La journée avait été mauvaise et nous n'avions même pas les quelques sous qui nous auraient permis de nous procurer un morceau de pain et un galetas dans un hôtel meublé de dernier ordre. Par une suprême pudeur, ma mère n'avait jamais voulu aller à l'asile de nuit et elle s'y résignait quand le Loup, qui nous suivait depuis quelque temps, nous offrit à dîner et à coucher chez sa mère, une veuve qui tenait « un petit meublé à Saint-Ouen », nous dit-il.

« Tout semblait à ma mère préférable à l'asile de nuit ; elle accepta et nous suivîmes le Loup. Le « petit meublé » n'existant pas, mais nous fûmes reçues par une vieille femme qui nous offrit à chacune une assiette de soupe douceuse que nous mangeâmes avec délice, et nous couchâmes sur un tas de chiffons dans un coin de sa cabane. Le lendemain, le Loup proposa une association à ma mère : il était propriétaire d'une cabane semblable à la sienne à laquelle elle était accotée. Nous y serions logées et, chaque soir, en rentrant, nous trouverions le dîner fait par sa mère. Pour cela, il nous demandait moitié de notre recette de la journée. Il ajouta en riant qu'il ne s'enrichirait pas, mais qu'il ne pouvait pas voir des femmes dans la misère.

« Ma mère, heureuse de trouver un gîte assuré, quelque chose de chaud à manger le soir,

accepta, ignorant qu'elle commençait un effroyable esclavage. Jusqu'à ce moment, elle avait chanté au hasard, évitant certaines rues et certains quartiers. La première semaine, le Loup la laissa libre d'aller où il lui plaisait, mais, dès la seconde, il fronça le sourcil en déclarant qu'il ne pourrait continuer à nous garder et à nous nourrir si nos gains n'étaient pas meilleurs. Ma mère lui offrit les trois quarts de ses recettes; elle lui dit qu'elle savait coudre et que, s'il trouvait des journées à faire, elle pourrait lui donner dix francs par jour. Mais il secoua la tête, déclarant que nous n'avions qu'à filer si nous ne savions pas mieux nous débrouiller.

« A la perspective de nous retrouver de nouveau dans la rue, ma mère trembla et demanda comment elle pourrait augmenter ses gains. C'était cette question que le Loup attendait. Il lui proposa de lui faire connaître les « bons endroits ».

« Ne vous étonnez pas de cette passivité de ma mère, continua Marion avec amertume. Tant de malheurs l'avaient frappée coup sur coup que ce n'était plus qu'un pauvre être désemparé. Et puis elle avait peur du grand isolement où nous vivions depuis que nous étions à Paris, peur de la promiscuité des hôtels de dernier ordre où nous avions vécu, peur de la rue, de la faim... Ah ! pas pour elle, continua la jeune fille avec un feu soudain, pour moi qu'elle aimait de toute son âme. Nous avions un abri, pauvre et triste, mais nous y étions

« chez nous », et le soir nous trouvions une soupe chaude, un ragoût moins mauvais que dans la gargote où nous avions pris nos repas. La mère du Loup avait fait entrevoir à maman la possibilité de donner des leçons de français aux deux enfants du boulanger, des anormaux d'une intelligence presque nulle et dont les parents s'obstinaient à vouloir faire des hommes instruits. Voilà, hélas ! tous les facteurs qui rendirent ma mère attentive et consentante aux suggestions du Loup. Je dois dire qu'au début nous n'eûmes qu'à nous en féliciter. Sans plus de fatigue, ma mère en chantant, moi en vendant mes fleurs, nous gagnions davantage; mais le Loup était insatiable; il avait trouvé en nous un moyen de vivre sans travailler et il entendait en profiter largement; aussi ses exigences commencèrent à peser lourdement sur notre vie. Il nous fit partir plus tôt, rentrer plus tard, avec des trajets interminables qui nous menaient d'un bout de Paris à l'autre à des heures déterminées, car, ici ou là, il y avait des moments fructueux qu'il ne fallait pas laisser à d'autres. »

— Mais c'est un bandit, que cet homme !... s'écria Norbert. Et pourquoi ne vous êtes-vous pas adressées à la police ?

— Qu'avions-nous à dire ? Librement, ma mère avait consenti à un contrat moral dans lequel elle trouvait certains avantages, et le Loup pouvait déclarer qu'il exécutait ce qu'il avait promis, c'est-à-dire qu'il nous mettait à même d'encaisser des recettes suffisantes pour nous

faire vivre presque largement. Ma mère ne se plaignait pas; elle éprouvait au contraire de la reconnaissance pour son bourreau et protestait à peine quand, venant d'être l'objet d'une générosité plus grande, elle voyait arriver le Loup qui la dépouillait sans vergogne, car il était toujours aux aguets où nous nous trouvions, et je dois déclarer à sa louange que, souvent, il nous prévint à temps pour nous éviter d'être arrêtées par les sergents de ville. Nous étions des hors-la-loi, soupira la jeune fille.

— Tiens, dit encore Norbert, il surveillait et protégeait ses revenus.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Marion, il tenait ses promesses envers nous; ma mère donnait une double leçon, tous les matins, aux enfants du boulanger; le cachet était mince, mais le Loup nous le laissait en entier et nous avions quelques minces économies. S'il n'y avait eu la fatigue extrême des longues journées passées dehors et par tous les temps, nous n'aurions pas été trop malheureuses. Aux économies premières s'en ajoutèrent d'autres, et ma mère disait parfois: « Ayons patience, ma chérie, nous ne demeurerons pas toujours des chanteuses de rue; bientôt peut-être nous pourrons louer une chambre, la meubler et, maintenant que je connais mieux Paris, je trouverai du travail. » Elle l'espérait, car, à force de chanter aux mêmes jours dans les mêmes cours, elle était connue des concierges auxquelles elle avait parlé de son désir de coudre chez elle, et la plupart lui avaient dit: « Je

vous recommanderai à mes locataires pour les raccommodages. »

“ Doucement, péniblement, nous remontions la pente; ma mère avait beaucoup maigri, ses mains étaient sans cesse fiévreuses, mais il ne se passait pas de semaine sans qu'elle ajoutât une pièce et parfois plusieurs à son épargne. Le jour où elle nous fut volée, ma mère tomba malade. »

— Le Loup!... interrompit Claude.

— J'attendais une friponnerie de ce gaillard-là! jeta Norbert.

M<sup>me</sup> de Lerne se tut. Elle avait pris la main de Marion et elle la gardait affectueusement entre les siennes.

— Le Loup ou un autre de nos voisins, reprit la jeune fille avec un triste haussement d'épaules. Vous avez vu le quartier: pas de maisons, des cabanes; pas de rues, des ruelles tortueuses; comme population, des malheureux, des dévoyés, des mendiants, des chenapans... Alors, qui accuser?... Le Loup savait certainement que nous avions de l'argent, mais d'autres s'en doutaient, et même un homme ou une femme, forçant notre porte qui ne tenait guère, pour voler un vêtement, un morceau de pain, n'aurait-il pas découvert la cachette de notre trésor, l'occasion en faisant un voleur?

— Il fallait porter plainte, dit encore Norbert.

— Contre qui?... Comment aurions-nous convaincu un magistrat que nous avions un peu plus de dix-huit cents francs? Et puis, dit Ma-

rion avec une tristesse plus accablante, ma mère se trouva dans l'impossibilité de faire aucune démarche; elle qui avait lutté, trouvant des forces quand elle semblait prête à tomber, aussi longtemps que l'espoir l'avait soutenue, elle s'écroula d'un seul coup; pas de mal, pas de fièvre, un anéantissement profond, gardant des joues trop roses qui me faisaient peur. Je suppliai le Loup de faire venir un médecin; il y consentit et paya la visite. « Tuberculose au dernier degré; essayez l'hôpital. Pas sûr qu'on l'accepte », déclara le docteur que j'allai chercher. L'hôpital!... Nulle part ma mère ne fut reçue. Elle était arrivée à la dernière période de ce mal dont elle ne s'était jamais plainte, disant parfois que « son rhume la fatiguait et ne voulait pas guérir ». C'était au début de l'hiver, les hôpitaux regorgaient de grippes et de bronchites, il n'y avait pas de place. Il faut rendre cette justice au Loup qu'il nous garda et nous donna la pitance, quoique mes seules recettes fussent devenues illusoires. J'allais chanter pendant le jour; je vendais des fleurs le soir; mais je passais de longues heures au chevet de ma mère. Dans les cours, ma voix faible, mon répertoire restreint attiraient peu de monde aux fenêtres; parfois, j'oubliais de chanter pour pleurer, et, quand j'avais recueilli trois ou quatre francs, j'en donnais la moitié au Loup, toujours de méchante humeur, car les recettes étaient maigres. Il n'avait pas perdu l'habitude de me suivre; deux fois, il m'enleva mes pauvres gains sans me laisser un sou;

la troisième fois, vous êtes intervenus et m'avez sauvée, dit Marion en regardant Claude et Norbert. Mais, dès le lendemain, je trouvais ma mère morte.

« Voilà toute mon histoire. »

— Combien lamentable ! déclara M<sup>me</sup> de Lerne en posant un baiser sur le front de l'orpheline. Nul plus que vous ne mérite la pitié ; nous ne vous abandonnerons pas, Marion, et nous tâcherons de vous permettre de gagner votre vie.

— Grâce à un métier manuel, si la chose se peut, dit vivement la jeune fille. J'ai vu ma mère avoir faim, avec tous ses talents et tous ses dons.

— Que vous ne possédez pas, ma pauvre enfant !

— Je suis presque tentée de dire : heureusement ! Ma mère fut mon unique professeur pendant quatre ans ; elle me fit poursuivre mes études, achetant, pour quelques sous parfois, sur les quais, les livres qui m'étaient nécessaires. Je ne suis pas musicienne, quoique je connaisse le solfège ; je connais l'anglais et l'allemand, assez mal à la vérité ; je dessine un peu. C'est tout.

— Vous racontez à la perfection, intervint Norbert avec vivacité. Et, si vous voulez écrire le récit que vous venez de nous dire, je me fais fort de le faire accepter par mon journal qui vous le payerait généreusement dix sous la ligne parce que vous êtes une inconnue. Tant de détresse susciterait peut-être le geste généreux d'un mécène, ne fût-ce que quelques milliers de

francs, de quoi vous offrir un trousseau convenable en vous laissant un peu d'argent de poche.

Marion avait baissé la tête ; ses lèvres avaient une moue qui montrait sa répugnance. Elle dit en hésitant :

— Je vous remercie de votre offre, monsieur Norbert ; elle me touche profondément, mais je vous avoue qu'écrire notre malheureuse odyssée serait le dernier moyen auquel j'aurais recours. Livrer à la curiosité publique l'arrestation et la mort de mon père, la vie de misère et la triste fin de ma mère, je ne m'en sens pas le courage, et je préférerais les besognes les plus dures à cette nécessité de faire argent des malheurs de mes parents.

— Vous avez raison. Je suis une sombre brute ! s'écria Norbert. Mademoiselle Marion, si vous voulez me pardonner, donnez-moi la main.

— De grand cœur, dit la jeune fille en mettant sa main mignonne sur la large paume du grand gaillard.

— Votre histoire est fort émouvante et elle demande de longues réflexions avant de chercher à orienter votre avenir, déclara M<sup>me</sup> de Lerne. Cependant, dès à présent, chassez toute inquiétude de votre cœur : nous ne vous abandonnerons pas.

— Ça, c'est juré ! cria Norbert.

— Tous, vous êtes bons, dit Marion en portant à ses lèvres la main de M<sup>me</sup> de Lerne. Et, auprès de vous, Madame, je me sens tranquille comme je l'étais auprès du cœur de ma mère.

## VII

— Mon cher ami, je suis venue vous trouver au journal pour que nous puissions parler loin des oreilles de Claude, déclare M<sup>me</sup> de Lerne en acceptant le fauteuil que Norbert lui approche.

— Avez-vous donc un secret à me confier, chère Madame?

— Du moins quelque chose qui y ressemble fort. Après avoir entendu le récit touchant des infortunes de Marion, Claude fut immédiatement d'avis de garder cette enfant avec nous ; il voulait que j'en fasse une sorte de demoiselle de compagnie.

— L'idée n'était nullement absurde ; je reconnais la générosité de mon vieux Claude.

— Générosité que mon expérience de la vie tempère de sagesse, Norbert. Certes, je ne suspecte pas la sincérité de Marion, je suis tout naturellement portée à apprécier tout ce que je découvre en elle de droit, de loyal ; mais nous vivons dans un terrible siècle, Norbert, et souvent les plus beaux masques cachent les âmes les plus noires. Il ne faut pas qu'un jour nous nous repentions de ce que nous aurons fait ; il ne faut pas que nous nous trouvions dans la nécessité de placer Marion devant une vie dure et décevante, si nous lui en avons fait

connaître une autre douce et paisible,... et j'ai songé à vous...

— ... Sachant que j'étais à votre disposition. Mais je ne vois pas...

— Comme journaliste, vous obtiendrez facilement qu'une enquête discrète soit faite sur la vie de M<sup>me</sup> Ferraud et de sa fille pendant leur séjour à Saint-Ouen.

— Je la ferai demander par le grand patron : ce sera plus sûr.

— Peut-être aussi pourrez-vous obtenir la confirmation de ce que Marion nous a dit avoir eu lieu en Vendée... et sur les antécédents de sa famille... Savoir également s'il existe des membres de cette famille ayant des droits sur l'orpheline mineure.

— Le patron voulait justement envoyer quelqu'un là-bas à propos d'une affaire de château hanté, une histoire qui fait un bruit de tous les diables dans le pays. Je vais lui demander à être désigné en lui disant mes raisons.

— Et vous serez impartial, Norbert.

— Ah ! Madame, pouvez-vous le demander?... Cette petite Marion m'intéresse ; mais, tout de même, Claude est mon ami, et vous, Madame,... vous,... vous ne croyez pas tout de même que j'irais vous mettre dans le pétrin pour une gamine qui est tombée dans votre existence comme un bolide?...

Il riait, son naturel reparaissant après quelques minutes de sérieux.

M<sup>me</sup> de Lerne connaissait la droiture et le cœur du journaliste, son affection profonde pour

tout ce qui touchait à Claude, et, tendant la main au jeune homme, elle lui dit en souriant :

- Je compte sur vous, Norbert.
- Claude connaît votre visite?
- Non. Je l'ai laissé peignant Marion.
- Ah! son fameux tableau : le réverbère, la mendiane, la rue noire et, dans l'ombre de la porte cochère, le rôdeur!
- Quelque chose dans ce goût, en effet.
- Et Marion a revêtu ses guenilles?...
- Sans répugnance... Elle comprend qu'elle fait plaisir à Claude, et il y a en elle une délicatesse qui lui ferait tout accepter pour nous donner une satisfaction. C'est une excellente nature...
- ... Dont vous seriez désolée de vous séparer, avouez-le!
- Je l'avoue.
- Et vous allez former des vœux...
- ... Pour que la vérité soit conforme au récit, je l'avoue encore. Pour le moment, je vous fais perdre votre temps et je suis étourdie par les sonneries du téléphone, les portes qui claquent et les galopades dans les couloirs. Comment pouvez-vous vivre dans cet enfer?
- L'habitude. Le métier me plaît, aussi votre hâte à fuir mon coin de bureau m'amuse. Toutes mes amitiés à Claude.

Claude avait travaillé pendant près de quatre heures dans la fièvre de l'inspiration. Muet, il avait oublié Marion, ne voyant en elle qu'un

modèle, et la jeune fille, debout, son petit éventaire devant elle, tenant un pauvre bouquet dans sa main tendue, se croyait revenue au temps de sa misère. La suggestion était si profonde que son visage exprimait l'angoisse, la souffrance et la lassitude. Frappé par cette expression nouvelle, le peintre prit une feuille de papier et, à grands coups de fusain, fixa les traits de la jeune fille en se disant : « Jamais plus, peut-être, elle ne me rendra ce visage. »

Enfin, il jeta son fusain en disant avec une soudaine confusion :

— J'ai abusé de vous et je m'excuse.

Tirée de son rêve douloureux, Marion sourit en répondant :

— Si vous me permettez un quart d'heure de repos, je reprendrai la pose aussi longtemps que vous le voudrez.

— Vous ne la tiendriez pas, car la fatigue vous donnerait des crampes. Je vous admire déjà d'avoir pu résister si longtemps. Venez voir mon premier travail et dites-moi si vous en êtes contente.

— C'est moi, déjà, déclara Marion après un long moment de sombre rêverie.

— Vous ai-je peinée en vous peignant sous ce costume et dans cette attitude ? demande le jeune homme. Il me semble le comprendre au ton de votre voix et à la souffrance que je lis dans vos yeux.

— Ne me croyez pas atteinte de sot orgueil, dit doucement l'orpheline. Je pensais seulement qu'alors ma mère partageait ma misère et qu'il

a fallu sa mort pour que je rencontre des protecteurs.

Voulant modifier le cours des idées de Marion, Claude lui dit :

— Allez changer de vêtements et venez me retrouver. Ensemble, nous fouillerons mes cartons où j'ai, parmi un grand nombre de croquis, quelques silhouettes de pauvres diables. Vous me direz celle qui ressemble le plus au Loup.

Un quart d'heure plus tard, métamorphosée, l'orpheline, revenant dans l'atelier, trouva Claude qui avait étalé autour de lui une vingtaine de fusains.

— Je croyais posséder des trésors, dit-il en souriant, et il me semble que rien n'approche de la réalité. Voyez vous-même.

— Il faut écarter, je crois, les compositions, dit tranquillement la jeune fille. — Et sa main désignait cinq ou six dessins. — Parmi ce que vous avez fait d'après nature, il y aurait celle-là, peut-être... Et encore, non, ce n'est pas cela. Voudriez-vous faire une nouvelle esquisse d'après celle-ci et en travaillant d'après ce que je vous dirais?

Sans répondre, Claude se mit en devoir de reprendre le dessin désigné, hésitant devant un coup de crayon à donner, attendant une indication.

— Je m'explique mal, fit Marion après que le peintre eut effacé le même trait pour la troisième fois. Voulez-vous que j'essaye?

Le crayon aux doigts, elle demeura un long instant les sourcils froncés, dessinant dans le

vide. Puis, en quelques traits, elle reproduisit la physionomie du Loup.

— Mais vous savez dessiner ! fit Claude avec surprise.

— J'ai suivi un cours jusqu'à l'âge de douze ans et mes maîtres me disaient douée, fit Marion avec une moue mécontente. Voyez, j'ai donné le caractère de cette figure ; mais, là et là, il y a des défauts, et je ne sais comment les corriger.

— Comme ceci, dit Claude en traçant quelques traits brefs.

— Cette fois, c'est cela ! Voilà le Loup ! Il vit ! Elle frappait dans ses mains comme une enfant, puis elle dit en soupirant :

— Vous êtes heureux de savoir, vous !...

— Vous seriez donc heureuse de savoir aussi ? demanda Claude avec curiosité.

— Oui, mais...

— Quand c'est oui, il n'y a pas de « mais », fit le peintre avec bonne humeur. Je vous donnerai des leçons.

Au bout de quelques jours, Claude s'aperçut que la jeune fille possédait un sens artistique fort développé. Elle reproduisait les formes et les couleurs avec une exactitude qui en faisait une très bonne élève de laquelle Claude disait à sa mère :

— Elle fera une excellente copiste.

Un jour, il fut surpris de constater que la copiste songeait à devenir compositrice. Elle avait reproduit un des dessins de Greuze, et, avec une finesse de coup d'œil extraordinaire,

elle en extrayait un dessin presque moderne, d'un barbare impressionnisme qui surprenait l'œil et l'amusait.

— Pas mal ; mais, avec ce sujet, vous n'arrivez à rien, déclara Claude. Greuze ne se prête pas aux transformations. Adressez-vous à la nature, traitez-la telle que vous la voyez. Le tout est que vous arriviez à la note personnelle.

Le lendemain, Norbert revenait de son voyage en Vendée.

### VIII

— Tout est exact, effroyablement exact, certifia-t-il à M<sup>me</sup> de Lerne. Ce malheureux Ferraud était trop honnête homme pour son notaire et il était fait pour se lancer dans les affaires comme moi pour être camérier du pape. Il a été ratiboisé proprement et il n'a pas été le seul. On compte une vingtaine de bonnes familles de la bourgeoisie qui ont été ruinées comme lui, donc une vingtaine d'hommes qui ne portaient pas le notaire dans leur cœur, n'en disaient pas de bien et qui auraient pu être arrêtés à la place de Ferraud s'ils s'étaient trouvés à Bordeaux le jour du meurtre. Quant à l'assassin, c'était une canaille comme celui qui l'employait ; il a été l'instrument de la justice divine, parce que le Bon Dieu ne voulait pas

qu'un assassin « honnête homme » se salit les mains autour du cou du notaire.

— Un assassin honnête homme !... Vous avez de ces expressions...

— ... Que je comprends, et vous aussi. Quant aux Ferraud, c'était une famille fort estimée et M<sup>me</sup> Ferraud a eu un grand tort en quittant son pays ; elle y aurait trouvé des soutiens et des aides. Mais, voilà, elle a obéi à ses nerfs comme le font toutes les femmes ; si elle avait écouté sa raison...

— Ne cherchez pas ce qui serait arrivé, Norbert, car ce serait nous écarter du sujet essentiel. Famille honnête frustrée par un gredin. Ceci acquis, quelle parenté possède encore Marion là-bas ?

— Aucune immédiate ; des cousins éloignés qui se moquent de l'enfant comme de colintampon.

— Comment le savez-vous ?

— Je les ai vus, parbleu !... Je leur ai dit que la petite était dans la purée ; je leur ai demandé s'ils voulaient la recueillir.

— Et... ?

— Ils ont fait un nez !... Et de leurs explications il est ressorti que, vivant difficilement eux-mêmes, ils ne pouvaient accepter la charge d'une bouche de plus à nourrir.

— Alors, ils nous la laissent.

— Parfaitement ! en lui accordant leur bénédiction, mais pas un sou vaillant. Aussi, quand j'ai vu ça, j'ai été trouver le doyen des cousins qui était en même temps le plus proche parent

de votre protégée et je lui ai dit que vous consentiez à vous occuper de Marion, mais à condition d'avoir une lettre vous conférant une sorte de tutelle que vous feriez régulariser par une déclaration au commissaire de police. Le cher homme a écrit et signé tout ce que j'ai voulu.

— C'est parfait !

— Attendez !... Il y avait l'enquête de Paris. Là aussi, c'est concluant. Le commissaire de mon quartier est bon enfant ; je lui ai donné, d'ailleurs, des rôles de choix dans de vagues affaires où il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, et je lui ai promis qu'à son premier assassinat — car le malheureux l'attend encore — je lui taillerais la part du lion. Avec cela, c'est un ami des arts. Au dernier salon, il avait remarqué un tableau de Claude et je lui ai promis une pochade de l'artiste.

— Est-ce que ça va durer encore longtemps, mon petit Norbert ?

— Quoi donc, Madame ?

— Vos divagations.

— Pardonnez-moi, je croyais écrire un « papier » pour le « canard » qui loue ma plume, et, comme il la loue à la ligne, j'allonge...

— J'ai compris ; mais ce commissaire ?

— ... A lancé ses plus fins limiers sur la piste du Loup et C<sup>ie</sup>. Je ne vous parlerai pas de la réputation ni des divers métiers de l'individu : vous ne me croiriez pas. Il est notoire qu'il a fait à M<sup>me</sup> Ferraud et à sa fille l'abandon d'une cabane dont un chien qui se respecte n'aurait pas voulu pour niche ; il est aussi réel

qu'il leur accordait la pitance vespérale ; mais il apparaît lumineusement qu'il les exploitait sans vergogne.

— Alors, tout est exact?... fit M<sup>me</sup> de Lerne, songeuse.

— Tout. Et voulez-vous permettre à mon âge prématûrement mûri de vous donner un conseil?

— Vous êtes un toqué, mon bon Norbert, mais un brave garçon. Parlez !

— Avant tout, une question, chère Madame : avez-vous regardé Marion depuis qu'elle mange à sa faim?

— Oui, elle se porte beaucoup mieux.

— Dites qu'elle se remplume fort joliment : teint plus pur, œil plus clair, cheveu plus brillant, fossette au menton et ravissant sourire... La mâtine devient presque jolie ou, du moins, le charme qui est en elle s'extériorise sans qu'elle s'en doute.

— Et alors?

— Alors, chère Madame et grande amie, je me permets de vous confier que cette transformation ne passera pas inaperçue de Claude qui a vingt-huit ans, toutes ses dents, une calvitie précoce, le cœur tendre...

— Oh ! Norbert, qu'allez-vous penser?

— Mais oui,... mais oui... Je sais que vous caressez l'affreux projet d'unir ce brave Claude à Josette Gassine ; vous espérez qu'il s'enflamme comme une gerbe de paille sèche. Mais écoutez-moi quand je vous dis, avec tout le respect que je vous porte, toute l'amitié que j'ai pour Claude : prenez garde à Marion !

C'est elle qui est le feu, ce n'est pas Josette.

— Vous êtes ridicule, mon pauvre Norbert !

Ridicule !... Certes, M<sup>me</sup> de Lerne le croyait vraiment ; mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que Norbert pouvait ne pas avoir tout à fait tort. Mais que faire de Marion ? On ne jette pas une enfant de seize ans sur le pavé parisien, même en lui trouvant une situation. Et puis, quelle situation permet à une toute jeune fille de vivre de ses gains ?... Essayer de lui donner une place de répétitrice dans un pensionnat, de lectrice ou de secrétaire auprès d'une dame âgée ? C'était la solution, mais il fallait dénicher la place.

M<sup>me</sup> de Lerne mit toutes ses relations en jeu, elle fit des visites, en reçut, écrivit des lettres, eut des réponses, mais aucune lueur d'espoir ne vint.

« Allons, se dit-elle, c'est que le Bon Dieu veut que je garde cette enfant auprès de moi. Il ne permettra pas que Claude s'en épreigne. »

Claude ne s'éprenait nullement de Marion. Il était tout simplement émerveillé du don latent qui prenait un essor magnifique par le travail de la jeune fille.

Elle arrivait à produire des effets surprenants, avec des maladresses de débutante ; mais aussi avec un sentiment si personnel, des touches si heureuses que le jeune professeur s'en montrait ravi.

— Quel dommage si le destin avait laissé inactif un pinceau de cette valeur ! disait-il avec enthousiasme.

Un jour, Claude fut honoré par la visite d'un de ses collègues, peintre de portraits à la renommée mondiale, qui ayant lu un article de Norbert Moissac à propos du portrait de Marion, désirait le voir.

Il examina le portrait... et l'original. Lorsque Claude eut reçu les compliments, mêlés de loyaux conseils, de son illustre collègue, il lui dit :

— Mon cher Maître, j'ai encore des choses curieuses à soumettre à votre jugement.

Marion était demeurée dans l'atelier et elle rougit d'ardente confusion lorsque, prenant son carton, Claude montra au grand peintre les dessins qu'elle avait faits.

— Hé!... hé!... fit celui-ci. Ceci n'est pas de vous, mon cher. J'admire votre talent pour sa luminosité et sa sûreté d'exécution, mais vous n'avez pas ce rendu de l'imagination que je découvre dans ceci. Il y a pas mal de défauts, de l'hésitation dans les hardiesses qui sont charmantes ; mais, si l'auteur est un de vos élèves, vous pouvez le féliciter de ma part : il ira loin.

— Il est près de vous, déclara Claude en souriant. Maître, l'auteur est le modèle du tableau que vous avez admiré.

— Vous, Mademoiselle!... fit le maître.

Il souriait, hochant la tête, examinant la jeune fille avec plus d'acuité qu'il ne l'avait fait lorsqu'il ne voyait en elle qu'un modèle. Marion ne baissait pas les yeux, mais il y avait du trouble et de l'inquiétude dans son cœur. Le maître déclara :

— Je ne retire pas ce que j'ai dit : vous irez loin, Mademoiselle.

M<sup>me</sup> de Lerne se trouvait présente à cette petite scène et elle lui déplut. Quel besoin Claude avait-il de mettre cette petite en avant ? Elle était étonnée de la flatteuse promesse que le grand peintre avait adressée à Marion, étonnée que ce soit son fils qui l'eût provoquée. L'orpheline avait-elle donc pris dans les préoccupations de Claude une place plus grande que celle d'une petite protégée dont il s'amusait à guider un don naturel ?

Pour la première fois, M<sup>me</sup> de Lerne pensa qu'elle avait fait une sottise en se chargeant de Marion. Mais, maintenant, comment décliner les devoirs qu'elle s'était dictés ? Elle se trouvait prise dans un dilemme auquel elle ne voyait aucun moyen de se soustraire. Ce fut Norbert qui, sous ses apparences frivoles, lui donna un bon conseil :

— Vous sacrifierez volontiers quelques milliers de francs pour être débarrassée de cette épée de Damoclès... Or, votre protégée est instruite de ceci et du tout de cela. Sur certaines choses, elle pourrait professer ; elle ignore totalement les autres. Il y a au bout de votre rue une pension dont l'extérieur n'est pas déplaisant et où on ne doit pas instruire beaucoup plus mal qu'ailleurs ; placez-y l'enfant et, pendant son absence, mariez Claude avec la petite Gassine.

C'est avec une stupéfaction douloureuse que la jeune fille apprit la décision prise par sa

bienfaitrice à son égard. Sans deviner le motif qui faisait agir M<sup>me</sup> de Lerne, elle comprit que sa présence n'était plus désirée et elle dit franchement ce qu'elle pensait :

— Madame, vous avez été très maternelle pour moi, mais je ne vois pas la nécessité que vous me traitiez comme une parente en complétant mon instruction. Puisque vous avez la bonté de vouloir assurer mon avenir, le plus sage serait peut-être de faire de moi une sténochactylo. Mon ambition ne va pas plus loin que de pouvoir gagner honorablement ma vie.

Emue par cette délicatesse du cœur, M<sup>me</sup> de Lerne embrassa la jeune fille en lui disant :

— Cette profession est encombrée comme les autres, et l'instruction pourra vous ouvrir une carrière dont vous vivrez. Acceptez simplement ce que je fais pour vous, ma chère Marion.

— Mais c'est un meurtre ! s'écria Claude lorsqu'il connut le départ de son élève. Cette jeune fille a en elle l'étoffe d'une grande artiste.

— Combien de grands artistes végètent quand ils ne meurent pas de faim devant leurs chefs-d'œuvre invendus ? rétorqua M<sup>me</sup> de Lerne. Je crois être sage en armant sérieusement Marion pour la lutte contre la vie.

La jeune fille, demi-pensionnaire, partait le matin et rentrait le soir. Depuis longtemps, elle n'habitait plus le « cabinet des modèles » : M<sup>me</sup> de Lerne avait sacrifié une pièce qui avait été autrefois le bureau de son mari. Un divan avait été placé face à la bibliothèque ; une petite table était devant l'une des fenêtres et ser-

vait de table de travail à l'étudiante. Le reste de la pièce gardait l'aspect sévère qu'elle avait au temps du disparu. Dans la lingerie, apanage de Catiche, Marion avait installé son linge et ses vêtements ; d'ailleurs, c'était auprès de la servante que la jeune fille semblait le mieux se plaire. Elle y passait de longues heures, parlant peu, lisant parfois, réfractaire par goût à tous les ouvrages de couture, acceptant comme une tâche ceux dont Catiche la chargeait, s'en acquittant avec soin, mais revenant ensuite à son silence, à son livre ou à ses chers dessins. C'était devenu une passion en elle. Elle usait des crayons et des pastels avec un sentiment tendre et ardent, dédaignant la copie des modèles lithographiés et ne pouvant, pour cause, se servir d'académies scolaires. Elle dessinait des fleurs dont elle raffolait, un objet, une scène de la rue, travaillant beaucoup de mémoire, bourrant un grand carton d'esquisses de M<sup>me</sup> de Lerne, de Claude et de Norbert. Rarement, elle entrait dans l'atelier quand le peintre y était, et, s'il lui proposait de reprendre ses leçons, elle répondait avec un beau sourire insouciant :

— Hélas ! j'en ai d'autres qui accaparent tout mon temps, et je crois d'ailleurs que ma grande vocation n'était qu'un petit engouement.

— Vous avez tort, disait Claude. Vous possédez des dons charmants, et c'est mal de les négliger.

M<sup>me</sup> de Lerne était satisfaite de la façon dont s'arrangeait la vie de sa protégée.

« Elle a infiniment de tact et de délicatesse,

pensait-elle, et il est certain que, si Claude l'aimeait, il aurait en elle, dans quelques années, une femme délicieuse. Mais elle est pauvre ; la vie, difficile de nos jours, peut le devenir plus encore. Nous vivons sans nous restreindre, car nos goûts ne sont pas coûteux ; mais Claude marié, ayant des enfants, nos dépenses augmenteront. D'ailleurs, Marion n'est pas malheureuse. Ses maîtresses sont contentes d'elle, et, dans deux ou trois ans, je lui chercherai une situation. Norbert me disait que, dans le journalisme, avec ses connaissances de l'anglais et de l'allemand qu'elle perfectionne... »

## IX

L'été était venu, été brûlant qui faisait fuir de Paris les privilégiés de la fortune. Les vacances devaient faire de Marion l'invitée des Moissac qui possédaient une maison dans le Lot-et-Garonne, à Casseneuil, maison campagnarde aux grands greniers pleins de cachettes — paradis des jeunes Moissac, — maison pratique aux pièces spacieuses, à la cuisine énorme, d'où, de plain-pied, on passait dans le jardin enchanté par la voix des rossignols, imprégné du parfum sucré des fruits, embelli par la splendeur épanouie des fleurs ; maison campée dans un frais recouin du Lot, au bord d'une rive où

se trouvait, amarrée à un tronc de saule, la vieille barque qui faisait la joie des enfants et offrait de poétiques promenades aux parents.

— C'est délicieux, vous verrez ! avait dit Norbert. Nous ferons des pêches miraculeuses ; nous entendrons le caquetage des laveuses ; nous croiserons d'autres barques qui nous lanceront de gais bonjours dans des cascades de rires perlés. Et puis, nous descendrons dans quelque auberge, carrelée de rouge vif ; une servante, un chignon coquettement enveloppé d'un foulard de soie aux teintes vives, nous apportera une coupe de porcelaine tressée remplie de succulentes grappes blondes ; sur la table, il y aura la grosse miche ronde couverte d'une blanche poussière de farine, et, pendant que le vent chantera dans les peupliers, nous grappillerons les raisins, nos dents s'enfonceront dans la mie grise de la miche, nos verres s'empliront du petit vin de Pech-Neyrat. Aviez-vous rêvé de plus belles vacances, mademoiselle Marion ?

— Je n'en avais pas rêvé du tout, réplique la jeune fille avec un sourire un peu mélancolique. M<sup>me</sup> de Lerne et son fils vont villégiaturer en Touraine, ai-je entendu, et je pensais demeurer avec Catherine.

— Mais Catiche s'envole vers son ciel natal : Catiche est fille d'Auvergne. A ce sujet, avez-vous remarqué, mademoiselle Marion, qu'avec bonheur les Parisiens redeviennent provinciaux pendant quelques semaines chaque année ? Avec quelle hâte ils quittent Paris pour retrouver

leur « chez eux » des ancêtres... et qu'ils y sont heureux !... Vous vous en rendrez compte à Cas-seneuil. Notre grave ingénieur François, malgré ses vingt-six ans, est aussi gamin que les derniers de la nichée, Jacques et Philippe, nos jumeaux de neuf ans. Martine fait tache sur cette joie ; cette sérieuse personne, qui compte tout juste autant de printemps que les vôtres, se destine au professorat et se fait déjà une tête de pionne ; elle est bonne fille, mais elle se donne un genre. Vous vous entendrez certainement avec Christian, de retour du régiment depuis avril, jeune peintre dans sa vingt-troisième année ; vous le verrez d'ailleurs, en octobre, à l'atelier de Claude qui le prend avec lui. Et j'ai gardé pour le bouquet Jane, la Cendrillon du foyer, dix-huit ans, un bouton de rose qui seconde notre mère dans sa tâche familiale : ce n'est pas cette pauvre Jane qui a la part la plus aisée, quoi qu'en prétende Martine.

En attendant la réalisation de ce paradis promis à ses vacances, Marion avait aidé M<sup>me</sup> de Lerne à préparer ses malles et celles de Claude pour se rendre en Touraine, au château des Gassine, château qui dresse son architecture dentelée sur la rive droite de l'Indre. Tourelles coiffées en éteignoir, cheminées sculptées, toits pointus, fenêtres en anse de panier au milieu de médaillons et de motifs mythologiques, portes jumelles séparées par de fines et élégantes colonnettes : c'est la demeure ravissante de gros industriels, amis des arts, et qui seraient heu-

reux et fiers de voir leur fille unique, Josette, épouser un artiste de belle prestance et de jeune talent comme Claude de Lerne.

Josette Gassine a vingt ans ; elle est grande, élancée, avec un teint clair, de belles dents, des cheveux abondants d'un blond un peu fade et des yeux bleus qui, affirment ses amies, sont le miroir de son âme. Les yeux de Josette sont grands ; ils regardent ingénument la vie, n'y découvrent rien de merveilleux et sont cependant prêts à admirer les choses sur lesquelles on attire leur attention. Pour eux, le plus rasant point de vue ne vaut pas une carte postale représentant une course d'autos, une fontaine publique ou un court de tennis. En écoutant la musique des maîtres, les oreilles de Josette enregistrent diverses sonorités, mais ses yeux ne s'animent qu'en suivant un orchestre de jazz. En peinture, les yeux de Josette ne comprennent que le portrait et, dans le portrait, que le costume du modèle, s'il est moderne. Cependant Josette n'est pas sotte, loin de là ! Elle possède des notions qui ne sont nullement confuses — ses idées sont même fort bien arrêtées — sur la littérature, l'histoire, la science et même la politique. Tout est emmagasiné, classé dans sa tête ; à l'occasion, elle sait parfaitement débiter des opinions toutes faites avec une précision qui enchantera ses flirts. Mais Josette est une brave petite fille à qui un amoureux ne fera jamais croire que, dans les balances du mariage, si l'on met « millions » d'un côté et « coureur de dot » de l'autre, ça fasse l'équilibre. Son

père lui a dit : « Tu peux choisir », et elle entend choisir. Parmi tous les jeunes gens qu'elle connaît, deux lui plaisent. Celui qui arrive bon premier est Norbert Moissac ; il l'amuse, la fait rire. Et puis, les journalistes vont dans les cérémonies officielles ; ils y mènent leur femme, et « ça fait chic » ; mais Norbert n'a que sa situation pour vivre et il est l'aîné d'une famille de sept enfants. Josette tourne ses sourires vers Claude, l'ami de Norbert, « qui lui plaît aussi ».

A l'arrivée des de Lerne, le château possède des invités de choix : un ministre, un ancien ambassadeur, trois gros industriels, un coulisseur presque célèbre pour l'audace avec laquelle il manie l'argent des autres, quelques officiers, d'authentiques grandes dames, l'inévitable Anglaise, et tout un bataillon de jeunes filles et de jeunes gens. La plus charmante liberté règne dans cette demeure hospitalière, liberté faite de galanterie raffinée, de papotages élégants et de laisser-aller délicieux.

Le dîner est bien servi, le menu excellent, la salle à manger fraîche. Claude est le voisin de Josette qui ne pense qu'à grignoter avec grâce, et peu, pour ne pas engraisser.

Après le dîner, une sauterie conduit les invités jusque vers une heure du matin.

Le lendemain recommence la petite fête de la veille. On joue au tennis ; on se promène en auto ; on fait du canot ; on danse dans les salons pendant les heures de pluie,... et les jours passent.

Claude a trouvé un passe-temps fort agréable : il fait le portrait de M<sup>me</sup> Gassine. Et, comme la conversation n'est pas obligatoire, il prend plaisir à reproduire l'élégante et longue silhouette, le port naturellement gracieux de la tête, le franc sourire sur les belles dents blanches. Il y a bien les yeux inexpressifs et pâles, les yeux qui effleurent sans voir ; mais Claude a assez de talent pour donner une expression à ces yeux-là.

Avec l'arrivée des nouveaux invités, les plaisirs augmentent et varient. A ce qui existait déjà s'ajoutent les déjeuners sur l'herbe et les soupers par petites tables, les concerts et les comédies de salon, les longues farandoles au clair de lune dans le parc et les jeux innocents sur les pelouses pendant les heures chaudes du jour. C'est une existence de féerie qui laisse peu de temps au travail, aussi le portrait de Josette n'en est-il encore qu'à l'ébauche. Le nombre des séances ne paraît pas ennuyer la jeune fille ; depuis quelque temps, elle bavarde en posant, papotage brillant et puéril d'une jolie perruche mondaine qui a enregistré assez de phrases pour soutenir une conversation. Claude répond aimablement ; une charmante camaraderie s'établit entre les deux jeunes gens, et M<sup>me</sup> Gassine, serrant la main de M<sup>me</sup> de Lerne, lui dit avec effusion :

— Comme vous avez bien fait de venir !...

— Comme Norbert a bien fait de demander à maman de vous inviter à Casseneuil ! déclare souvent Jane Moissac à Marion.

Jane — la Cendrillon du foyer — n'est pas une beauté, mais elle est charmante, et un grand air de bonté est répandu sur sa physionomie. Elle a le regard de feu de Norbert et son haut front intelligent, sa bouche rieuse et son teint chaud ; mais ses traits ne sont pas réguliers, et sa sœur Martine lui reproche de ne pas être assez coquette.

— Comment le serais-je?... répond gaiement Jane. Nous n'avons qu'une malheureuse petite bonne de quinze ans qui passe sa journée à faire reluire neuf paires de chaussures tous les matins, à laver la vaisselle et à éplucher les légumes. N'est-ce pas, Marion, nous ne pouvons demander plus à cette pauvre Reinosa? — Elle s'appelle Reinosa, avait dit Jane, dès le premier jour, à l'orpheline.

Tout de suite, les deux jeunes filles étaient devenues des amies, et Jane acceptait tout naturellement que Marion l'aidât dans sa tâche.

Affectueusement accueillie par toute la famille, la jeune fille s'épanouit au milieu de la bande joyeuse des enfants. On attend François qui viendra passer une partie de son congé annuel à Casseneuil, l'autre partie étant consacrée à sa fiancée et à ses parents. Claire Périère a vingt-cinq ans ; elle est ingénieur dans l'entreprise où François est ingénieur ; ils travaillent dans le même laboratoire, et, ayant appris à

s'estimer, ils se sont aimés. Leur mariage se fera en décembre.

— Une occasion de vous avoir de nouveau, Marion, dit M<sup>me</sup> Moissac.

Norbert ne pourra venir que quelques jours : « Le reportage abonde », écrit-il. Il sillonne l'Europe en quête de choses intéressantes pendant la morte-saison du journalisme, car il faut cependant donner sa pâture au monstre dévorant.

Christian est le boute-en-train de la maison, le grand frère adoré des jumeaux qui le suivent, l'entourent, ne le quittent pas d'une semelle. Martine les accompagne rarement, mais Jane et Marion courent prés et champs avec les garçons. Il s'est d'ailleurs manifesté une affinité entre l'invitée et Christian : tous deux manient les crayons, tous deux comprennent la peinture de la même manière, voient l'art sous le même angle. Ils passent des heures devant la même feuille de papier ; chaque trait tracé les arrête ; ils l'analysent, le discutent, lui découvrent une beauté ou une tare, écoutés religieusement par les jumeaux qui crayonnent ingénument des horreurs qu'ils soumettent avec des battements de cœur à l'appréciation de leurs ainés.

Et comme en Touraine, entre Claude et Josette, à Casseneuil une bonne camaraderie naît entre Marion et Christian.

Par Norbert, le jeune homme connaît l'histoire de sa nouvelle amie ; il sait qu'élevée en province elle a vécu misérablement à Paris, et,

au fond de lui-même, il s'étonne du modernisme qui se révèle en elle pour tout ce qui touche à l'art ; cependant, elle a un sens de la beauté qui l'empêche de tomber dans les excès de certaines écoles d'avant-garde. Elle possède une noblesse de goût qui lui fait admirer avec le même élan la beauté d'un site, l'élégance d'un monument, un joli visage, la grâce d'un beau vers et la pure suavité d'une mélodie. Il est rare que son appréciation soit erronée sur la valeur réelle de ce qu'elle juge.

Christian déclare en riant qu'on ne lui passerait pas du « toc », et il l'admire avec un rien de respect qui lui donne une voix plus grave lorsqu'il parle d'elle.

— Hé ! hé ! dit un jour M. Moissac à sa femme, il ne serait pas impossible que Norbert laisse encore marier Christian avant lui, comme il va laisser marier François.

— Marion est délicieusement charmante, répond M<sup>me</sup> Moissac.

« Délicieusement charmante » : c'est ce que s'écrie Norbert le surlendemain en arrivant. Il ajoute :

— Sapristi ! ce que l'air de Casseneuil vous va bien, à vous ! Vous êtes fraîche comme la plus fraîche des roses du jardin, et quelques semaines ont fait éclore la jeune fille dans l'enfant. Vos amis de Lerne ne vont plus vous reconnaître,... et vous-même peut-être ne reconnaîtrez-vous pas Claude. L'amour doit le transformer : il paraît qu'il est fiancé avec Josette Gassine.

Il regarde Marion bien en face. Sur le visage expressif, une joie passe, et la jeune fille dit d'une voix chaude :

— Je suis bien heureuse de son bonheur.

## X

Si, au retour à Paris, en octobre, les fiançailles de Josette et de Claude ne sont pas officielles, on en chuchote l'annonce de bouche à oreille, et les Gassine pas plus que M<sup>me</sup> de Lerne n'en démentent la nouvelle. Le portrait ébauché en Touraine, abandonné pour les plaisirs dans lesquels l'artiste se trouvait continuellement entraîné, a été repris ; mais les séances de pose se passent principalement en aimables bavardages. M<sup>me</sup> Gassine accompagne sa fille ; M<sup>me</sup> de Lerne offre le thé aux visiteuses, et Claude, rêveur et souriant, écoute les caquetages brillants, répond aux puériles questions, offre des cigarettes, des bonbons, crayonne des pochades, semble ne s'amuser que médiocrement... Mais il se laisse entraîner doucement vers le chemin de la mairie et de l'église.

— Josette gagne à être connue, déclare M<sup>me</sup> de Lerne avec enthousiasme. C'est un petit être exquis.

— Oh ! ce n'est pas une méchante nature, répond Claude.

La mère se contente de ce mince triomphe, et elle dit à Catiche :

— Ce mariage sera un gros sacrifice pour moi, car, certainement, les Gassine voudront que les jeunes époux soient installés luxueusement. Je vais perdre la douce présence de mon fils.

— En tout cas, il ne court pas au mariage comme un fou, répond la judicieuse Catiche.

Et, comme elle est du peuple, comme elle s'imagine que Marion — qu'elle a vue si misérable — est, elle aussi, du peuple, elle pense :

« Si notre Claude s'était marié avec celle-là, nous ne l'aurions pas perdu ; mais il faut à sa mère des mille et des cents, des demoiselles qui ne peuvent pas boire un verre d'eau sans avoir une femme de chambre qui le leur apporte,... et pis après on se plaint. Si quelqu'un a le droit de se plaindre ici, c'est moi... Elle aurait joliment fait mon affaire, M<sup>me</sup> Marion !... Mais mon idée, c'est que le mariage avec l'autre qui rit en « o » n'est pas encore fait. »

Marion, qui n'est plus un danger aux yeux de M<sup>me</sup> de Lerne, a quitté la pension sans paraître s'étonner qu'après une nécessité d'études vienne la nécessité aussi impérieuse de reprendre sa place dans l'atelier de Claude.

— Oh ! avait dit Josette d'une voix perçante qu'elle croyait de bon ton, j'aimerais tant à voir crayonner cette pauvresse ! Quel prodige d'avoir fait une artiste d'une mendiante !

Avec un peu d'impatience, Claude avait déclaré que le malheur seul avait fait de Marion une enfant pauvre et de misérable condition,

mais qu'elle était d'excellente famille et que, fillette, elle avait reçu de suffisantes notions de dessin qui, jointes à un goût personnel et peut-être un atavisme mystérieux, étaient les seuls agents du prodige.

— Oui, n'est-ce pas, c'est tout à fait impressionnant que dans l'âme d'une misérable mendiane puisse naître de la beauté, avait répondu Josette, et cela confirme mes idées sur la métapsycose.

Christian Moissac, qui travaillait auprès de Claude, avait failli en étouffer de rire, et, le soir, il avait déclaré à Norbert :

— A quoi peut penser Claude, s'il songe réellement à épouser Josette Gassine?

Et, la nuit suivante, Norbert eut des remords et dormit mal.

— Si ce mariage se fait, ce sera un peu de ma faute... Nom d'une pipe ! ce que j'ai été idiot de mettre la puce à l'oreille de M<sup>me</sup> de Lerne au sujet de Marion ! Enfin, elle va revenir complètement rue Lamarck, et... et... ma foi, si Claude s'aperçoit que Marion devient jolie comme un amour, qu'elle est intelligente et bonne,... eh bien ! il s'en apercevra ! Voilà...

Il faut avouer que Claude se conduisit tout cet hiver avec l'inconséquence d'un potache. Il semblait avoir oublié la mince expérience que les vingt-huit années de sa vie avaient pu lui donner. Sa conduite donnait l'impression d'un violent déséquilibre. Il travaillait avec une sorte de rage pendant des heures entières, impatient,

herveux ; puis, subitement, il se tournait vers Christian ou Marion — revenue à ses chères joies — et leur adressait des louanges gromdeuses, de justes critiques ou d'ironiques compliments. Il affichait un attrait ostensible pour Josette Gassine, la disait chic, à la page, drôlichonne ; mais il ne prononçait aucun des mots graves et doux qui montrent que la pensée ne sait pas retenir le secret que le cœur garde encore. La conduite du jeune peintre était inexplicable et commençait à rendre M<sup>me</sup> de Lerne moins optimiste relativement à la réalisation de ses projets.

Claire Périère n'ayant ni frère ni sœur, pas de proches parents non plus, François lui proposa de prendre Claude comme garçon d'honneur. La jeune fille accepta, et Claude, cavalier de Jane, redevint pour ce jour le garçon délicat, fin et charmant qu'il était avant ses ébauches de fiançailles.

— Il me semble que je suis en vacances, dit-il. Mon cœur est rafraîchi par le souvenir de la simple idylle de François et de Claire, cette idylle sans calcul qui se continue par un mariage d'amour et se perpétuera par une vie de travail et de tendresse. N'est-ce pas merveilleux que deux êtres puissent se rencontrer, s'aimer, s'unir sans complications, embûches, déceptions et lassitude? Ah! la belle flambée de joie qu'on doit éprouver quand on peut dire librement : « Je t'aime »... Ne le croyez-vous pas, mademoiselle Jane?

— Je n'y ai pas encore songé. Tout cela est

trop complexe pour moi, et j'ai tant d'autres choses à penser !

— C'est vrai, vous êtes la fée de la maison, vous, le gai grillon du foyer. Vos seules préoccupations sont de semer le bonheur autour de vous.

— Préoccupations décriées dans ce siècle où chaque femme se découvre une tâche sociale quand un intérêt pécuniaire ne la force pas à se mêler à la vie agissante du dehors. Voyez-vous, j'étais née pour le pot-au-feu familial.

— N'abaissez pas une vertu qui devient de plus en plus rare.

— Et vous, n'exaltez pas une condition si peu brillante.

— Voilà Jane en bien sérieuse conversation avec M. de Lerne, disait au même moment Marion à Christian qui lui avait donné le bras à la mairie et à l'église.

— Jane a le don de rendre graves jusqu'aux fous, répliqua Christian, et notre cher jeune maître me fait l'effet d'avoir besoin d'ellébore depuis quelques semaines... A moins... à moins que sa délicatesse ne le pousse à jouer une comédie.

— Ah ! vous aussi, vous pensez... !

Ce cri irréfléchi fit monter une ardente rougeur au front de Marion ; ses mains frémirent d'un émoi inexprimable, et, la voix soudain changée, basse et profonde, elle déclara :

— Dans ce cas, je n'ai qu'une chose à faire : partir. Car non seulement je tromperais la confiance de M<sup>me</sup> de Lerne en demeurant, mais

encore je ferais compromettre Josette Gassine par une cour sans objet.

— Oh ! un flirt de plus ou de moins ne compromettrait pas M<sup>me</sup> Gassine, déclara Christian ; mais il y a vous, mademoiselle Marion. Voulez-vous me répondre comme à un ami : aimez-vous Claude ?

— Oui, fit la jeune fille en se redressant, comme si elle voulait par ce geste donner plus de force à son affirmation. Je l'aime de toute mon âme pour la pitié qui l'a fait se pencher sur ma détresse ; je l'aime pour sa bonté.

— Mais l'aimez-vous d'amour ?

— D'amour..., répète Marion, le regard vague et lointain, la bouche souriante. Mais... j'ignore l'amour ; je ne sais quelle subtilité il existe entre mon sentiment actuel et la grande tendresse d'un cœur de femme. J'ai dix-sept ans et j'aime,... j'aime sans pouvoir dire : « J'aime d'amour. »

Elle était si naïve et si franche que Christian se sentit bouleversé.

— Vous n'aimez pas, dit-il, mais vous êtes prête à aimer, votre cœur aspire à sortir de son ignorance et de son obscurité.

Son regard s'appesantissait sur le frais visage comme s'il avait voulu lui arracher le secret de l'avenir.

C'était à l'heure du lunch, et le salon de l'hôtel où il se donnait se peuplait d'amis et de relations des Moissac et de Claire Périère.

François, ayant Claire à son bras, passa devant Christian et Marion.

— Voyez donc, ma chérie, le joli couple, dit-il.

Christian tressaillit. Il aurait voulu connaître l'avenir de Marion, et voilà que son frère semblait fixer son destin.

Son cœur battit plus rapidement.

DEUXIÈME PARTIE

---

## I

— Pourquoi voulez-vous nous quitter, mon enfant? avait demandé M<sup>me</sup> de Lerne dans son aveuglement.

Et, lâche devant l'inconnu et la vie, elle qui connaissait la misère et la lutte, Marion était restée.

• • • • •

Pendant un an, Marion travailla avec une passion enfiévrée et farouche. Tout ce qui n'était pas peinture n'existant pas pour elle. Quelquefois, le dimanche, les Moissac venaient rue Lamarck, ou les de Lerne allaient chez les Moissac. Mais, alors que tous bavardaient gaiement, la jeune fille s'isolait avec Christian, et, le crayon à la main, elle discutait sans fin. Parfois, Claude s'approchait du couple, se mêlait

à la conversation dont l'entrain s'éteignait, et bientôt, constatant les paroles plus rares, les attitudes figées, le peintre s'éloignait, en haussant les épaules, pour se réfugier auprès de Jane.

— Là-bas, c'est l'orage, disait-il plaisamment ; ici, c'est l'oasis. Là-bas, les sautes d'humeur ; ici, le caractère toujours égal. Ah ! que votre calme est reposant et heureux, mademoiselle Jane !

Le monde s'étonnait de la longueur des fiançailles qui n'étaient pas encore officielles. Enfant gâtée, Josette trouvait Claude beaucoup plus terre à terre qu'elle ne l'avait supposé, et elle commençait très sérieusement à écouter les propos charmeurs d'un jeune attaché d'ambassade.

Son portrait était terminé, et c'était un excellent prétexte pour ne plus fréquenter l'atelier de la rue Lamarck. Cependant, ce portrait, exposé au Salon, souleva une admiration unanime. Il fut reproduit dans toutes les revues et bon nombre de journaux quotidiens. Un Brésilien voulut l'acheter coûte que coûte. Josette exultait, et, pendant plusieurs semaines, Claude retrouva sa faveur ancienne. Mais, le Salon ayant fermé ses portes, le peintre fut dédaigné, et l'attaché d'ambassade redevint le préféré. Le Brésilien ne se tint pas pour battu ; il vint à l'atelier de Claude et lui demanda de faire une copie du portrait de Josette.

— La chose m'est impossible, répondit le peintre avec cette hauteur un peu dédaigneuse

qui était en lui et qui s'extériorisait vite quand un interlocuteur manquait de tact.

Tenace, le visiteur insistait ; incrusté dans un fauteuil, il promenait ses regards sur les toiles pendues, et, soudain, il se leva avec vivacité, alla au portrait de Marion, triste haillonneuse éclairée par la lumière jaune du réverbère, lueur dans la rue noire, et l'amateur déclara :

— Cher Maître, je vous comprends ; mais j'admire si sincèrement votre jeune et magnifique talent que je veux acquérir une de vos toiles. Vendez-moi celle-ci.

— Je regrette, fit Claude en s'inclinant, cette toile n'est pas à vendre : je me la réserve. Mais choisissez parmi les autres et je serai très heureux si vous en distinguez une qui vous plaise.

— Alors, Maître, votre propre portrait, déclare le Brésilien en désignant une toile sur chevalet.

— Vous jouez de malheur, déclare Claude avec un sourire : cette toile ne m'appartient pas. En voici l'auteur.

Il désignait Marion rougissante et confuse.

— Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit, répond le visiteur. Cher Maître, vous avez deux toiles qui me plaisent énormément : la première ne vous appartient pas, la seconde n'est pas à vendre ; alors, ne pouvant avoir ni l'une ni l'autre, je désire le portrait de l'auteur de ces œuvres. D'ailleurs, il est remarquable par la clarté des couleurs, la lumière blonde qui éclaire la figure. On y sent l'influence de l'impressionnisme, mais quelque chose de supérieur, de plus

artistique... Si Mademoiselle veut me faire l'honneur de me dire son prix...

L'étonnement et la joie se peignaient sur le visage de Marion ; elle rougissait et pâlissait tour à tour, regardant le visiteur attentif et Claude souriant.

— C'est la première fois que la question m'est posée, dit-elle, et aucune expérience ne me permet d'y répondre.

— Alors, voulez-vous me faire confiance, Mademoiselle ?

D'un regard furtif, la jeune fille consulte Claude qui abaisse les paupières.

— Oui, Monsieur, dit-elle.

L'étranger griffonne un chèque et le lui tend, plié, en disant :

— Aujourd'hui même, un emballeur viendra chercher le tableau.

Après son départ, ouvrant le chèque, Marion eut un éblouissement et s'écria :

— Cinq mille francs !... Oh ! ce monsieur s'est trompé !

— Non, dit Claude ; il a fait une bonne affaire. Le portrait en vaut huit, mais votre jeunesse vous eût peut-être empêchée de le vendre pendant longtemps encore. Il a fait la bonne affaire ; vous avez la bonne aubaine : tout est pour le mieux.

Lorsqu'elle eut reçu le montant du chèque, la jeune fille voulut le remettre à M<sup>me</sup> de Lerne.

— Pas du tout ! dit celle-ci en souriant. C'est votre gain, c'est votre propriété.

La chère femme n'avait plus aucune inquié-

tude au sujet de son fils. Certes, le présent ne répondait pas à ses espoirs passés. La semaine précédente, elle avait reçu un faire-part du mariage de Josette. Rencontrée dans un salon ami, la jeune fille s'était montrée radieuse. Son fiancé venait d'être nommé en Turquie ; aussitôt après leur mariage, ils partiraient pour Constantinople. Leur arrivée donnerait lieu à une réception à l'ambassade. Josette aurait un salon officiel, recevrait toutes les notabilités... Elle pérorait, ravie, croyant les énormités qu'elle énonçait, pendant que sa mère s'essuyait les yeux en murmurant :

— N'avoir qu'une enfant et la voir partir si loin !...

Si M<sup>me</sup> de Lerne ne conservait plus aucun espoir de réaliser cette brillante union pour Claude, du moins était-elle rassurée au sujet de Marion à laquelle Christian faisait une cour respectueuse et discrète. Claude avait dit avec émotion :

— Voilà un mariage qui comblerait mes vœux. Ces deux petits sont dignes l'un de l'autre ; mais, avant, il faut qu'ils conquièrissent leur bonheur.

L'année suivante, le jeune maître exposa encore, et, cette fois, sa toile fut acquise par le musée du Luxembourg. Son étoile avait grandi, en même temps qu'avait surgi l'astre nouveau et éblouissant d'une artiste qui signait : *Marion Ferraud*.

Marion exposait un portrait qu'elle avait appelé : *Femme d'Auvergne*. C'était Catiche,

non pas dans un appartement parisien, mais sur le seuil d'une demeure de paysans auvergnats. Le fond était une composition, mais la femme vivait sur la toile. C'était la tête caractéristique de la servante, son regard gris, dont l'expression était telle qu'on était tenté de lui demander : « Que regardes-tu là ? ». Son buste droit, ses mains courtes aux veines saillantes, tout ce qui en elle était vigoureux et preste ressortait sur les tons neutres du fond. Marion avait travaillé avec toutes les facilités de l'enthousiasme, toutes les inexpériences de la jeunesse, toutes les grâces charmantes qui étaient en elle. Sa toile fut jugée de premier ordre. Le public s'amassait sans cesse devant la *Femme d'Auvergne*, admirant l'œuvre, louangeant l'artiste ; mais le jury fut épouvanté par la manière neuve, hardie, dont avait été traité le portrait. Il ne lui accorda pas de récompense. Cet ostracisme fit davantage pour la réputation de la jeune fille que ne l'eût fait un prix ; le gros intérêt suscité par la révélation de son talent se doublait de la joie âpre de pouvoir critiquer le jury, et les privilégiés qui avaient pu approcher la jeune artiste, charmés par sa grâce et sa modestie, étaient ceux qui criaient le plus fort à l'injustice. La presse — habilement déclanchée par un article de Norbert — prit parti pour l'exposante. Son histoire parut sous des voiles légers, l'intérêt s'en augmenta, et, quand on sut qu'elle avait refusé : *primo*, de vendre son tableau à une puissante étrangère ; *secondeo*, d'être l'héroïne d'un film de cinéma ;

*tertio*, d'épouser un comte italien ; *quarto*, de concourir pour le prix des plus jolies oreilles de France, ce fut du délire, et la gloire couronna, par le caprice de ceux qui la dispensent, le jeune front aux courts cheveux blonds.

Claude se montrait pleinement ravi du succès de son élève, et, si M<sup>me</sup> de Lerne commençait à songer qu'une union entre son fils et Marion serait fort acceptable — à condition que l'avenir tînt les promesses du présent, — Catiche pleurait de joie devant son portrait qui créait tant de bonheur.

Chez les Moissac, la joie n'était pas moindre, et Christian se montrait peut-être le plus exubérant.

Seule, Martine hochait la tête et disait en soupirant :

— Pourvu que, l'an prochain, il reste quelque chose de tout cet encens !... Actuellement, l'éclat est pompeux. Prenons garde à l'obscurité et à l'oubli !

— Ne fais donc pas l'oiseau de mauvais augure, dit Jane dont la nature calme s'animait de la joie de son amie. Marion a un grand talent qui ne fera que s'affirmer.

— Ne le désire pas trop, déclara Martine, car Claude pourrait être ébloui par ce soleil levant, et alors, pour toi, adieu les rêves de Perrette !

— Que veux-tu dire ?

— Ce que tous nous voyons : Claude est ton flirt.

— Quelle indignité !... Nous prenons plaisir

à être ensemble, à parler de son travail qu'il m'explique, de ses espoirs que je suis heureuse de connaître,... et c'est tout.

— Et c'est tout..., répeta ironiquement Martine. Mais, ma pauvre innocente, ce « tout » est du flirt ! Car, malgré ta sagesse, je te crois tout de même trop jeune pour assumer un rôle de confidente. Ne rêve pas trop, Jane. Tu es née pour être la Cendrillon sans éclat et non pour être la filleule d'une fée qui, d'un coup de baguette, ferait de toi la blanche épousée d'un jeune peintre en renom.

— Que vas-tu chercher?...

— Ton rêve... Peut-être l'ignores-tu : il existe... Crois-moi, s'il te donne actuellement de chimériques satisfactions, quand tu voudrais le réaliser il n'irait pas sans difficultés certaines, et, en premier lieu, de la part du principal intéressé. Tous ceux qui te connaissent célébrent tes qualités et tes vertus. De même que tout Paris pour Chimène avait les yeux de Rodrigue, notre cher ami Claude a pour toi les yeux de tous ; mais ce qui deviendrait piquant à analyser, c'est la chute brusque et sans retour de ton piédestal, si tu t'avais de montrer à Claude que, des cendres du foyer familial, tu rêves de t'envoler vers la cimaise où il plane !

— Tiens, tu es sotte et méchante !

— Sotte, parce que je vois clair ; méchante, parce que je te crie : casse-cou ! Oh ! il est entendu que Claude est sensible à tes vertus, dévoué à ton amitié, généreux comme un artiste qui sème les trésors de Golconde qu'il pos-

sède peints sur une toile. Il est même un peu troubadour, ce cher Claude : il l'a prouvé en recueillant Marion. Mais de là à t'épouser, ma pauvre fille... !

— Dis ce que tu veux, Claude est mon ami. Je sais que je suis trop peu de chose pour lui, mais son amitié me suffit.

— Quand je te disais que tu l'aimais !...

## II

— Bonjour, Christian. Je suis certain que c'est la lumière incomparable de ce matin qui vous amène de si bonne heure. Je le comprends, après ces sales jours de pluie.

— Bonjour, Maître. Oui, en effet, la lumière est excellente. M<sup>me</sup> Marion n'est pas encore au travail ?

— Eh ! non, la paresseuse ! Elle doit dormir comme une marmotte. Vous aviez besoin de la voir ?

— Oh ! pas du tout !... Je suis simplement étonné qu'elle ne profite pas de ce jour merveilleux.

— Nous nous sommes couchés tard, hier ; nous sommes allés au théâtre... Vous devez le savoir : Norbert était avec nous, et, après la pièce, il nous a emmenés souper dans ce nouveau cabaret... Vous savez... ?

— *Le Grelot.*

— Je ne retrouvais pas le nom. Ma mère prétendait qu'on devait y mal manger ; Marion et Norbert ont tenu bon. Seulement, nous sommes rentrés à trois heures,... et ces dames dorment.

— Ah !

— Voyons, Christian, il y a quelque chose. Vous n'êtes pas dans votre assiette. Vous avez un ennui ?

De son œil éternellement rêveur, devenu subitement pénétrant et attentif, Claude étudie la physionomie soucieuse du jeune homme. Et, devant son silence, il insiste :

— Un ennui d'argent ?...

— Non, Maître.

— Un ennui... du cœur ?...

— Non,... non,... Maître !

— Vous mentez mal, Christian. Pourquoi ne pas vous confier à moi ? Il est tout naturel qu'un homme de votre âge désire obtenir des satisfactions matérielles et morales. Vous avez l'orgueil de votre travail, c'est encore aussi naturel. Souffrez-vous d'arriver moins rapidement à la renommée que d'autres de vos camarades ?

— Je ne suis pas jaloux.

— Personne n'est malade chez vous ? Je le saurais, puisque j'ai vu Norbert hier soir. Alors, avouez, Christian : c'est le cœur.

Le jeune homme a un rapide coup d'œil vers le visage de Claude. Il le voit ouvert, affectueux, loyal, et il fait un demi-aveu :

— Peut-être.

— Parbleu ! Quand à votre âge on soupire, c'est qu'il y a un joli minois sous roche.

Christian pâlit. Détournant les yeux, il dit d'une voix étranglée :

— Elle me plaît ; mais est-ce que je lui plaît?... Son cœur est-il libre?... Est-elle aimée?... aimée par un homme aux forces morales si puissantes qu'il attirera son amour... si ce n'est déjà fait?

Claude ne répond pas immédiatement ; il se promène de long en large dans l'atelier, réfléchissant. S'arrêtant enfin devant Christian, il lui demande :

— Et si cela était?

— C'est que cela devrait être, dit lentement le jeune homme. Je n'ose interroger mon cœur dans la crainte de le voir trop plein d'une image chérie. Mais je vous le jure, Maître, s'il fallait me sacrifier pour son bonheur, je le ferais !

— Sans regret?

— Il ne faut pas demander à la nature humaine plus qu'elle ne peut donner. Il est certain que je souffrirais ; mais je crois qu'il y aurait encore de la joie dans ma souffrance, puisque j'aurais la pensée qu'elle est heureuse.

— C'est bien. Cette joie dans le sacrifice est de votre âge. L'amour est de votre âge aussi, l'amour naît de la beauté qui est en vous. Raphaël aimait la Fornarina, il a fait d'elle un portrait qui est un chef-d'œuvre. Cette fille de boulanger, qui s'appelait, en réalité, « Margarita », a mieux contribué à la gloire de Raphaël que tous ses autres modèles. Pour elle, ce qui

était du talent devenait du génie, et la belle Monna Lisa, la femme du Florentin Francesco del Giocondo, fut l'inspiratrice respectueusement chérie de Léonard de Vinci. Pendant quatre années, il vécut moralement à genoux devant elle, travaillant à rendre son regard chargé d'une indéchiffrable pensée et son sourire à peine esquissé, comme si la merveilleuse et pure Joconde avait été inquiète et troublée par la passion muette de son peintre.

— Alors, Maître, vous me conseillez d'aimer?

— Aimez, mon cher Christian ; mais ne lâchez pas vos travaux pour l'amour. Aimez, c'est de votre âge.

— N'est-ce pas de tous les âges, Maître?

— Oui, vous avez raison, Christian : c'est de tous les âges...

L'œil de Claude s'est assombri. Il mordille sa lèvre comme s'il hésitait àachever sa pensée. Enfin, il se décide :

— ... De tous les âges, oui ; mais, au vôtre, les racines de l'amour ne s'enfoncent pas encore bien profondément dans le cœur. On aime,... on souffre,... on oublie... Tandis que, plus tard, quand le cœur est pris,... il est bien pris, car l'amour n'est plus une magnifique et claire flambee qui monte haut dans le ciel : c'est quelque chose de plus ardent et de plus doux, un feu latent dont les ravages ne se guérissent pas. Et, croyez-moi, Christian, un sage cœur de... jeune fille comprend cela et...

— ... Et elle repousse la tendresse trop jeune, trop belle, celle qui n'a que des sourires...

- ... Et dont les larmes sont légères... Quelquefois, cela arrive.
- Maître, croyez-vous que celle que j'aime...
- Je ne la connais pas.
- Ah ! oui,... c'est vrai, je ne vous ai pas dit son nom. Mais était-il nécessaire,... Maître ?

Claude détourne la tête. L'image de Marion est entre eux, si fine et si charmante, sans grande beauté, mais si bonne !

Leur souci devient pareil, avec presque de la haine dans le cœur de Christian, un ressentiment amer, une impuissance qui ne méconnaît pas sa faiblesse,... et cependant l'espoir fou, divin, que sa jeunesse et son amour triompheraient. Dans l'âme de Claude, il n'y a que pitié, que tendre affection.

« Quelle influence l'amour peut-il exercer sur le cœur de Marion ? pense Christian. Elle est l'élève du Maître, elle est mon amie. Tout est exceptionnel dans la conquête de la tendresse de cette jeune fille : sa valeur rare qui s'apparente si étroitement à celle du Maître, à côté de la mienne si modeste encore. Elle est dans la dépendance morale et artistique de son protecteur. Je ne m'arrête pas à la dépendance matérielle : il est trop noble et trop généreux pour s'en faire un droit. Le talent de Marion est fait d'une touche franche, d'une note personnelle, tandis que je ne reproduis — je le sens, — je ne reproduirai jamais que les gris fluides du maître, sans même arriver à la luminosité de ses fonds. Elle est une grande artiste. Suis-je même un brillant élève ? »

L'âme pleine d'angoisse, Christian travaille silencieusement. Mais une voix plus noble se fait entendre dans son cœur :

« Le Maître lui a été secourable dans sa détresse ; elle mange encore son pain. S'il l'aime — ah ! il me l'a presque avoué, — le triomphe de ma tendresse sera effroyablement cruel. Il n'a ni exigence ni rigueur ; il dit seulement : « Plus tard, quand le cœur est pris, il est bien « pris... »

« S'il aimait réellement, la chose serait atroce, pense Claude. Ses confidences ont eu le vague et l'absolu de la jeunesse. Il faudrait pourtant que je sache la vérité... Mais la connaît-il lui-même ?... Est-il apte à lire dans son propre cœur ?... S'il pouvait ne pas l'aimer !... La lutte serait trop cruelle et laisserait une plaie ineffaçable dans le cœur du vaincu. S'il ignorait la haine qui corrode, il resterait la souffrance qui mine sourdement. Comment empêcher cela ?... Par Jane, peut-être ; elle est bonne et sage. Un homme est maladroit dans certaines circonstances ; elle saura descendre dans le tréfonds des cœurs. »

Un besoin d'agir le dresse, puis la pensée de sa folie lui vient.

Sous quel prétexte aller chez les Moissac à cette heure matinale ?... Que dire à Jane sans avoir réfléchi à la cruauté du sort qui allait faire des rivaux de deux hommes qu'une large affection avait unis jusqu'alors ?

Claude fait quelques pas indécis. Le hasard le rapproche de Christian. Il met sa main sur

l'épaule du jeune homme, et, par habitude de professeur, il conseille :

— L'étoffe de la robe est d'une teinte trop vive : il y a trop d'opposition entre le tissu et la chair de l'épaule et des bras. Je voudrais des couleurs d'un fondu plus harmonieux, quelque chose de doux, de reposant, tranchant avec netteté sur le fond de pourpre. Le mouvement de la main est charmant, mais l'inflexion du cou est fausse.

— Mon cher Maître, je ne suis pas de votre avis, dit une voix fraîche et claire. Mais, avant de vous combattre, je vous salue... Bonjour, Christian ; j'arrive à temps pour être votre alliée.

Les deux hommes se sont retournés vers Marion, et tous deux ont la même pensée :

Sous l'innocence des paroles, est-ce que ne se cache pas l'arrêt du destin ?

— Sur le fond de pourpre que j'assombrirais, dit la jeune fille, je voudrais des couleurs flamboyantes, toute une harmonie de vie éclatante. Voyez le teint clair de la femme, ses cheveux roux, ses larges yeux verts ; elle n'est pas de celles qui acceptent la grisaille. Elle est au bal, elle veut qu'on l'admire, et croyez-vous que ce soit sans pré-méditation qu'elle s'est arrêtée contre cette tenture de pourpre qui la ferait fade de la tête aux pieds si elle était vêtue de teintes adoucies ? Non, elle sait que sa beauté superbe et la couleur violente de sa robe ressortent admirablement sur ce rouge magnifique.

Elle a passé son pouce dans l'ouverture de la palette de Christian, et, d'un pinceau hardi et sûr, elle met des touches sombres dans les plis de la robe pour la rendre plus chatoyante. Puis, se reculant :

— Voilà !

« Ah ! pense Christian enivré, ses conceptions sont les miennes. »

Une grisaille enveloppe de mélancolie le cœur de Claude.

Est-ce donc vrai que la jeunesse appelle la jeunesse?... Irait-elle instinctivement vers Christian, au détriment du pauvre cœur qui souffre et se tait dans son ombre?

### III

— Bonjour, Monsieur l'artiste... Bonjour, mon peintre.

Un grand frou-frou emplit l'atelier ; de l'héliotrope blanc embaume l'air. Claude quitte palettes et pinceaux et s'incline devant la visiteuse, en disant avec enjouement :

— Chère Madame, je vous offre mes hommages. Comment se fait-il que vous soyez à Paris?

— Ordre du médecin : je m'anémiais.

— Nul ne le croirait. Mon regard est ébloui par une carnation merveilleuse, des yeux pleins

de vie, une bouche au rose exquis et la perfection d'une toilette composée avec un goût charmant.

— Moqueur!... Ma toilette, toute charmante et toute parfaite qu'elle soit, est-elle un signe extérieur de richesse du sang — vous me faites parler comme un texte de l'administration des contributions. — Et voulez-vous l'adresse du parfumeur qui me vend crème, poudre et rouge?

— Je n'aurai pas cette indiscretion.

— Mais êtes-vous bien certain de me reconnaître?

— Je le pense.

— Dites mon nom, afin que je sois sûre que vous ne mentez pas par galanterie.

— La baronne de Garule.

— Tiens! comment avez-vous su que je suis baronne?... Pendant mes fiançailles, nous avions annoncé simplement : « de Garule » — mon père ne peut souffrir les titres. — Et puis, à Constantinople, tous les officiels portent force décosations ou titres, et j'ai dit à mon mari qu'à défaut des unes il fallait se rabattre sur l'autre.

— C'était de haute psychologie.

— Je le crois aussi.

Claude réprime un sourire.

Josette sera toujours l'oiseau brillant et puéril qu'il a connu.

La jeune femme va et vient dans l'atelier, lorgne les toiles à travers un face-à-main qui lui donne un air impertinent qui la ravit ; elle dé-

range les bibelots, fait jouer les stores. Elle est aisée, tranquille, ne s'émeut pas du silence de Claude. A la fin, elle s'arrête devant le jeune homme et dit :

- Avouez que ma visite vous étonne?
- Dites qu'elle me charme.
- Merci. Si elle ne vous ennuie pas, je reviendrai.
- Vous serez toujours la bienvenue.

« Papotages,... papotages..., pense le peintre. A quoi veut-elle aboutir? »

Josette a retiré l'un de ses gants qu'elle tortille nerveusement ; elle mord ses lèvres et sourit enfin pour demander :

- Voudriez-vous me rendre un très grand service?
- Tout ce qui m'est possible...
- Je ne passe que trois mois à Paris et vais retrouver le baron à Constantinople, où nous sommes logés dans une demeure extérieurement magnifique et splendide par les pièces de réception. Mais les autres,... une horreur, mon cher peintre, et, refaire pour refaire, je veux que ce soit à mon goût!

— C'est naturel.

— Aussi j'ai pensé à faire peindre des fresques, des panneaux, quelque chose de moderne, de chic qui fasse ouvrir de grands yeux à mes amies turques... J'ai songé à M<sup>me</sup> Ferraud.

- A Marion?...
- Et pourquoi pas?... Elle a obtenu des succès ; elle se vend ; l'originalité de son talent lui a valu de flatteuses louanges et des

critiques qui ont fort contribué à la faire connaître ; elle est votre élève ; son histoire est touchante et je serais fort aise de faire connaître le tout à Constantinople. Ramener un peintre de France est bien ; ramener une jeune artiste qui, partie des bas-fonds parisiens, monte vers la gloire, c'est infiniment mieux.

Pendant que la baronne de Garule parle, le front de Claude s'est assombri.

Josette rit d'un petit rire perçant.

— Mon cher peintre, reprend-elle, ma proposition n'a pas l'air de vous être agréable. Songez que c'est une aubaine inespérée pour votre pupille qui a déjà...?

— Qui a quoi?... demande Claude, le sourcil froncé.

— Son âge... Je vous demande son âge?

— Je ne sais au juste.

— Elle avait quinze ans quand vous l'avez connue.

— Seize.

— Il y a cinq ans qu'elle vit chez votre mère.

— Oui.

— Seize et cinq, vingt et un. Votre charmante Marion a vingt et un ans... et vous trente-trois.

— Vous savez compter ; mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— A rien, si ce n'est à faire connaître M<sup>lle</sup> Ferraud et à me rendre propriétaire de peintures à mon goût.

— J'en parlerai à Marion.

— C'est cela. Dites-lui que ses conditions se-

ront les miennes : voyage aller et retour à ma charge, bien entendu ; absence d'au moins une année. Je reviendrai la semaine prochaine. Au revoir, mon peintre.

Claude baise la main qui se lève vers ses lèvres et répond en souriant :

— Au revoir, mon modèle.

La porte refermée, Josette a un singulier sourire. Elle murmure :

— S'il l'aime, il ne la laissera pas partir.

Elle va sortir de la maison, lorsqu'elle aperçoit Norbert qui entre sous la voûte.

— J'aurai donc tous les bonheurs aujourd'hui, dit-elle gaiement, puisque je vois sur une heure deux de mes meilleurs amis. Où allez-vous ?

— Chère Madame, je suis tout à fait ravi de vous rencontrer. Je me rends chez de Lerne.

— Il ne s'envolera pas, et, moi, je ne fais que passer à Paris. Montez dans mon auto, je vous enlève. J'arrive d'un pays lointain et j'ai hâte de connaître les potins de la capitale.

— Vous avez de ces arguments !

— Préférez-vous que je vous conduise à un endroit plutôt qu'à un autre ?

— Si cela ne vous ennuie pas, faites-moi porter à la *Maison des Journalistes* ; je dois y déjeuner pour y voir des confrères.

— Montez !

Norbert s'installe auprès de Josette qui, par le cornet acoustique, ordonne à son chauffeur :

— Rue du Louvre, *Maison des Journalistes*.

L'auto démarre. La baronne de Garule, accotée contre le capiton de drap gris clair, examine Norbert à travers ses cils baissés. Le teint jaune, la joue creuse, une poche sous les yeux : il a vieilli. Cependant, il demeure le bon hercule tranquille et joyeux de sa prime jeunesse et son sourire n'a rien perdu de son ironique bonté.

— Que de temps depuis que nous ne nous sommes vus ! dit Josette de sa voix perçante.

— Des siècles !... Au moins quatre ans.

— Cinq.

— Et vous en avez profité pour embellir.

— Flatteur !... Mais parlez-moi de votre famille.

— C'est vrai, vous l'avez rencontrée dans l'atelier de Claude. Eh bien ! voilà : le papa et la maman laissent glisser les années qui ne les atteignent pas. François a un fils et une fille ; avec Claire, ils forment un ménage modèle. Christian ne sera jamais une étoile de premier plan, mais il copie très proprement M<sup>me</sup> Ferraud — avec moins de hardiesse que notre amie, — il en est le pastiche, et je dirai : plus son élève que celui de Claude. Il barbouille pour les marchands et se tire fort gentiment d'affaire. Il est et sera l'artiste bourgeois sans grande aspiration, qui travaille pour vivre et n'est pas déçu par ses gains. Jane, avec ses vingt-trois ans, serait en âge d'être mariée ; si elle y pense, elle ne le dit pas. Martine a passé brillamment ses examens et elle a professé tout juste pendant trois mois. Puis elle a épousé un jeune avoué plein d'ambition ; elle travaille avec

son mari ; elle est sa secrétaire, et le mariage a bonifié son caractère ; elle n'est plus pionne pour un sou, mais le désir d'arriver lui sort par tous les pores. Jacques et Philippe font leurs études. Leurs goûts les portent vers l'aviation. La maman soupire un peu en écoutant leurs projets, mais elle accepte...

— Et vous ?...

— J'ai eu de la chance. A trente-cinq ans, rédacteur en chef de mon canard. Quand je serai bedonnant, vous me verrez faisant partie de plusieurs conseils d'administration.

— Et l'amour ?... Le mariage ?...

L'œil de Norbert se ternit ; il a un geste effrayé des deux mains, et il dit avec un effroi comique :

— Ne me parlez pas de complications dans mon existence. Je n'ai pas le temps de m'apercevoir si j'ai un cœur, et je ferais un si piètre mari que je m'abstiens.

— Jusqu'au temps où vous rencontrerez l'élue !... Et M<sup>me</sup> Ferraud ?

Norbert rougit. Un sourire glisse sur la bouche peinte de Josette.

— Elle travaille beaucoup, chère Madame ; elle s'est fait un nom qui est apprécié.

— Mais le cœur ?

— Quelle inquisition et quelle suite dans les idées !... Le cœur va bien, que je sache.

— Elle est tout à fait remarquable et je voudrais l'emmener avec moi à Constantinople pour lui confier la décoration de panneaux dont je rêve.



— L'idée est heureuse. Que dit-elle?

— Rien encore. Elle ignore mon désir que je viens de faire connaître au cher maître.

— Claude doit être heureux de votre intérêt.

— Voire!...

Josette hoche la tête et Norbert proteste en riant :

— N'allez pas le dire jaloux de l'aubaine qui arrive à sa pupille!

— De l'aubaine, bien certainement non ! Mais de la pupille, c'est autre chose.

Le journaliste réplique avec un peu d'aigreur :

— Je ne vous comprends pas. Claude porte l'intérêt le plus vif et le plus affectueux à M<sup>me</sup> Ferraud. Je suis certain qu'il lui transmettra votre demande sans chercher à l'influencer, car, d'ailleurs, elle est assez indépendante pour savoir prendre seule une décision.

— Claude de Lerne a de l'autorité sur elle. La loi de la vie est la même pour tous : M<sup>me</sup> Ferraud doit sa situation à son bienfaiteur. Malgré son indépendance et sa personnalité qui est fort originale, dans le bon sens du mot, elle se trouverait ligotée par la reconnaissance si...

— Si...?

— Si ce qu'on m'a assuré est vrai.

— Que vous a-t-on dit?

— Rien ou presque. Mais voilà bien les hommes : vous tirez des conséquences d'un pauvre « si » inoffensif.

— Je ne tire aucune conséquence, ma chère

baronne. Seulement, par métier, je suis curieux, sceptique par caractère, et je n'aime pas les phrases en suspens.

— Vous voici arrivé, je crois?

— Non, Madame ; c'est un embouteillage. Vous avez tout le temps de me donner l'explication de vos paroles.

— Une explication me serait impossible : c'est un simple bruit qui court les salons. Paris est plus potinier que la province. Un bruit dont je ne m'occupe pas, car, si je le faisais, ce serait pour le démentir. J'estime trop le caractère de Claude de Lerne et celui de sa pupille pour l'accréditer.

Les paupières que Norbert a baissées sur le feu de ses regards se relèvent, et ses yeux lancent une flamme qui rencontre l'œil ironique de la jeune femme.

— Vous vous êtes trop avancée, baronne ; il faut aller jusqu'au bout. Que dit-on dans les potinières ?

— Et après, vous me demanderez de vous les nommer. Non et non, vous êtes trop irrité ! Et je vous connais : à la première occasion, vous diriez des choses atroces à mes amies.

— Le beau malheur, si je les punissais de leurs petites malhonnêtétés !

— Là, vous voyez !

— Madame, si vraiment vous portez de l'amitié à Claude et à M<sup>me</sup> Ferraud, il fautachever vos confidences.

— Quel homme terrible vous faites ! Vous auriez été un grand inquisiteur étonnant. Mais

puisque vous le voulez : on dit que le maître aime son élève, qu'il en est payé de retour et que M<sup>me</sup> de Lerne se repent amèrement d'avoir recueilli une intrigante...

— Marion, une intrigante !...

— Je répète,... ne vous fâchez pas ! On ajoute que les amoureux voient décliner M<sup>me</sup> de Lerne sans trop de chagrin et que, le lendemain des funérailles, les bans seront publiés à la mairie et à l'église. \*

— Mais c'est odieux et faux !... C'est...

— Cette fois, nous sommes devant la *Maison des Journalistes*, cher Monsieur. Tout à fait heureuse de vous avoir rencontré ; j'espère que j'aurai encore ce plaisir avant mon départ. Venez donc me demander une tasse de thé l'un de ces soirs. Je suis toujours visible pour mes amis le lundi de vingt et une à vingt-trois heures.

Norbert se passe la main sur le front. Il a un rictus amer. Puis, se dominant, il s'incline avec une correcte élégance et descend de voiture sans vouloir se rendre compte que la baronne, souriante, lui tend coquettement les deux mains en lui disant :

— A l'un de ces soirs, je compte sur vous.

— Vous pouvez y compter, dit-il, vous êtes une amie sincère. Elles sont rares.

Il a déjà disparu que Josette se penche encore à la portière pour un dernier adieu. Dans l'ascenseur, il arrache col et cravate en balbutiant :

— Ah ! l'atroce femme !...

## IV

— Voilà, me semble-t-il, un lieu bien religieux pour un rendez-vous, monsieur Claude, et que de mystère pour me demander de venir vous retrouver, cet après-midi, dans la chapelle du musée de Cluny !

— La chapelle est devenue bien profane, mademoiselle Jane, mais l'ambiance religieuse qui s'en dégage encore me paraissait tout indiquée pour l'entretien que vous voulez bien m'accorder.

— Quel préambule ! Vous allez m'effrayer !

— Vous n'entendrez rien d'effrayant, je vous assure ; mais j'ai de gros soucis à cause de Marion.

— Ah ! dit la jeune fille en baissant son front subitement pâli.

— Je voudrais vos conseils.

— Mais, fait Jane avec vivacité, on conseille avec sa propre mentalité, et, pour être équitable, il faudrait déterminer et juger en faisant abstraction de soi-même. Je ne crois pas que je pourrais...

— Pour Marion qui est votre amie...

— Surtout pour mon amie. Je n'aurais pas mon libre arbitre.

— Et si en même temps il s'agissait de Christian,... de votre frère?

— Alors, qu'auriez-vous à m'apprendre? Il l'aime.

— Il l'aime, je le sais. Mais que vaut son amour? Est-il la grande tendresse qui résiste au temps?... Est-ce l'attrait de la jeunesse par la jeunesse,... le simple attrait qui entraîne l'homme — sans qu'il analyse ses sentiments — vers la femme qui n'est pas dépourvue de charme, mais surtout que le talent nimbe d'une auréole?

— Cet attrait doit-il exclure la tendresse?

— Certes non! Mais il peut se confondre avec la tendresse, et c'est ce qu'il importera de savoir.

— Pourquoi m'en parlez-vous? Si vous ne pouvez le discerner, vous qui vivez entre Christian et Marion,... vous qui avez, de la vie, une expérience que je ne possède pas, comment voulez-vous que je m'en rende compte?

— Parce que vous êtes femme, mademoiselle Jane, et qu'une main de femme est plus douce pour panser une blessure.

— Une blessure, dites-vous?

— Hélas!... Car Christian n'est pas celui qui aime Marion profondément et en silence.

— Et Christian doit se sacrifier, dit la jeune fille avec amertume.

— Je n'ai pas osé le lui demander, dit Claude, sans remarquer le ton de Jane.

— Ce sacrifice ne ferait-il pas souffrir celle dont vous disposez de la vie et du cœur? Marion

aime-t-elle Christian? J'ignore la vie, mais il me semble que l'amour est un sentiment grand et pur qui éclôt comme la fleur s'épanouit sous le soleil. Il faut être net et voir les choses en face. Est-ce le bonheur de Marion que vous cherchez dans son mariage?

— Certes, mais il n'est pas le seul.

— Ah! oui, il y a celui du mari.

— Mademoiselle Jane, dit Claude avec tristesse, je crois que nous ne nous comprenons pas. Vous, toujours bonne et douce, vous êtes acerbe. Pourquoi? Est-ce parce que vos préférences vont à Christian? Il est votre frère, vous l'aimez, c'est naturel; mais Norbert est aussi votre frère et vous ne pouvez pas ne pas l'aimer.

— Que vient faire ce nom?

— Êtes-vous donc aveugle et ne voyez-vous pas que Norbert chérit Marion?...

— Lui!... lui! Mais alors, vous?...

Pâle comme un lis, ses mains tremblantes tendues vers Claude, la jeune fille défaillie.

— Moi, dit-il en emprisonnant les doigts frémissants entre ses paumes brûlantes, ne savez-vous pas que c'est vous que j'aime, Jane, vous seule et depuis toujours?

— C'est moi,... moi que vous aimez...

— Ne l'aviez-vous pas deviné, Jane? Ou étais-je fou en m'imaginant que j'étais payé de retour?... Voyez-vous, Jane chérie, j'ai un gros défaut, presque une tare: c'est d'avoir été traité trop généreusement par le succès et la faveur des foules, et vous êtes la seule femme qui

puisse me comprendre et me donner un foyer calme, toujours égal, quand je quitterai les plaisirs factices des réunions mondaines. Les salons sont une rude épreuve pour le bonheur conjugal, ô ma chère ignorante ! Quelle femme autre que vous, sage Jane, acceptera de voir son mari entouré par les belles mondaines qui le traiteront de grand et d'illustre ? Et, quand elles papillonneront comme de pauvres phalènes autour de la lumière, quel cœur autre que le vôtre sera assez confiant en ma profonde tendresse pour n'en pas prendre ombrage ?

« Pendant quelques années, le verre grossissant qui sert de jugement à tant de mondains va me donner une importance qui centuplera, pour celle qui portera mon nom, les soucis, les piqûres de jalousie, les railleries auxquels est en butte l'homme en évidence. Puis un autre astre se lèvera,... et d'ailleurs il vieillit vite, l'homme aimé des dieux. Il vit plusieurs existences sur quelques années, et souvent, quand arrive pour lui la rosette, les grosses ventes et les respectueux « cher Maître », ce n'est plus qu'une guenille humaine qui a besoin d'une grande âme auprès de lui, d'une âme indulgente, pitoyable à ses faiblesses, et qui lui laisse croire encore qu'il n'est pas lamentablement fini. »

— Quel tableau !... Et quel égoïste vous seriez, Claude, si je m'arrêtai au mot à mot !

— L'homme n'est-il pas toujours égoïste, Jane, même dans les manifestations de ses sentiments les plus nobles ? Et il est si difficile pour un artiste de ne pas se laisser entraîner par le

courant de la flatterie ! Et comment aurait-il assez de sagesse pour la croire éphémère et inconsistante ? Il est doux de se dire : « Je suis un grand homme, le génie habite mon cerveau, de mes mains sortent des chefs-d'œuvre... » Que votre expérience de la vie juge, Jane. Parmi mes collègues, combien en voyez-vous d'assez sages pour se créer un foyer ? Et, dans ceux-là, quels sont ceux qui savent aimer simplement une femme pour les qualités de son cœur et de son esprit ? Ils recherchent les oiseaux brillants, capables de rehausser encore la lumière qui les environne ; ils aiment avec leur vanité satisfaite, et, quand arrive l'heure tragique de la défaite, l'heure de la décadence et de la chute, ils s'étonnent naïvement que celle qu'ils ont choisie ne les soutienne pas dans le déclin de leur prestige, comme elle était à leur côté dans le rayonnement de leur gloire. En tout ce que je vous dis, Jane, c'est l'artiste qui parle, l'artiste non aveuglé par des succès plus brillants que réels, l'artiste qui sait voir et juger avec les yeux de l'homme.

« Jane, je crois vous avoir toujours aimée. Vous avez toujours été le but de mes efforts ; mais je me taisais, car je savais que vous n'étiez pas cœur à transiger avec vos devoirs, ... et ils étaient lourds, pauvre enfant ! avec cette grosse famille dont vous étiez la seconde mère. J'attendais, ... sachant que cette heure de mon aveu viendrait ; j'attendais que, les aînés casés, vous n'ayez plus que le souci des jumeaux, et je me disais alors : De ce souci, je prendrai moi-

tié. Jane, ne me croyez pas égoïste, ne me dites pas « homme ». Pensez que j'ai une ambition dont aucun être humain n'a été la proie comme je le suis de la mienne. Dites-vous que je veux une destinée exceptionnelle, puisque, après mon travail, je souhaite m'asseoir à vos pieds en vous confiant mes espoirs ; je souhaite poser mon front sur votre épaule à l'heure des découragements ; je souhaite que, vieux tous les deux, blottis au coin du même feu, nous revoyions les beaux mirages de notre jeunesse dans les flammes dansantes du foyer. »

— Claude,... Claude... Mais il n'y a plus de foyer ! il n'y a plus de flammes ! Le règne des radiateurs a chassé les feux dansants...

— Vous riez, Jane ; vous riez pour ne pas pleurer d'émotion. Mais vous voyez bien que nous serons des êtres d'exception, puisque chez nous, à côté des pratiques radiateurs, nous conserverons les grands feux de grosses bûches pour mettre de la gaieté dans nos rides et des teintes jeunes dans nos cheveux blancs.

— Claude,... Claude... je suis si peu auprès de vous : sans fortune, sans beauté, sans ce vernis mondain dont les papotages des salons sont faits !

— Votre cœur est votre fortune, Jane ; votre âme votre beauté, et j'aime en vous votre simplicité, votre droiture. Jane, voulez-vous être ma femme et, étant ma femme, voulez-vous assurer le bonheur de Norbert ?

Il lui avait pris la main et sa voix avait des intonations caressantes. Il se penchait vers elle,

son bras entoura les épaules rondes qu'il attira à lui. La joue de la jeune fille se trouva sous ses lèvres ; elle ne se déroba pas à son baiser, et elle dit gravement :

— Claude, c'est dans toute la joie de mon âme que je consens à partager votre vie. Autrefois, ce lieu était un lieu saint ; devant tout ce qu'il a encore de divin, je vous jure de vous aimer dans les bons comme dans les mauvais jours.

Il la retenait contre lui, ému et charmé. Elle se dégagea doucement, et rougissant un peu :

— Claude, moi aussi je vous ai aimé de tout temps, et, ne vous espérant pas, je m'étais promis de ne pas me marier. Voyez, Claude, combien le cœur féminin est faible. Tout à l'heure, j'ai cru que vous aimiez Marion, et, pendant un moment, j'ai détesté mon amie.

— Et maintenant, vous allez l'aimer de toute votre âme en faisant son bonheur et celui de Norbert.

— Pensez-vous à Christian, Claude ?

— Je me demande qui Marion aime, ma chérie...

## V

— Mais c'est effrayant ! C'est épouvantable !... Pauvre grande artiste !... Cette chère Ferraud... Et vous dites, maître ?...

— Hélas ! Madame, je ne peux rien ajouter. Marion est dans un état de prostration extrême ; elle a fort maigri, entend à peine, et le médecin ne peut se prononcer avant quelques jours. Notre pauvre malade est à la deuxième période de la fièvre typhoïde.

— Ah ! ne prononcez pas cet affreux nom !... En l'entendant, j'ai des vertiges.

— C'est un des premiers symptômes, baronne.

— Quel homme affreux êtes-vous donc pour que vous puissiez rire quand votre élève est entre la vie et la mort !

— C'est de vous que je ris, Madame.

— Et vous avez tort. La fièvre typhoïde est une maladie contagieuse... Il est bien vrai que M<sup>me</sup> Ferraud est dans une clinique?... Avez-vous fait désinfecter?... Mon cher, personne n'osera plus venir chez vous. Donnez-moi de l'eau de Cologne ; on ne peut jamais prendre trop de précautions.

La baronne de Garule tend un minuscule mouchoir à Claude en ajoutant :

— Mettez-en beaucoup... Ces maladies sont épouvantables!... Alors, il faut que je renonce à tout espoir d'emmener M<sup>me</sup> Ferraud avec moi en Turquie. Qui fera mes panneaux, si elle ne s'en charge pas?

Le peintre a pour la jolie femme son regard le plus railleur et il dit :

— Je conçois votre ennui, chère Madame ; la maladie de M<sup>me</sup> Ferraud est une chose affreuse

pour vous. Vous comptiez tellement sur cette artiste, n'est-ce pas?

— Dites, mon cher, que je l'avais annoncée à toutes mes relations de Constantinople. Quand je l'ai vue, elle ne paraissait pas absolument décidée ; cependant, j'ai compris que c'était une question de prix.

— Vous êtes si intelligente ! déclare Claude avec une impertinence dans laquelle Josette voit un compliment.

— C'est-à-dire que je juge admirablement les gens. Le baron me dit toujours : « Josette, vous êtes d'une sagacité extraordinaire », et c'est vrai. Si j'avais eu besoin de gagner ma vie, je me serais mise détective et j'aurais fait des choses étonnantes.

— Vous en dites déjà, baronne. Et, ayant la fortune, vous êtes dispensée d'en faire.

— Mais la fortune ne fait pas le bonheur ! affirme la sagesse des nations. Et je m'en aperçois, puisque je ne pourrai pas faire décorer mes panneaux par M<sup>me</sup> Ferraud.

— Elle n'est pas l'unique artiste...

— Oh ! certainement non ! Et, avec les conditions que je fais, je trouverai qui je voudrai. Mais j'aimais sa peinture. Il y avait des choses qui... Tenez, ces fonds !... Vous-même, cher maître, vous n'égalerez jamais les fonds de M<sup>me</sup> Ferraud. C'est « Machin », le critique, qui l'écrivait dans son journal : « Ses fonds sont incomparables, et, quoique jamais semblables à eux-mêmes, chacun fait étinceler la fraîcheur du tableau, quel qu'en soit le sujet. Son pinceau

donne la vie ; il modèle avec une grâce légère et une sincérité triomphante. Sa peinture, longuement méditée, traduit un sujet où la combinaison des masses s'allie finement à la grâce charmante des détails. » Est-ce que j'ai répété exactement ?

— A croire que j'entendais un phonographe.

Josette a son rire perçant qui s'éternise. Puis elle confie :

— J'ai une excellente mémoire et, à Constantinople, elle me sert. Je lis, j'enregistre et, au moment voulu, je me sers de mes lectures. Aussi je me suis fait une réputation d'esprit...

— ... Méritée, chère Madame.

— D'ailleurs, lorsque le mari est dans la diplomatie, la femme ne peut être quelconque.

— Il faut qu'elle soit « quelqu'un ».

— Vous l'avez dit, mon cher artiste, et c'est un mot,... un mot dont je me resservirai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— J'en serai très fier.

— Je demeure très ennuyée.

— A cause de la maladie de Marion Ferraud ?

— Pas précisément à cause de la maladie : on guérit tant de choses ! Les médecins sont vraiment étonnantes... Je pensais à mes panneaux. Vous croyez que dans un mois...

— Vous aurez trouvé certainement un peintre pour remplacer mon élève.

— Mais c'est que je voudrais un peintre qui ait un peu les fonds, la fraîcheur, la vie et la sincérité de M<sup>me</sup> Ferraud, parce que je pense

à une chose... Je pourrais dire à mes amis : « C'est Marion Ferraud, mais elle est très originale : elle voyage sous un pseudo. Elle m'a dit que, si sa personnalité était connue, elle reprenait immédiatement le bateau. Alors, respectez son incognito. » Qu'en pensez-vous ?

— L'idée est ingénieuse...

— Et je payerais en conséquence. Tous frais à ma charge et cinquante mille francs, à condition qu'aussitôt mes panneaux exécutés l'artiste regagne la France. Je veux des peintures uniques.

— Je comprends.

— Vous ne m'écoutez pas !

— Au contraire, je cherche à vous faire plaisir. Tenez-vous spécialement à une artiste femme ?

— Si elle s'appelle Marion !

— Oh ! baronne... Une femme intelligente comme vous, me faire cette réponse !... Vous n'avez pas réfléchi à ce que vous dites... Quand tant de femmes écrivent sous des noms masculins, pourquoi serait-il impossible qu'un peintre ait pris ce pseudonyme féminin ?

— C'est exact.

— Le principe admis, il ne s'agit plus que de trouver l'homme.

— Oh ! mon cher artiste, si vous faisiez cela... !

— Pour vous plaire, baronne...

« ... Car ce serait la solution, pense Claude après le départ de Josette. Cinquante mille francs pour un débutant qui n'est pas... qui ne

sera jamais un aigle... Il y a bien la signature ; mais, puisqu'il serait déclaré qu'il est là-bas sous un pseudo, il pourrait signer de son nom. Un beau voyage, un long séjour, beaucoup d'argent pour sa médiocrité, voilà la consolation que la Providence nous envoie. Quand Christian reviendra, il aura oublié son amour et nous l'e marierons à une brave petite fille qu'il chérira et qui le rendra heureux. »

— Es-tu seul, Claude?... Je n'osais pas entrer en t'entendant parler, et puis, comme j'allais là-bas...

— A la clinique...

— Oui ; j'ai voulu te prévenir.

— Me veux-tu avec toi?

— Notre pauvre Marion ne te reconnaîtra pas.

— Notre pauvre petite Marion!...

La même émotion étreint les deux coeurs et met des larmes dans les yeux de la mère et du fils.

Et Claude :

— Allons, du courage, ma vieille maman ! Peut-être allons-nous apprendre qu'il y a du mieux.

Dans la petite chambre ripolinée de blanc, sur son étroite couchette de fer, Marion est toujours dans le même état de prostration douloreuse, et l'infirmière annonce :

— Elle n'a retrouvé sa lucidité que pour demander le prêtre.

— Est-elle perdue? murmure Claude.

A ce moment, il comprend combien Marion

est pour lui une petite sœur tendrement chérie. Il voudrait, au prix de sa vie, sauver celle de la jeune fille.

L'infirmière hausse les épaules ; elle voit tant de souffrances, tant de douleurs, tant de morts que sa sensibilité est émoussée.

Mais on dirait que la malade a senti les présences chères ; elle se plaint, ses yeux s'ouvrent, l'ombre d'un sourire se pose sur ses lèvres. On peut croire qu'elle va parler. Puis le néant la reprend ; elle retombe dans le coma.

Comme des pauvres honteux, Christian et Norbert attendent en se promenant nerveusement dans le jardin de la clinique. La même pudeur sainte les empêche de franchir le seuil de la chambre où agonise une jeune fille,... celle qu'ils aiment,... car Norbert ne s'en défend plus : il aime Marion,... il l'aime comme un fou.

Ah ! comme ses trente-cinq ans se sont révoltés quand, se penchant tendrement sur son cœur, Jane lui a dit avec un doux sourire :

— Pourquoi ne parles-tu pas, puisqu'elle est ta plus grande joie de vivre?...

— Parce que je ne veux être ni odieux ni ridicule, dit-il rudement. Je suis un si beau cadeau à faire à une enfant de vingt ans, n'est-ce pas, moi qui vais en avoir trente-cinq? Mais regarde-moi donc, Cendrillon ! Vois mon teint gris, mes joues tombantes, les poches sous mes yeux.

— Ta fatigue... Oui, je la vois dans tout ton

être, mon bon frère ; mais c'est parce que tu te tues en ce moment pour que les jumeaux puissent faire leurs études.

— Admets. Crois-tu que ça durera encore quelques années, ce petit jeu-là ? Jacques et Philippe ont treize ans, les chérubins ; ils sont intelligents, travaillent avec passion, et, puisque notre père est trop âgé maintenant pour donner un coup de collier, puisque bientôt — et tu sais s'il le craint ! — l'heure de la retraite va sonner pour lui dans son administration, il faut que je le remplace. Je suis l'aîné : ça crée des devoirs, ça !

— Et tu les remplis, mon cher grand.

— Comme toi, Jane.

— Moi,... ah ! moi..., dit la jeune fille en souriant, je me suis crue plus forte que je ne le suis en réalité. Je m'étais dit que je demeurerais avec nos parents, et il a fallu un mot,... un mot de Claude...

— Ah ! je comprends... Et je suis heureux, si heureux !... Va, ma Janette, épouse-le, ce brave Claude, et viens que je t'embrasse !

— Embrasse-moi, mon frère, mais ne prépare pas ton habit de noce. Dans la joie de l'aveu — moi qui aime Claude depuis que, collégien, il venait passer un dimanche ou un jeudi à la maison, — j'ai accepté son amour, je lui ai fait don de ma tendresse, et après... après... j'ai songé à maman, comme tu viens de penser à papa. Notre chère maman est physiquement plus âgée que papa, son aîné de huit ans, et si la tâche de Cendrillon est humble, elle est

utile. Aussi j'ai dit à Claude que je lui rendais sa parole...

— Mais c'est ton bonheur, Jane !...

— C'était la tranquillité de notre mère, un peu de repos pour elle, et je trouvais le sacrifice naturel. Mais Claude est grand et bon, mon frère ; il m'a dit : « Quand les jumeaux seront des hommes, Jane, nous nous marierons. Je vous aime et je vous attendrai. » Et vois-tu, Norbert, j'en arrive à trouver ma tâche trop belle et trop facile. Ce n'est plus un devoir que j'accomplis : je prolonge d'exquises, de tendres et charmantes fiançailles. M<sup>me</sup> de Lerne connaît notre secret ; je te le confie, garde-le précieusement... Il ne faut pas que nos parents sachent...

L'aimable fille souriait, un doigt sur les lèvres. Norbert dit gravement :

— Et tu voudrais que je me marie ! Tu voudrais que je te laisse seule te dévouer ! Ton sacrifice entraînerait le mien si je n'étais pas décidé, bien décidé, à ne pas me marier.

Jane n'avait pu vaincre la généreuse résolution, et, rendant compte de cette conversation à Claude, elle avait ajouté :

— Le mariage de Marion et de Christian est sans doute écrit dans le livre du Destin.

— Christian est un brave garçon, mais il est trop jeune pour Marion. Il ne comprendra pas cette âme d'artiste, et, les exemples ne sont malheureusement pas rares, lui qui n'est qu'un élève, qui toute sa vie sera un élève puisant sa manière et son inspiration dans le travail

de son maître, un jour il s'apercevra de la supériorité de Marion... Il souffrira... et la fera souffrir. Est-ce pour arriver à ce résultat que Norbert renoncera au bonheur de sa vie?

## VI

La grande ombre noire enveloppe Marion de ses plis mystérieux. En vain les médecins livrent combat contre les forces mauvaises.

Seules, M<sup>me</sup> Moissac et M<sup>me</sup> de Lerne pénètrent dans la chambre que toute vie semble déserte déjà. Les visiteuses mettent des pantoufles de feutre pour entrer, et l'infirmière, immobile comme une statue blanche auprès du lit blanc, ne lève même plus les yeux vers les pauvres visages ravagés par l'angoisse et les larmes.

Les docteurs ont défendu les visites de Jane et celles de Claude. Puis ils ont dit :

— C'est fini...

Dans certains cas, les mots n'ont pas de signification. Fini,... cela frappe l'oreille et le cœur. Le cœur saigne, l'oreille n'enregistre pas. Fini?... Que veut dire ce mot?...

On a permis à M<sup>me</sup> de Lerne de s'installer auprès de la malade. Elle passe des heures à épier la figure aux paupières closes. Parfois, une peur affreuse la prend ; elle passe alors une

glace devant la bouche décolorée. La glace se ternit : c'est une pauvre joie, une pauvre joie dans une grande douleur.

Cependant, Marion a de brefs moments de lucidité. Elle tourne alors la tête sur l'oreiller de droite à gauche et de gauche à droite. Elle dit :

— Où ai-je attrapé cette bête de maladie?...

On ne sait pas si elle reconnaît les médecins et M<sup>me</sup> de Lerne ; elle les regarde sans paraître les voir, mais ses yeux fixent son infirmière.

Un matin, elle lui a dit :

— Ma sœur Jane...

L'infirmière n'est pas une religieuse ; elle s'appelle Juliette.

Quelquefois, elle murmure :

— Le Loup... Le Loup...

C'est son enfance qui revit, on voit qu'elle a très peur.

Un prêtre est venu, un vieux prêtre habitué à ce qu'on l'appelle quand les malades sont dans le coma. Il a prié et absous, sa main ridée traçant le signe rédempteur, puis il est parti en déclarant :

— Le Bon Dieu peut les miracles qu'il veut, il ne faut pas désespérer.

\*\*\*

Ce même jour, Josette a écrit à Claude :

MON CHER MAITRE,

Je suis ravie. Le baron m'envoie les grands journaux de Constantinople qui annoncent en pre-

mière page — tout comme pour un chef d'Etat ou une vedette de cinéma — la maladie de Marion Ferraud. Voilà qui simplifie les choses, d'autant mieux que la photo jointe à l'article est le superlatif du mauvais. On ne peut dire si c'est un homme ou une femme. Il n'y a que les yeux..., des yeux superbes. Faites en sorte que le peintre que vous m'enverrez ait ces yeux-là.

Que vous m'enverrez, dis-je, car je quitte Paris et, dans trois jours, je m'embarque pour la Turquie. Mon mari me fait part de tout un programme de fêtes prodigieuses qui vont être données en l'honneur d'une *girl* qui chante et danse à ravir. Elle est l'enfant chérie du chic Constantinople et je ne veux pas manquer ces manifestations dont l'art est l'objet.

Donc, mon cher Maître, je pars et vous demande de ne pas oublier de m'envoyer un peintre. Pas trop tôt; attendez la guérison de M<sup>me</sup> Ferraud. Naturellement, s'il arrivait une issue fatale — et je ne veux même pas m'arrêter à cette pensée réellement pénible et déprimante — suspendez et même cassez toute négociation. Dans ce cas, si, pour vous distraire, vous faisiez un voyage, passez par Constantinople et nous tâcherions de vous amuser.

Dites à M<sup>me</sup> Ferraud que je suis navrée de la savoir alitée et que je forme des vœux pour sa guérison. Les malades s'ennuient dans leur lit, c'est pourquoi j'envoie à cette chère artiste quelques fruits déguisés. En les suçant, elle pensera moins à son mal, et c'est la moitié de la guérison. Je joins des fleurs pour embellir sa chambre et lui exprime, ainsi qu'à vous, mes fidèles souvenirs.

Josette DE GARULE.

La boîte de fruits déguisés est superbe, elle vaut bien deux cents francs. Claude la fait porter à Poulbot pour ses gosses.

Les fleurs sont des merveilles. Le peintre les remet à Catiche, en disant :

— Fais-en ce que tu veux, pourvu que je ne les voie pas.

Catiche sait compter ; elle sépare le bouquet en deux, en donne une partie au boulanger en échange de six croissants ; l'autre au boucher pour une entrecôte. Chacun y gagne.

\*\*\*

Quelques jours plus tard, les médecins passant au chevet de Marion parurent surpris. La pauvre enfant avait moins de stupeur. Si elle ne répondit pas aux questions, elle parut les entendre et son regard eut moins de flottement. Ils déclarèrent :

— Si elle guérit, ce sera un miracle de la nature, car la médecine était impuissante.

Ce jour-là, M<sup>me</sup> Moissac parla du fragile espoir des médecins, le soir, en dinant. Christian s'évanouit et Norbert repoussa son assiette pleine. Il mangeait à peine depuis plusieurs semaines ; mais, ce soir-là, il n'eut plus faim du tout.

Quelque chose de doux et d'atroce lui broya le cœur.

Pendant deux jours encore, les médecins observèrent sans pouvoir se prononcer. Il n'y avait pas de mieux, mais la malade ne s'affaiblissait plus. Un jour, l'infirmière annonça triomphalement :

— Elle a ronflé...

Habituellement, lorsque quelqu'un ronfle, cela portait à rire. Cette fois, on trouva cela très bien, et la nouvelle fut annoncée à M<sup>me</sup> de Lerne qui la transmit à M<sup>me</sup> Moissac en ajoutant :

— Je n'ai pas encore pu le téléphoner à Claude, mais je vais profiter de votre présence pour le faire.

Et aussitôt rentrée, dès l'antichambre, M<sup>me</sup> Moissac cria l'heureuse nouvelle :

— Vous savez, Marion a ronflé!...

Cela signifiait : « Elle n'est plus dans cet affreux état de stupeur qui la faisait ressembler à une morte. Le sommeil est revenu : elle est sauvée!... »

Sauvée, mais si faible! Ses idées sont obscures encore. Elle voit défiler des images bizarres ; elle les chasse d'un petit geste de la main, mais elles reviennent : ce sont des sujets de tableaux, des sujets étranges comme des dessins japonais, personnages et fonds sur le même plan.

Ce manque de perspective l'agace : c'est un long film qui se déroule sans cesse et la fatigue.

Le prêtre vient encore la voir, « en camarade ».

Ils font la causette entre eux, une causette avec très peu de mots et beaucoup de silences. Et, quand le vieillard la quitte, il annonce :

— Nous allons dire un petit bout de prière pour que vous passiez une bonne nuit.

Et Marion dort... Elle dort la nuit entière,

une partie des journées, et les médecins hochent la tête avec satisfaction.

Un matin, elle sourit à la vie, un beau sourire qui dit sa joie attendrie de vivre. Il y a des oiseaux dans tous les coins du jardin, et, par la fenêtre ouverte, on les entend gazouiller une musique légère de gaieté et d'espérance.

Alors, Marion dit :

— Je voudrais retourner à Casseneuil. Le jardin doit être tout fleuri.

M<sup>me</sup> de Lerne déclare :

— Aussitôt que tu le pourras, nous t'emmènerons à la mer.

— A Casseneuil, redit Marion.

Un sourire mystérieux est sur ses lèvres, un sourire très doux, très tendre, et M<sup>me</sup> de Lerne promet :

— Tu iras à Casseneuil, ma chérie.

Le même jour, Claude reçoit un câbogramme de Josette :

Journaux annoncent prochain rétablissement malade. Cherchez un peintre.

JOSETTE.

— Le plus souvent, dit le jeune homme en jetant le papier.

Puis, la réflexion venant, il ajoute :

— A moins que...

Quinze jours plus tard, Norbert va louer un sleeping pour que la convalescente puisse voyager plus facilement.

Comme les cours ne sont pas terminés, M. Moissac demeure à Paris avec les jumeaux. Martine surveillera Reinosa, la petite bonne, et chaque soir père et garçons iront dîner chez François. Les jumeaux sont ravis, car ils raffolent de leur petit neveu, ainsi que de leur jeune nièce, et ils aiment l'indulgence de leur belle-sœur Claire.

M<sup>me</sup> Moissac est partie depuis une grande semaine déjà pour faire mettre la maison en état. Jane accompagnera Marion ; Norbert et Christian seront ses gardes du corps.

Une commande retient Claude à Paris, que sa mère abandonnerait volontiers si Catiche n'avait pas une entorse bénigne que quelques frictions et un peu de repos guériront. Mais le mois prochain tout le monde se retrouvera dans la maison ancestrale « assez grande pour loger les deux familles, en se serrant un peu », a déclaré M<sup>me</sup> Moissac.

Marion, sortie de la clinique, est retournée rue Lamarck, si amaigrie, si pâlie, qu'à sa vue Christian a eu un mouvement de recul. Les cheveux de la jeune fille ont été rasés impitoyablement ; à peine commencent-ils à repousser. Et, fait que les médecins constatent, mais expliquent bien vaguement : ils repoussent d'un roux flamboyant qui met un rayonnement d'or fauve autour du front devenu trop haut. Les yeux sont trop grands, trop enfoncés encore dans l'arcade sourcilière ; la bouche coupe le bas du visage d'un long trait à peine rose. C'est le fantôme de Marion, fantôme que le mal a

quitté et qui va remonter lentement — oh ! si lentement ! — vers la vie.

Le jour du départ de la convalescente pour Casseneuil, Claude écrit à la baronne de Garule :

CHÈRE MADAME AMIE,

Vos panneaux ne seront pas perdus pour quelques semaines de retard, n'est-ce pas ? D'ailleurs, M<sup>me</sup> Ferraud serait dans l'impossibilité absolue de travailler ou de faire une traversée en ce moment.

Soyez charmante et attendez avec patience ; je ne perds pas de vue votre artistique projet et bientôt j'espère répondre à votre désir flatteur.

Je vous baise les mains.

Claude DE LERNE.

— Ouf ! fait-il, cela dit tout et ne dit rien. Notre jolie baronne va conserver l'espoir,... et j'espère qu'il se réalisera.

## VII

Si commerçants et artisans déplorent la mort lente de Casseneuil, les poètes et les artistes aiment la léthargie des usines, des filatures abandonnées et des moulins dont la roue s'est immobilisée pour toujours.

— Ah ! que je serai bien ici ! déclare Marion avec un sourire ravi. Il me semble que mes forces reviennent déjà.

Elle arrive. L'auto vient de s'arrêter au sommet du Pech-Neyrat, afin que la convalescente puisse dire « bonjour » à Casseneuil. Son doigt frêle désigne les toits bruns, les façades claires, et elle déclare :

— Je les reconnaiss. Et voilà le Lot et la Lède, le pont suspendu et l'église où vous m'accompagnerez pour une action de grâces, Christian le mécrant. Et vous, Norbert, vous me raconterez l'histoire du cyprès de la reine Berthe. Jane, je veux me promener sous les peupliers et m'en aller au fil de l'eau dans la vieille barque ; je veux...

— ... Vous taire ! ordonne affectueusement Jane. Vous ferez tout cela quand vous aurez une autre mine : vos yeux brillent de fièvre, vos mains sont brûlantes.

— C'est la joie.

— Modérez-la.

— Norbert,... Christian,... prenez ma défense !

— Mademoiselle Marion, il faut écouter Jane.

— Mademoiselle !... Encore !... N'était-il pas convenu que toutes cérémonies seraient bannies entre nous ? Quand j'étais si malade et que je vous appelais, je ne disais pas « Monsieur ». Et, dans mon délire, quand il me semblait que vous vous penchiez à mon chevet, j'entendais : « Marion,... chère Marion. »

— Elle a raison, décrète Jane avec autorité. Le premier qui oubliera les conventions nouvelles sera mis à l'amende d'une bouteille de

champagne. Maintenant, repartons. Maman doit nous attendre.

Attendre Marion, surtout, avec une chaise longue garnie de coussins, un bol de consommé froid. Et, quand la jeune fille est bien installée, rafraîchie, M<sup>me</sup> Moissac baise ses joues amagries et ordonne :

— Dormez, ma chérie ! Reposez-vous !

Elle court au jardin où, sur une table, elle a préparé une collation et demande :

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

Ils rient et Norbert dit drôlement :

— Ah ! cette mère-poule !... Tes poussins sont tout de même assez grands pour trouver le grain sans ton aide !

M<sup>me</sup> Moissac hausse les épaules :

— Quand le grain est à la portée du bec, c'est entendu. Mais qui a préparé cette salade de légumes, ce jambon, ce fromage blanc, ces fruits ?... Vous êtes des ingrats ! Croquez le grain que vous trouvez seuls et dites-moi comment le voyage s'est passé.

— Bien.

— Marion n'est pas trop fatiguée ?

— Un peu ; mais, avec quelques heures de repos, il n'y paraîtra plus.

— Vous venez de Villeneuve en auto ?

— Naturellement.

— Papa et les petits vont bien ?

Quelle tendresse dans cette voix de femme ! « Papa et les petits » : les appellations douces qui caressent les absents par la pensée.

C'est Jane qui répond :

— Papa prétend que les jumeaux sont plus sages depuis ton départ.

— Comme c'est étonnant!... Il leur laisse faire tout ce qu'ils veulent!

La voix gronde... Ah! si peu! Elle ajoute :

— Ils ne le fatiguent pas?

— Pas du tout. Ils le gâtent, le choient : l'un bourre sa pipe, l'autre lui donne l'allumette enflammée. Jacques a le privilège de la canne ou du parapluie ; Philippe celui du chapeau. Jacques apporte les souliers, Philippe les pantoufles. Et papa rit, il est heureux.

— François, Claire, leurs mignons?

— Ils te couvrent tous de baisers, de même que Martine et son mari. Reinosa m'a chargée de te dire qu'elle a cassé une carafe.

— Verre blanc, ça porte bonheur! Et toi, mon grand, tu as pu lâcher ton journal?

— Et comment!... On n'est pas rédacteur en chef pour des prunes! L'administrateur a pris ses vacances le mois dernier, le directeur le mois prochain; je me suis glissé entre ces huiles.

M<sup>me</sup> Moissac pose sa main, bien déformée par les travaux du ménage, sur les cheveux de Christian :

— Chez les de Lerne?... Cette pauvre Catrice?

— Elle demande un coin du grenier de Casseneuil pour y installer une paillasse, car elle a peu confiance en toi, ma pauvre maman, quand il s'agit de préparer pour Marion des petits plats qui achèveront sa convalescence! Furieuse d'avoir une entorse, elle rabroue M<sup>me</sup> de

Lerne et Claude. C'est le monde renversé.

— En tout cas, c'est signe qu'elle souffre peu, et elle aura un peu mieux qu'une paillasse et un coin de grenier. Quant aux petits plats, nous nous en chargeons. N'est-ce pas, Jane?

— Oui, maman. Mais je crois que nous ferions bien de rentrer : le tonnerre gronde depuis quelques minutes et le ciel devient noir.

— Heureusement que vous êtes arrivés avant l'orage !

— Voilà les premières gouttes de pluie. Pressons-nous !

En riant, courant, la table se trouve desservie en un clin d'œil. Et, à l'abri derrière les portes et fenêtres closes, M<sup>me</sup> Moissac dit avec contentement :

— Un peu d'eau fera du bien : le jardin en avait besoin.

— Et demain, dit Jane, les fleurs auront plus d'éclat et de parfum pour fêter notre Marion.

Est-ce l'éclat et le parfum des fleurs, plus simplement l'air pur de Casseneuil, les soins de M<sup>me</sup> Moissac ou la jeunesse victorieuse de la convalescente?... Chaque jour marque un progrès vers la santé.

Tout semble concourir à ses joies et à son rétablissement. Si elle est délicieusement gâtée par ses amis, la nature elle-même se met en frais pour lui plaire : le soleil atténue ses rayons ; un souffle léger berce les hautes cimes des peupliers ; le sol demeure tiède ; l'herbe

des prairies est fraîche, les mousses d'un beau vert d'émeraude.

— L'orage a dérangé le temps ! affirment les villageois.

Et Marion rectifie avec gaieté :

— Mais non, c'est un temps que le ciel fait pour moi !

Norbert a loué une auto qui sonne lamentablement la ferraille et fait la joie de toute la famille. Chaque jour, ce sont de courtes et charmantes promenades sur des routes peu encombrées, bordées de champs de blé et de vignes, de prairies et boqueteaux somptueux comme des géants vêtus de velours sombre. En traversant les villages, l'auto suit les rues étroites, traverse les placettes aux maisons médiévales, puis elle débouche dans une vallée, le long d'une rivière, sur une route en lacet, et le paysage prend dans les lointains des tons de nacre rose et mauve, de surprenantes lumières d'un vert fluide aux dégradations d'une transparence subtile. Marion respire à pleins poumons et elle dit :

— Que c'est bon de vivre !

Chaque jour, elle est un peu moins pâle, un peu plus vive. Ses cheveux repoussent, buisson d'or fauve couronnant son front qui prend le poli des beaux marbres. La santé lui rend une grâce terrestre qui semble atteindre à la beauté des rêves. Quelque chose a changé en elle. Est-ce l'ovale de son visage qui demeure un peu allongé, sa taille qui s'est amincie — étirée, prétend Jane, — ou ses cheveux, magnifiques

et fous, qui la coiffent de flammes ardentes ?  
Est-ce sa coquetterie enfin éveillée ?

Elle qui ne comprenait autrefois les jours qu'en sarrau d'atelier, elle se met à aimer la parure et elle a des trouvailles originales devant lesquelles Jane et M<sup>me</sup> Moissac s'extasient.

Norbert et Christian ne voient rien, ne disent rien. S'ils demeurent les fidèles compagnons des promenades, ils ont l'un et l'autre une soif d'indépendance qui les fait partir dès le matin et rentrer pour déjeuner.

Norbert déclare :

— Je me dérouille les jambes. Dans mon bureau, je m'ankylose depuis que je ne fais plus de reportage.

Et Christian :

— Notre province est admirable ! Chaque jour, j'en découvre des coins charmants et je prends des esquisses.

En réalité, Norbert passe ses matinées assis dans un boqueteau, et Christian serait fort en peine de montrer la plus petite étude.

« Ils souffrent », se dit Jane.

Elle éprouve une émotion inexprimable à la pensée de leur chagrin, car elle se dit :

« Ils ont compris qu'ils sont rivaux. Ils sont soumis à l'avance devant le choix de Marion et ni l'un ni l'autre ne veut forcer son cœur. Elle, si intelligente, si fine, pourquoi prolonge-t-elle leur angoisse ?... Pourquoi ne parle-t-elle pas ?... Demain, ... demain, je la questionnerai. Il faudra qu'elle me dise... »

Mais le lendemain passe, et Jane recule devant l'entretien qui blessera à jamais le cœur de Norbert ou celui de Christian.

L'amitié de Claude pour l'aîné a sacrifié le cadet, mais Jane n'a pas le courage de choisir.

Parfois, elle se dirige vers l'église au clocher bas et trapu ; elle ne s'arrête pas à regarder les sculptures naïves du portail reproduisant des animaux de rêve enguirlandés de pampres ; elle pénètre dans le sanctuaire et, agenouillée devant l'autel, elle prie avec toute l'ardeur de son âme douce et bonne pour que Norbert ou Christian ne souffre pas trop du choix de Marion.

Et les jours, en passant, amènent tous les hôtes de la vieille maison : François, Claire et leurs enfants arrivent les premiers, puis M<sup>me</sup> de Lerne, Claude et Catiche, grognonne parce qu'elle est certaine que M<sup>lle</sup> Marion n'a pas « rengraissé », et plus grognonne encore quand elle voit que M<sup>lle</sup> Marion a « rengraissé ».

Un matin, des cris sauvages emplissent le jardin : c'est Jacques et Philippe qui annoncent leur arrivée. Ils tiennent leur père chacun par un bras et ont la folle prétention de le faire danser. Il sourit, indulgent à leur jeunesse ; il esquisse quelques pas maladroits. Son âge n'a rien de triste auprès de ces jeunes vies exubérantes, et l'argent de ses cheveux lui confère une noblesse pleine le mansuétude.

Il annonce que Martine arrivera le surlendemain. Elle a gardé Reinosa pour nettoyer

l'appartement et retarde son voyage de quarante-huit heures dans ce but.

M<sup>me</sup> Moissac sourit. Sa Martine !... « La pimbêche », comme disaient autrefois ses frères, quand elle croyait de sa dignité d'étudiante de planer au-dessus des « contingences ménagères ». La « pimbêche », la « pionne »... Que de fois l'orgueilleuse Martine avait reçu ces petits soufflets à son amour-propre ! Mais le mariage avait changé tout cela. Ah ! Martine demeurait l'orgueilleuse qui « voulait arriver », mais elle ne rêvait plus d'une toute petite royaute où ses sujets auraient été ses uniques élèves ; elle voyait plus grand, plus haut, travaillait de toute son ardeur au côté de son mari pour parvenir au faîte vers lequel elle tenait ses regards fixés sans cesse. Elle avait compris que l'entreprise des grandes choses exige que les petites ne soient pas négligées, et « Mademoiselle Forten-Thème » était devenue « Madame Pot-au-Feu », en fraîche robe et en tablier clair, ce qui ne l'empêchait nullement de mettre bravement la main à la pâte. Demeurer après tout le monde à Paris, se priver de deux grandes journées de vacances pour que l'appartement paternel reprît sa physionomie des jours de calme après le départ des « hommes » qui devaient avoir mis tout en l'air, c'était l'image de Martine nouvelle manière, et M<sup>me</sup> Moissac, tendant les bras au compagnon de sa vie, l'embrassa bien tendrement en lui glissant à l'oreille :

— Combien nous sommes heureux, mon cher

mari ! Ah ! les belles familles,... les belles familles dont la France a un si pressant besoin,... quelles joies elles donnent à ceux qui ont le bonheur de les posséder !

## VIII

Les heures glissaient rapides et un peu folles. Souvent, « la jeunesse » s'en allait, bavardant, par la lande ; les hommes ralentissaient le pas pour ne pas fatiguer Marion qui se fâchait de ce qu'on la traitât encore en malade.

Pour montrer sa vigueur, elle se mettait à courir, et, comme une cendre légère, la terre sèche poudroyait à ses talons.

— Marion,... toquée de Marion, vous allez vous faire mal ! criait Jane.

Les jumeaux disaient :

— Nous allons l'arrêter.

Ils s'élançaient sur les traces de la jeune fille, avec de grands rires, arrivaient sur elle, les bras tendus, et ils la saisissaient, la retenant captive, pendant que, la main appuyée sur son cœur, elle en comprimait les battements.

— C'est bien fait ! disait Claude. Vous vous fatiguez à plaisir. Nous ne vous emmènerons plus.

Alors elle affectait une attitude de petite fille sage et contrite, parce qu'elle se sentait très

lassé, et elle prenait le bras de Claire en disant :

— Protégez-moi contre ces vilaines gens. Vous êtes la seule ici qui ne me grondez pas.

— Parce que cela ne servirait à rien, déclarait la grave jeune femme.

Et, comme elle sentait sa compagne vaciller, elle passait affectueusement son bras autour de la taille frêle pour la soutenir.

A d'autres jours, ils s'en allaient, jambes nues, dans l'un des frais recoins de la Lède, se poursuivant dans l'eau. Leurs rires résonnaient haut et clair. Parfois, ils dirigeaient une paresseuse promenade vers les moulins dont les voix se sont tuées ; ils s'asseyaient à l'ombre des vieux murs dont le soleil dorait les crevasses, et ils faisaient la dinette de pain bis et de fruits mûrs.

Martine aimait plus que tout le « château de Charlemagne », quelques quartiers de roc roux autour desquels flotte la légende que, en 777, Charles y vint célébrer « saintement et benoîtement » la fête de Pâques. L'ancienne normalienne reparaissait, avec de savantes citations sur « Cassinogilum », ancêtre du Casse-neuil actuel, et l'ombre de l'armée de Simon de Montfort se levait dans les chemins creux et les venelles, prête à combattre pour « Dieu et pour son royaume ».

Marion ne se lassait pas de toutes les légendes qui fleurissent sur les bords de la Lède. Et, quand elle connut, de la bouche d'une vieille paysanne, le récit d'un charme naïf qui

vent que la reine Berthe — la reine au grand pied — accompagnât Charlemagne à Cassino-gilum et qu'elle se reposât, assise contre un cyprès dont l'arrière-petit-fils marque encore la place auguste, l'artiste en voulut faire une étude. Des pierres légendaires, de la pureté du ciel et du velours des mousses, elle fit un tableau, décor charmant et mystérieux où elle mit, à l'ombre du cyprès, l'ombre de la reine au long manteau fleurdelysé.

C'était la première fois qu'elle reprenait ses pinceaux depuis sa maladie.

Il vint une période de chaleur qui retint les promeneurs au logis, et, dans la grande salle devenue trop étroite pour contenir tant de monde, la gêne — à laquelle Norbert, Christian, Jane, Marion et Claude ne voulaient croire — s'accrut et devint évidente. Un inconnu se trouvait parmi eux, un inconnu qui se manifestait maintenant que la liberté du dehors n'existant plus. François et sa femme ne songeaient qu'à leurs enfants, surveillant leurs jeux, s'y mêlant, tandis que Martine et son mari échafaudaient les travaux de la rentrée. M<sup>me</sup> Moissac et M<sup>me</sup> de Lerne s'isolaient pour parler cuisine et couture, et les jumeaux tyrannisaient leur père qui se laissait martyriser avec bonheur. Alors l'inconnu, invisible et redoutable, appuyait ses doigts durs sur les nuques de ceux auxquels il avait révélé sa présence.

Le soir, ils sortaient ; mais l'insouciance joyeuse des premiers jours n'existaient plus. Dans leur inquiétude imprécise montait un afflux qui

exaspérait leur être moral comme une fermentation.

Après le repas du soir, par les heures plus fraîches, ils s'en allaient encore vers les lisières des plaines bigarrées de prés, de vignes et de chaumes. Ils voyaient les travailleurs se presser, les femmes, penchées vers la terre, secondant les hommes. Des branches trop sèches craquaient dans les haies ; des troupeaux de vaches revenaient lentement, conduits par des vachères moins hautes que la gaule dont elles aiguillonnaient leurs bêtes. Des chiens aboyaient sur le passage des troupeaux ; les vaches tournaient leurs lourdes têtes, fixant les choses de leurs yeux au regard profond et serein ; un peu de bave coulait de leur mufle. Puis elles s'en allaient sans plus, vers une mare liquide, ronde comme un bassin, autour de laquelle elles se bousculaient.

L'auto au son de ferraille ne servait guère que pour faire les provisions à Villeneuve ou au Lédet, dont les maisons regardent passer la vie des hommes par les fentes de leurs vieux murs de torchis, de briques et de bois.

Souvent, Christian acceptait la corvée à faire. Il partait de grand matin, à l'heure où la nature reposée apparaît plus fraîche et plus riante ; il revenait vers dix heures, la voiture chargée de paniers et de paquets.

Le jeune homme aimait ces heures d'absolu isolement pendant lesquelles il pouvait converser avec lui-même, voir plus clair en son cœur.

A plusieurs reprises, au moment du départ, il avait hésité, ses regards furtifs cherchant Claude, puis s'en détournant. Enfin, un jour, il lui dit :

— Ne vous plairait-il pas de m'accompagner ? La promenade est vraiment délicieuse, le matin.

Et le matin par lequel ils partirent était délicieux, en effet, d'un grand calme reposant, d'une harmonie paisible que troublaient à peine les « ahans » du boulanger, le coquerico des coqs et les coups de marteau du cordonnier. Sans qu'ils se fussent dit un mot, les deux jeunes gens sentaient en eux une notion de l'efficace, une sensation de l'utile qui les conduisaient vers le terme entrevu.

A Villeneuve, Christian se débarrassa rapidement des courses. Puis il dit à Claude :

— Voulez-vous que nous repartions tout de suite ? Nous sommes en avance et nous pourrons nous arrêter dans une auberge au bord de la route pour nous rafraîchir.

— Partons, acquiesça Claude.

Il savait que le moment attendu approchait.

A chaque instant, la petite auto côtoyait des hommes et des femmes poussant des brouettes dans un grincement de roues. Emplissant des paniers, des prunes longues et bleues, à la peau lisse et tendre, elles allaient vers les fermes accueillantes et les maisons disparates, étrange et pittoresque amas de constructions populaires. Devant le seuil, les aïeules et les enfants étaient les claires d'osier destinées à recevoir le

fruit à la pulpe ambrée et parfumée comme du miel.

Un lourd soleil de plaine, aveuglant comme le reflet d'un phare, mettait de grosses gouttes de sueur aux fronts, et, quittant la grand'route, Christian emprunta, au bord de la rivière, un chemin qui allongeait un peu le trajet, mais dispensait l'ombre de ses hauts peupliers.

La petite auto en faisait à sa guise, marchant avec une telle lenteur que bientôt elle s'arrêta devant une maison basse et vieille, à la porte ouverte, dont le seuil était usé par plusieurs générations de sabots.

— Je connais l'hôtesse, déclara Christian. C'est une brave femme un peu sourde, mais qui possède un petit vin qui gratte et rafraîchit. Voulez-vous en goûter?

Une paysanne apparut, avec de grands gestes, la voix haute. Elle montra la « tonnelle » au bord de l'eau, où deux bancs rustiques voisinaient avec une table mal équarrie, et, preste malgré ses cheveux gris et son visage ridé, elle disparut dans la maison d'où elle revint aussitôt avec une bouteille de vin et deux verres.

\* \* \*

Les deux jeunes gens sont seuls. Le ciel, la lumière et l'eau donnent l'impression d'une tranquillité pesante, d'une beauté éternelle que troublent seuls les battoirs des laveuses penchées sur la rivière. Agenouillées dans une « boîte », sur quelques brins de paille, elles

besognent rudement tout en caquetant ferme.

Sous la tonnelle, les deux hommes demeurent silencieux.

Un tumulte de pensées incohérentes qui ne peuvent parvenir à se souder s'exaspère sous le front de Christian.

Claude, grave et recueilli, attend.

Un long moment passe. A travers le feuillage, on aperçoit les mouvements des bras nus des laveuses et les pièces de linge qu'elles broient entre leurs mains et agitent dans l'eau.

Tout près de la rive, longeant le chemin de halage, de petits poissons glissent à la file.

## IX

Enfin, Christian avoue :

— Je ne peux plus,... je ne peux plus...

Ses doigts entrelacés se tordent, et il répète une troisième fois :

— Je ne peux plus...

Puis, sans transition :

— Vous souvenez-vous, Maître, de ce matin où, vous et moi, nous avons parlé de M<sup>me</sup> Ferraud?

— Je me souviens. La veille, nous avions soupé au *Grelot* avec ma mère, Marion et Norbert.

— Oui...

— J'ai suscité vos confidences. Vous m'avez dit : « Elle me plaît ; mais est-ce que je lui plaît?... Son cœur est-il libre?... Est-elle aimée?... » Je vous ai demandé : « Si cela était?... » Et votre réponse fut un cri d'amour : « S'il fallait me sacrifier pour son bonheur, je le ferais... »

— J'étais plus jeune de quelques mois, à peine, et il ne faut pas douter de ma sincérité d'alors. Mais que peuvent parfois quelques mois dans la vie d'un homme!...

— Cela signifie-t-il que votre cœur a changé?

La voix de Christian tremble :

— M'en feriez-vous un grief, Maître?...

Puis, sans transition et s'animant :

— La jeunesse, belle et insouciante, ne songe qu'à l'amour. L'argent, la situation, les honneurs,... foin de tout cela pour un sourire de femme. On sacrifie son avenir pour une pression de mains. On ne donne pas sa mesure parce qu'on veut rendre l'art aimable et gracieux. Tout doit être fleurs, chants et guirlandes pour plaire à celle que l'on aime.

— Et puis, la crise arrive, mon pauvre Christian!

— Mais c'est cela, la crise, Maître! C'est cela : oublier l'œuvre à créer, la situation à faire, préférer un regard féminin à l'émoi de son propre cœur devant la beauté. Mais quand on se ressaisit, on se sent glacé et ligoté. Qu'a-t-on dit?... Qu'a-t-on fait?... A-t-on engagé sa vie irrémédiablement?... Est-on libre encore?... On a été fou et on ignore les actes de sa folie.

Un peu de dédain fait briller l'œil de Claude.

— Et puis, dit-il lentement, la vie a montré les côtés précaires de certaines situations... La maladie est venue, n'est-ce pas, Christian? La maladie qui fait trembler les cœurs vraiment épris, mais qui donne la lucidité à certains esprits. On est épouvanté des ravages du mal. On aimait une femme gracieuse et jolie, on revoit une pauvre créature terne, sans beauté et sans charme.

— Pourquoi chercher à me blesser, Maître?... Il est vrai que, lorsque je me suis retrouvé devant M<sup>me</sup> Ferraud, lorsque je l'ai revue pâlie, amaigrie, si faible qu'il lui fallait un bras pour la soutenir, ombre de la robuste fille que j'avais connue, j'ai éprouvé une grande pitié, mais aussi un profond éloignement. Je n'aime, je n'admire que ce qui est grand, vigoureux. Cependant, ma pitié aurait été la plus forte s'il n'y avait pas eu le changement de couleur des cheveux. J'ai voulu m'illusionner : je me suis dit qu'en repoussant ils reprendraient leur teinte primitive, et, plus ils sont épais et longs, plus ils flamboient.

— Oui,... cela suffit parfois...

— Cela n'aurait peut-être pas encore suffi, Maître, si, pendant cette funeste absence causée par la maladie, je n'avais pas fait un retour sur moi-même.

— Vous étiez libre de vos actes.

— Mais non de mes scrupules. Moralement, M<sup>me</sup> Ferraud est-elle en droit de croire à mon

amour?... Ai-je été pour elle plus qu'un camarade avec lequel on badine sans penser à l'avenir, ou a-t-elle vu dans le joli flirt qui m'a donné des heures si belles des fiançailles pré-maturées?

— Je crois que vous exagérez les choses, Christian, car jamais je n'ai remarqué autre chose que la camaraderie dont vous venez de parler. Mais voilà le danger des flirts passés dans nos modes actuelles : un honnête garçon ne sait même plus jusqu'à quel point il s'est engagé envers une jeune fille. Rassurez-vous, Christian, jamais Marion n'a vu en vous un mari possible.

Soulagement, douleur, regret... De quoi le soupir du jeune homme est-il fait?

— Et puis, continue Claude en suivant d'un œil distrait les gestes des laveuses, un mariage entre deux peintres vaut-il mieux que celui entre deux écrivains, deux avocats, deux médecins? Infailliblement, l'un arrive à plus de notoriété que l'autre, et, par ce fait, tous deux ont à subir un assaut si rude que peu d'amours y résistent. Quels rôles jouent deux époux dans un salon où tout déplaît à l'un, puisque tout est destiné à charmer l'autre? Chacun a son renom personnel, chacun attire une attention qui fait vite baisser d'un côté le plateau de la balance. La gloire de l'un est un verre grossissant pour l'amertume de l'autre. Plus l'un est illustre, plus l'autre est incolore.

— Maître,... Maître, comme vous me jugez mal et combien vos paroles contiennent d'inju-

rieux mépris !... Qu'ai-je fait, pour que vous pensiez que je puisse être si mesquin ?

— C'est humain, Christian... En ce moment, j'analyse le cœur en général ; il est capable des plus purs héroïsmes et des plus grands sacrifices, mais il ne faut pas lui demander de supporter les désavantages d'une situation privilégiée, quand cette situation ne lui appartient pas. C'est une dure épreuve de laquelle triomphe difficilement le grand orchestre de la passion. Mais consolez-vous, Christian, je crois vous l'avoir déjà dit, et vous me le prouvez : à votre âge, les racines de l'amour ne s'enfoncent pas profondément dans le cœur. On aime,... on souffre,... on oublie. Tandis que, plus tard, quand le cœur est pris, il est bien pris. L'amour n'est plus alors une magnifique et claire flamme qui monte haut dans le ciel : c'est quelque chose de plus ardent et de plus doux, un feu latent dont les ravages ne se guérissent pas... Voilà, mon ami, ce que je vous disais il y a quelques mois, et j'ajoute : travaillez... Seul le travail ne déçoit pas celui qui l'aime.

— Alors, Maître, vous me comprenez ?

— Je vous comprends.

— Vous ne me tiendrez pas rancune ?

— Je serais injuste de le faire. Restez dans la règle générale. Quel jeune homme n'a pas senti son cœur battre d'émotion devant une gracieuse fillette ? De bonne foi, il a cru l'aimer et il s'est trouvé étourdi et chancelant le jour où il a compris qu'il s'était trompé. Le tout

est de retrouver l'aplomb nécessaire pour se conduire en honnête homme.

En un instant, le visage de Christian se couvre de larmes. Prenant la main de Claude, il la serre entre les siennes en disant :

— Combien j'avais raison de vouloir me confier à votre cœur et votre sagesse ! Quelle angoisse il y avait en moi en pensant que je pourrais peiner M<sup>me</sup> Ferraud et quelles tortures en me disant que l'épouser serait mon malheur ! Autour de moi, je ne voyais qu'obstacles infranchissables.

— Et les voilà franchis. Un artiste commet une lourde faute en se mariant au début de sa carrière. Il a en lui le besoin de déployer magnifiquement tout son talent ; toute sa fantaisie et toute son imagination sont brusquement bridées par les mille liens d'un ménage. Un ménage : une femme, des enfants, tous les soucis et tous les ennuis, sans compter la pensée constante de l'argent à gagner... Alors, l'art est sacrifié,... l'art est abaissé au niveau des marchands de tableaux qui détiennent les gros billets qui feront vivre toute la nichée à la maison. N'avoir pas fait une œuvre définitive et se dire : « Je suis fini... » Quel bonheur et quel amour résisteraient à cela?... Maintenant, Christian, soyez seulement ambitieux, poursuivez le succès, faites votre cour au génie. Votre fièvre sera peut-être gênante pour vos confrères, mais elle ne sera jamais dangereuse pour vous.

Frémissant, Christian se sent suspendu aux lèvres de Claude. Un homme nouveau naît en

lui : il n'est plus l'imprévoyant amoureux d'une prime jeunesse ni l'être tourmenté, oscillant entre l'amour et le métier. Une joie physique épanouit son âme d'une gratitude infinie. Il lui semble qu'autour de son cœur délivré circule une fraîche coulée d'air pur et il ose dire :

— Je sens qu'un devoir s'impose à moi, cependant : partir pour quelque temps. J'ai pensé à Rome, la ville éternelle. Maître, vous y avez des relations, des amis, si j'osais...

— J'ai mieux à vous offrir, dit Claude en souriant. A Rome, vous demeurerez un élève et votre séjour engloutira vos économies. Si vous aviez la possibilité d'agir en maître, de donner libre cours à votre imagination et aux dons latents qui sont en vous, que diriez-vous?

— N'est-ce pas irréalisable, cela?

— Non, si vous acceptez de partir pour quelques mois, de vous montrer brillant mondain et artiste de talent.

— C'est un conte des *Mille et une Nuits*...

— .. Au bout duquel vous toucherez cinquante mille francs pour votre travail qui consistera à peindre quelques panneaux dans la manière qui est la vôtre. Acceptez-vous?

— Ah ! maître, avec toute ma joie, toute ma reconnaissance.

\*\*\*

Et, le soir, Claude écrivit à la baronne de Garule :

MA CHÈRE AMIE,

M<sup>me</sup> Ferraud se montre très touchée de votre sollicitude à son égard. Elle vous en remercie en vous faisant un cadeau. Vous m'avez confié votre désir de faire peindre certaines pièces de votre appartement par un peintre ayant les tonalités, la fraîcheur d'exécution et le goût très sûr de M<sup>me</sup> Ferraud. Peut-être avez-vous vu, en venant à mon atelier, un charmant garçon, Christian Moissac, frère de notre ami commun Norbert et qui est beaucoup plus l'élève de Marion que le mien. Il possède admirablement la facture de ma pupille. C'est lui que M<sup>me</sup> Ferraud vous envoie en cadeau. Elle est trop délicate encore de santé pour entreprendre un aussi gros travail que celui que vous songiez à lui confier; pendant de longs mois, il lui faudra des soins et du repos; c'est pourquoi elle croit répondre comme il se doit à votre affectueux intérêt en recommandant Christian Moissac à votre bienveillance.

A ce que Marion me fait vous écrire, j'ajoute, ma chère baronne, qu'en acceptant vous aurez le bonheur rare et précieux d'être la première à présenter aux gens de goût un artiste de grand avenir.

Je baise vos belles mains.

Claude DE LERNE.

Moins d'une semaine plus tard, l'artiste recevait une longue dépêche :

Suis enthousiasmée par délicieuse proposition de M<sup>me</sup> Ferraud. Accepte avec joie jeune maître Christian Moissac. L'attends. Espère lui rendre séjour agréable. Prépare fête artistique pour réception. Remerciements chaleureux à belle convalescente et à vous.

BARONNE DE GARULE.

## X

C'est à l'une des dernières *fairies* (1) de septembre, chez un petit cousin Moissac qui a réuni le ban et l'arrière-ban de sa parenté. Sa maison est pleine à craquer. Un repas pantagruélique a été servi sur une table à tréteaux nappée de linge aux vives couleurs. La poule au pot, chère au bon royaume Henry, a été absorbée religieusement, suivie par le gai glotuglou du « coup du médecin » : le verre de vin de Bordeaux jeté d'une rasade dans la gorge. L'interminable défilé des plats a commencé ; les derniers dindonneaux ont alterné avec les plus récents confits ; peu de légumes, mais des perdreaux bardés de lard, des lièvres entiers dressés sur d'immenses plats, chair brune sous une aromatique gelée. De gras chapons entourés des premiers cèpes de la saison.

L'esprit a fusé gaillardement, les vieux cliquant de l'œil, les femmes jetant de grands rires clairs, la jeunesse se pinçant sans y entendre malice.

Sous le soleil doré, la placette et les rues avoisinantes prennent des airs de vie extraordi-

(1) Fête locale.

naire, de gaieté débordante et de luxe citadin.

Claude a soupiré :

— Quel dommage que les foulards, les serretête, les jupes simples et tout ce qui fait le pittoresque du costume local soient en partie remplacés par des toilettes modernes !

— C'est le cachet particulier des provinces qui se meurt, a répondu Jane.

C'est après le repas de midi, pendant qu'obéissant à la coutume rituelle les belles filles, fières de leurs atours neufs, se promènent sous les ormeaux au bras de leurs amoureux.

Il est venu beaucoup de jeunesse chez le cousin Moissac, et, aussitôt croqués les massepains et les meringues arrosés de vin blanc de Buzet, garçons et filles se sont envolés par couples, renouant les connaissances de l'année précédente, en ébauchant de nouvelles ou en changeant délibérément.

Tout naturellement, Claude a pris le bras de Jane, Jacques et Philippe se sont emparés de deux fillettes en robe blanche et ceinture cerise, tandis que Marion, tendant la main à Norbert, demande :

— Voulez-vous me donner le bras? Je me sens étourdie comme une grive dans les vignes.

— Comme elle, avez-vous donc trop bu, ô jeune fille sans modération?

— Nenni, mon cavalier; mais voilà quatre heures que je mange. Si ma gauche vous avait pour voisin, ma droite était flanquée d'un beau

garçon magnifiquement cramoisi et taciturne qui ne m'adressa pas d'autres paroles que : « Un peu de poule,... un morceau de confit,... un blanc de dindonneau,... une aile de faisan,... un râble de lièvre,... un 'pilon de poulet... » Et chaque fois, avant que j'aie eu le temps de répondre, le morceau tombait dans mon assiette. Quand il ne m'offrait pas un plat, il tenait une bouteille à la main et regardait avec un air de reproche mes verres pleins. Puis il buvait pour se consoler de ma tempérance. Aussi, regardez-le, il va éclater, et tout ce qu'il a bu me grise.

Depuis les dernières semaines, elle renait vraiment. Elle a repris l'entrain et la vivacité de la jeunesse. Son teint brouillé s'éclaircit ; de délicates rougeurs montent à ses joues. Elle chante du matin au soir et s'amuse à taquiner tout le monde, participant aux jeux de Philippe et de Jacques.

Parfois elle dit :

— J'ai quinze ans !...

Et elle rit d'un rire si juvénile qu'autour d'elle on s'émerveille en constatant :

— C'est vrai, elle a quinze ans !...

Norbert s'éloigne alors, et Marion le suit d'un regard malicieux.

\* \* \*

En ce moment, arguant d'une griserie qu'elle n'éprouve pas, elle dit en riant :

— Soutenez-moi bien, mon cavalier, sinon je

vais faire « plouc » par terre. Mais pourquoi êtes-vous grave comme un augure? Qu'avez-vous?

Et le journaliste répond :

— Il y a dix jours déjà que Christian nous a quittés pour ce travail inespéré à Constantinople. Hier, François, Claire et les enfants ont regagné Paris. Demain, ce sera mon tour. La maison de Casseneuil se vide de ses hôtes.

— Bah! ils reviendront, fait la jeune fille avec insouciance. Regardez plutôt ces garçonnets qui prennent d'assaut les chevaux de bois, et ces fillettes restées en admiration devant les cochons en pain d'épices, les ballons attachés à leur fil et les cacahuètes grillées. Norbert, mon ami, regardez la tentation faite enfant : la gamine n'a pas cinq ans et la poupée est horrible, mais elle la veut, de tout ce qu'il y a de vivant en elle. Son désir la tient déjà pressée contre son cœur. Elle frémit, ses yeux implorent : elle a entendu que je parlais d'elle, et constatez le timide et implorant sourire qu'elle m'adresse. Voyons le prix de l'œuvre d'art : neuf francs quatre-vingt-quinze. C'est beaucoup d'horreur pour peu d'argent. Tiens, petite, voici dix francs ; achète cette poupée, elle t'appartient... Mais... prends! Pourquoi te sauves-tu?... Petite sotte, tu me forces à courir! Voyons, l'aimes-tu, la belle poupée aux cheveux jaunes, aux joues rouges et aux yeux bleus?... « Voui »,... tu as dis « voui ». Prends cette pièce, va réaliser ton rêve. Norbert, votre bras ; cette enfant m'a essoufflée en me faisant cou-

rir. La voyez-vous s'échapper avec sa poupée contre son cœur?... Vous voudriez qu'elle m'ait dit « merci »? Mais vous êtes fou, mon ami! Une joie faible conserve assez le souci des convenances pour exprimer une reconnaissance modérée, mais une grande joie, une joie immense se suffit à elle-même. N'avez-vous donc jamais connu ces joies-là, Norbert?

— Je ne crois pas.

— Alors, vous êtes un pauvre homme. Peut-être viendront-elles un jour.

— Peut-être, en effet.

— Oh! en entendant ce ton de croque-mort, elles vont accourir en faisant les petites folles. Ignorez-vous donc que nous devons conquérir chacun des bonheurs qui nous semblent dûs? Voyez cette frairie : serait-elle vivante et colorée comme nous la voyons si chacun n'avait pas pris peine pour en rehausser l'éclat? En ce moment, regardez nos compagnons de promenade : des mains s'enlacent, des promesses se font, des fiançailles s'ébauchent, chacun tente un effort vers le bonheur qu'il veut... Serrez-vous le seul, Norbert, à ne pas décrocher la timbale?

Elle rit doucement, le regard levé vers le géant, et lui, résistant à cette tendresse ingénue qui s'offre, hausse les épaules.

— Je l'ai décrochée, la timbale : la situation que j'occupe au journal.

— Mais le cœur, Norbert?... Votre grand cœur où il y a une grande place pour un grand amour?...

— C'est la frairie qui vous donne ces idées, Marion? Ces promesses qui s'échangent autour de nous ne se réaliseront pas toutes ; ces mains enlacées se désuniront ; ces lèvres oublieront qu'elles ont souri.

— Parce que ce sont des âmes superficielles et trop jeunes qui sont en présence, mais les autres... Ne blasphémez pas en niant leur effort... Je les vois gagner l'amour.

— C'est une conquête qui ne me tente pas.

— Et moi, elle me tente.

— C'est de votre âge, Marion.

— Et du vôtre, Norbert.

— Vous oubliez le nombre de mes années.

— Le cœur a une immortelle jeunesse, et vous n'êtes pas vieux.

— Aimer serait un désastre.

— Cela dépend de qui vous vous éprendriez. Un mariage de convenance ébranlerait tout l'édifice de votre vie, et votre avenir s'écroulerait lamentablement ; mais choisissez une femme qui vous comprenne, qui admire votre énergie, votre volonté, la douceur de votre force ; ayez une femme qui vous aime vraiment, Norbert, et vos magnifiques qualités se développeront encore.

— Il y a dix ans, cela aurait pu être ; mais je suis vieux, maniaque et sans désir de changer ma vie. Une femme serait une complication épouvantable dont mon égoïsme s'effraye.

Marion pâlit ; ses lèvres frémissent, mais une énergie nouvelle la transfigure, lui donnant la

force de masquer son émoi d'un malicieux sourire.

— Mon ami, avez-vous déjà vu, à certains soirs d'automne, un arbuste vigoureux et une fleur fraîchement épanouie? La fleur est radieuse, ses couleurs sont vives, elle paraît pleine d'une vie ardente et combien plus superbe que l'arbuste sain et robuste, mais dont aucune beauté n'attire le regard. Le lendemain, un coup de gelée a passé sans effleurer l'arbuste, mais la fleur a été atteinte, sa tête flétrie s'incline.

— Ceci est trop fort pour moi.

— Je vais donc vous l'expliquer : vous parlez de votre âge et vous semblez croire ne pouvoir être aimé par une jeune fille ; mais vous et... elle — appelons-la « elle », si vous le voulez — êtes l'arbuste et la fleur. Que vienne la gelée des prochaines années... Vous resterez jeune pendant dix, quinze ans encore ; votre situation prenant plus d'importance, vous serez le beau, le puissant Moissac, et elle, que sera-t-elle? La femme connue depuis trop long-temps qui aura été l'enfant prodige et dont la notoriété sera éclipsée par une nouvelle étoile. On la supportera en la trouvant vieux jeu. De nouvelles écoles se seront formées, et, comme elle n'aura pas triomphé par la pureté d'un Raphaël, la noblesse d'un Van Dyck, la vigueur d'un Rembrandt ou la fougue d'un Rubens,... comme elle ne sera jamais ni Clouet ni Poussin, ni Mignard, pas plus que Philippe de Champaigne, Rosa Bonheur, Lancret ou Nattier, non

plus Watteau, Boucher, Delacroix, Ingres ou Puvis de Chavannes, elle s'amoindrira, s'effacera et disparaîtra si votre plume et vos amitiés ne sont pas là pour maintenir autour de sa fragile renommée la consécration suprême.

Voyant l'égarement de Norbert, la pâleur de son front, mesurant la profondeur du trait qu'elle vient d'enfoncer, Marion ajoute avec plus de douceur :

— Ignorez-vous donc que je vous aime comme vous m'aimez ?

L'aveu de la jeune fille semble n'avoir apporté que de l'horreur au journaliste. Il dit du bout des lèvres :

— Vous êtes bonne, généreuse et... imprévoyante.

— Parce que je vous dis mes sentiments loyalement, sans réserve hypocrite. C'est que je suis de la génération qui n'a pas honte d'elle-même. Nous ne vivons plus à l'ombre du foyer, auprès de nos mères ; la vie a fait de nous des travailleuses, des lutteuses, mais elle nous a appris que nous ne devons plus attendre le bonheur... Bien souvent, il faut que nous allions à lui, et c'est ce que je fais en ce moment.

— Ma pauvre enfant !...

— Le jour où j'étais une pauvre enfant, c'est quand vous êtes venu avec Claude m'arracher à la domination du Loup et à l'épouvantable existence de Saint-Ouen. Claude a fait de moi une artiste capable de gagner sa vie. Je vous demande, Norbert, de faire de la pauvre enfant

dont vous avez eu pitié votre femme,... votre femme heureuse.

— Mais regardez-moi donc !

— Je vous ai regardé souvent, mon ami. Vous avez quatorze ans de plus que moi... Et après?... Le monde affirmera que nous faisons un mariage de convenance et ce sera un mariage d'amour. Il se trompera, voilà tout !

Elle sourit avec une grâce tendre. Mais lui détourne la tête.

— Marion, il est certain que votre imagination exagère vos sentiments à mon égard, et, si je vous chéris comme une sœur, je ne vous aime pas d'amour.

Ils sont parvenus au bout de la promenade plantée d'ormeaux et leurs pas s'enfoncent dans la nuit claire. Des lanternes de papier multicolore, plissées en accordéon ou côtelées, diffusent, sous les branches, une lumière douce et colorée. Des couples se forment sous les grands arbres, dansant la première polka jouée par des cuivres aux sons éclatants.

Un banc est à proximité, adossé à une maison tapissée de lierre. Par une douce pression de bras, Marion dirige Norbert vers le siège rustique, où, prenant place, elle dit :

— Asseyez-vous auprès de moi. Ces vagues d'hommes et de femmes qui montent, descendent et, maintenant, tourbillonnent, nous empêchent de parler.

— Je crois qu'il sera sage de nous taire.

— Non, Norbert, car chacun a son heure dans la vie ; la nôtre sonne. Attendrons-nous

qu'elle soit écoulée pour partir chacun de notre côté et nous séparer à jamais? Depuis des mois et des mois, j'ai compris que vous me portiez une tendresse faite d'amour et de dévotion... J'ai attendu votre aveu, prêté à l'accueillir dans la joie pure et ardente de mon âme... Je pensais : « Nous travaillerons tous les deux ; nous ouvrirons de bonheur calme la vieillesse de nos parents ; nous dirons à Jane : ton sacrifice a assez duré ; épouse Claude qui attend de toi son bonheur ; deviens la fille de M<sup>me</sup> de Lerne ; une autre prendra ta place au foyer des tiens ; elle les aimera comme tu les aimes. »

Peu à peu, la voix de la jeune fille s'est élevée, son ton grave est devenu d'une douloureuse amertume. Elle ajoute :

— C'était un rêve de sage. Mais je suis une artiste, j'ai été une mendiante : peut-être craignez-vous que je ne porte pas dignement votre nom.

— Oh! Marion... Je serais un malhonnête homme en acceptant... Vous ignorez les exigences de mon métier, vous ne savez pas comme il use prématurément un homme. Vous parliez de quatorze ans qui sont entre nous ; mais il y en a vingt-cinq,... trente,... et vous voudriez que j'unisse votre vie à la mienne!

— Puisque vous m'aimez... et que je vous aime.

— Quelle folie! Et pourtant, c'est vrai, je vous aime. Ma tendresse est si profonde que j'ai pensé parfois que vous pourriez être heureuse auprès de moi. Vous venez de me parler

avec une généreuse franchise qui m'a ravi et torturé.

— Et vous me repoussez, dit-elle avec angoisse. Cependant, vous désirez ma tranquillité et mon bonheur?

— Oui.

— Alors, écoutez... Je ne vous tourmenterai plus : mon seul bonheur, celui vers lequel j'ai aspiré, peut-être même avant que vous y songiez, a été de vivre auprès de vous, vieillissant à vos côtés. Vous n'avez aucune raison pour mettre mes sentiments en doute?

— Aucune.

— C'est par délicatesse d'âme que vous me repoussez?...

— ...

— Vous ne répondez pas... Est-ce donc par orgueil?

— Vous savez le contraire.

— Vous tenez mon sort entre vos mains : heureux ou malheureux. Pour la deuxième fois, je vous dis : « Norbert, je vous aime ; faites de moi votre femme. ». Si votre cœur triomphe de vos scrupules, vous accomplirez ma destinée de femme qui est d'aimer ; si vous repoussez ma tendresse, je demeurerai votre amie, mais je ne serai la femme de personne.

— Marion !

— Ah ! dit la pauvre amoureuse en portant ses mains à ses yeux baignés de larmes, j'ai souffert d'une attente chaque jour plus cruelle ; j'ai douté de vous ; j'ai cru que vous aimiez ailleurs, et voilà une heure que, faisant litière

de toutes mes pudeurs, je m'offre à votre tendresse... Il faut que je vous aime beaucoup, ah ! beaucoup, pour faire cela. Je n'ai pas de raison de m'enorgueillir d'être allée contre les lois naturelles et les convenances, mais mon cœur, blessé par votre froide volonté, a le droit de pleurer son bel amour entrevu.

— Ah ! quel mal vous me faites !  
— Et vous,... vous me couchez vivante dans une tombe. Je suis lasse et j'aspire au repos. La solitude vient de se faire autour de mon cœur, et je veux l'ombre dans laquelle je pourrai souffrir sans être plainte.

— Souffrir par moi,... moi qui le mérite si peu !

— Par vous?... Est-ce par vous que je souffrirai?... Souffrirai-je même?... Déjà je me sens glisser vers la nuit accueillante à toutes les douleurs.

Dans le ciel assombri par la chute du jour, une brise murmure à travers les branches. Là-bas, les couples dansent dans un grand souffle de joie.

Marion se lève et dit doucement :

— Voulez-vous m'accompagner? Je rentre...

Elle ne le regarde pas, déjà détachée de son beau rêve d'amour, si pâle sous la lumière de la lune blanche qu'une chose mystérieuse et divine abolit la volonté du jeune homme. Il s'est dressé comme elle et demeure frémissant à son côté.

Elle dit encore :

— Donnez-moi votre bras, je suis très lasse.

Comme il reste immobile et muet, elle lève vers lui son regard résigné, et, soudain, comprenant qu'il est vaincu, elle a un soupir faible comme un cri d'oiseau en se blottissant entre les bras qui s'ouvrent.

Là-haut, très haut dans le ciel au bleu assombri, la lune ronde semble sourire et elle se voile d'un nuage pendant qu'ils échangent leur baiser de fiançailles.

FIN

Pour les tricoteuses  
et les brodeuses

LES ALBUMS de la  
Collection AURORE



TRICOT ET CROCHET

L'album de 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 3 fr. 75 ; fco., 4 fr. 25

BRODERIES MODERNES

L'album de 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 4 fr. 25 ; franco, 5 fr.

LES  
ALBUMS  
DE LA MODE ET LA MAISON

40 MODÈLES au TRICOT

36 pages grand format.  
EN VENTE PARTOUT : 6 francs ; franco, 7 francs.

50 MODÈLES au TRICOT  
pour la Jeunesse

Enfants de 6 mois à 15 ans.  
EN VENTE PARTOUT : 8 francs ; franco, 9 francs.

50 MODÈLES au TRICOT  
pour Dames

EN VENTE PARTOUT : 8 francs ; franco, 9 francs.

BRODERIES D'AMEUBLEMENT

36 pages grand format.  
EN VENTE PARTOUT : 8 fr. ; fco., 9 fr.



ALBUM MON OUVRAGE

La Layette, 36 pages grand format  
EN VENTE PARTOUT : 8 fr. ; fco., 9 fr.

Collections AURORE, MODE et MAISON et MON OUVRAGE

1, RUE GAZAN, PARIS-14<sup>e</sup>

N° 435 ♦ Collection STELLA ♦ 25 Avril 1938

## La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

## La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).

▼  
**L'abonnement d'un an** donne droit à recevoir, **gratuitement**, en plus de la **Collection STELLA** pendant un an :

### UN RELIEUR MOBILE CARTONNÉ

permettant de relier facilement un volume de la **Collection "STELLA"**.

▼  
Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque**, à  
**M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>**  

---

(Compte chèque postal Paris 28-07).

---